This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

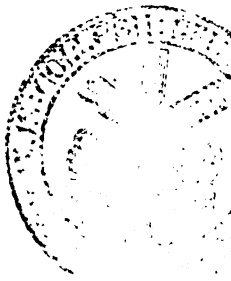
BUHR B
a39015 00024554 1b

Digitized by Google

324
F

SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE.

JOURNAL

DE LA

VIE PRIVÉE

ET DES

CONVERSATIONS

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON,

À SAINTE HÉLÈNE

PAR

LE COMTE DE LAS CASES.

TOME IV.

HUITIÈME PARTIE.

LONDRES :

CHEZ HENRI COLBURN ET Cie,
ET M. BOSSANGE ET Cie.
1823.

Digitized by Google

DC
211
.L39
v.8

Digitized by Google

950647-3/5

TABLE

DES SOMMAIRES DE LA HUITIÈME PARTIE.

PAGE

Sur la lettre de l'Empereur.—Réflexions.—Détails.—Nouvelles difficultés de Sir Hudson Lowe. 1

Déclaration officielle de ma déportation au Cap.—Mesures astucieuses et ridicules de Sir Hudson Lowe.—Lettres. 8

Continuation de correspondance.—Le Gouverneur déconcerté par ma résolution finale. 15

Départ de Balcombe's cottage; translation à la ville. 23

Séjour au château du gouvernement; meilleurs procédés; détails, etc. etc. 24

Paroles de l'Empereur.—Adieux du Grand-Maréchal. 26

Derniers adieux.—Scellé des papiers.—Départ. 29

TRAVERSEE DE STE.-HELENE AU CAP.—Les griefs de Longwood.—Détails, etc. 38

SEJOUR AU CAP DE BONNE-ESPERANCE.—Mon emprisonnement au vieux château.—Détails, etc. 87

Translation à Newlands, maison de campagne des Gouverneurs.—Détails, etc. 112

Séjour à Tygerberg; le nom de Napoléon familier au désert.—Manuscrit de Sainte-Hélène; détails, etc 124

TRAVERSEE EN EUROPE.—Appareillage du Cap.—Traversée. Mouillage en Angleterre. 133

VOYAGE DE LA TAMISE A FRANCFORT.—On m'interdit l'Angleterre.—Déportation à Ostende. Persécutions en Belgique, en Prusse, etc.; douces compensations.—Arrivée à Francfort. 152

Digitized by Google

PAGE

SÉJOUR EN ALLEMAGNE.—Séjour à Francfort.—Mes efforts pour adoucir la situation de Longwood ; lettres à Marie-Louise, aux Souverains alliés.—Ma lettre à Lord Bathurst.—Pétition au Parlement d'Angleterre.—Relations avec les divers membres de la famille de l'Empereur.—Mesures pour pourvoir aux besoins de Longwood ; détails, etc.—Voyage aux eaux de Bade.—Séjour à Manheim : motifs de ce choix.—Congrès d'Aix-la-Chapelle ; mes efforts ; détails.—Lettre de Madame Mère, etc. ; Note aux Souverains.—Nouveaux documens officiels reçus de Longwood, et adressés aux Souverains ; nouveaux efforts ; détails, &c.—Etat de l'opinion.—Arrivée du brick le Musquito.—Dernière vexation : le ministère Badois me fait sortir de Manheim ; détails, etc.—Retraite à Offembach. 175

DEPUIS L'ARRIVÉE A OFFEMBACH JUSQU'AU RETOUR EN FRANCE. — Séjour à Offembach ; détails.—Arrivée en Europe de Mme Montholon. — Voyage à Bruxelles.—Séjour à Liège, à Chaufontaine, à Sohan près Spa, à Anvers, à Maline. — Mort de Napoléon. — Retour en France.—Conclusion. 291

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

MON SÉJOUR

AUPRÈS DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON.

CONTINUATION DE BALCOMBE'S COTTAGE.

MARDI 17 DÉCEMBRE AU JEUDI 19.

Sur la lettre de l'Empereur.—Réflexions.—Détails.—Nouvelles difficultés de Sir Hudson Lowe.

La lettre de l'Empereur était pour moi un véritable bonheur: j'y revenais sans cesse; elle détruisait mes inquiétudes, raffermissait mes pensées; elle me rendait heureux. Je la relisais soigneusement; j'en pesais toutes les paroles; je me plaisais, d'après la connaissance que j'avais de l'Empereur, à imaginer comment elle avait été amenée; je voyais son inquiétude sur ce qui pouvait avoir produit mon enlèvement, sa surprise d'entendre parler de correspondance clandestine; je le suivais dans sa manière habituelle de considérer une affaire sous toutes ses faces; j'apercevais sa sagacité

Digitized by Google

se fixer précisément sur ce qui avait eu lieu, et se déterminer alors à m'écrire en conséquence ; et je devinais si juste en toutes ces choses, que j'ai appris depuis, qu'après quelque délai, il m'avait écrit sans savoir en effet nullement quelles pouvaient être les pièces qui m'avaient fait arrêter.

Et quel prix je devais mettre à cette lettre ! moi qui lui avais entendu dire si souvent qu'il n'écrirait pas à sa femme, à sa mère, à ses frères, puisqu'il ne le pouvait pas sans que ses lettres fussent ouvertes et lues par ses geoliers. Or, ici ma lettre avait été ouverte, et de son consentement et de ses propres mains ; car, après avoir été expédiée à Sir Hudson Lowe par l'officier de garde, elle avait été renvoyée par Sir Hudson Lowe avec cette observation, qu'elle ne pouvait être remise qu'après qu'il l'aurait lue, et s'il le jugeait convenable. On la reporta donc à l'Empereur : il était étendu sur son canapé quand elle lui fut remise avec cette nouvelle difficulté ; alors, alongeant la main au-dessus de sa tête, sans prononcer une parole, il la saisit, brisa le cachet, et la rendit immédiatement sans avoir aperçu la figure de celui qui la lui avait présentée.

Autre prix à mes yeux ; cette lettre portait la signature pleine et entière de l'Empereur, et je savais combien il y répugnait dans ses circonstances nouvelles ; c'était la première, je crois, qu'il ait donnée dans l'île, et il est aisé de voir, à l'original, que ce n'est pas sans hésitation, et qu'il a dû lui en

Digitized by Google

coûter; car il se contente d'abord d'écrire de sa main la simple date: *Longwood, le* 11 *Décembre* 1816, terminant avec son paraphe accoutumé; puis on voit qu'il se ravise, ne jugeant pas la chose suffisante, et ajoute plus loin: *Votre dévoué, Napoléon*, renouvelant son paraphe. Le tout porte les traces évidentes d'une grande contrariété *.

Mais la plus grande satisfaction intérieure que me procura cette lettre de l'Empereur, fut la joie de l'avoir deviné dans ce que j'avais à faire. " Je " vous *engage*, et au besoin vous *ordonne* de quitter " cette île," me disait-il; or l'on a vu qu'au secret, isolé de tous, n'ayant d'autre conseil que moi-même, c'était précisément le parti que j'avais pris dès les premiers jours de ma réclusion. Je ne saurais plus être aujourd'hui, m'étais-je dit, d'une grande consolation pour l'Empereur; mais, peut-être qu'à présent je pourrai lui être utile au loin; j'irai en Angleterre, j'aborderai les ministres; je ne saurais leur être suspect de préméditation; j'ai été enlevé comme de mort subite: tout ce que je leur dirai ne viendra évidemment que de moi et de mon cœur. Je leur peindrai la vérité, ils seront touchés des maux que je leur ferai connaître,

* Cette lettre est écrite par un des gens de l'Empereur; mais lui-même en a marqué, de sa propre main, la ponctuation; et j'observerai, en passant, à l'appui de la singularité que j'ai fait remarquer sixième partie, que lui qui, quand il écrivait, ne mettait pas un mot d'orthographe, se trouve en avoir corrigé ici de légères imperfections.

Digitized by Google

ils amélioreront le sort de l'illustre proscrit, et je viendrai porter moi-même à ses pieds les consolations que mon seul zèle aura conquises.

Je renouvelai donc, avec instance, mes prières et mes sommations. Ce qui m'y portait encore davantage en ce moment était une nouvelle crise de mon fils, qui l'avait laissé près d'une demi-heure sans connaissance et sans autre secours que mes soins et mon inexpérience. Qu'on juge de mon état et de ma douleur, je n'étais guère moi-même en meilleure situation. J'écrivis au Gouverneur: "Vous me mettez au désespoir; de quelle respon- "sabilité vous vous chargez dans mon cœur! Vous "êtes père, puissent un jour de semblables alarmes "ne pas trop vous rappeler mes impuissantes sol- "licitations d'aujourd'hui." Il est sûr qu'en nous gardant, il nous conduisait au tombeau, et j'avais peine à comprendre comment il se plaisait à compliquer ainsi les affaires, et pourquoi il ne préférait pas nous laisser aller mourir ailleurs.

Sir Hudson Lowe est arrivé le même jour, amené, m'a-t-il dit, par mon billet au sujet de mon fils; il avait fait mander le Docteur Baxter, qui le suivit de près.

Dans une fort longue conversation j'ai pu démêler que Sir Hudson Lowe était aujourd'hui fort préoccupé de quelque but secret à mon égard. Nous nous sommes sondés réciproquement sur plusieurs points; il a fini par observer d'abord n'avoir pu me renvoyer en Angleterre, l'Empe-

Digitized by Google

reur ayant réclamé mon Journal, me disait-il, comme écrit par son ordre, tandis que moi j'exigeais, de mon côté, que cette pièce m'accompagnât en Angleterre. Raisonnement, de sa part, tout-à-fait d'une astucieuse absurdité. Puis, comme frappé d'un trait de lumière et d'un éclair de condescendance, il en est arrivé à me dire que si je voulais retourner à Longwood, il s'y prêterait volontiers. J'en tressaillis... Néanmoins, me rappelant la lettre et les paroles significatives de l'Empereur, je répondis que c'était, quant à présent, tout-à-fait contre mon intention; mais qu'au seul désir connu de l'Empereur, ma résolution changerait aussitôt. A cela il m'a dit qu'il avait des raisons de croire que l'Empereur le désirerait, et il se montrait fort préoccupé; il avait évidemment quelque intention nouvelle à mon sujet; mais je ne la devinais pas. Lui ayant fait observer qu'il me faudrait écrire à Longwood pour connaître ce désir de l'Empereur, il ne s'y refusait pas précisément; mais il s'exprimait de la manière la plus entortillée. Enfin il me quitta, du moins je le crus, et je le supposais déjà bien loin; mais il était demeuré; il avait conféré tout ce temps à l'écart avec son officier de confiance, et est rentré pour me dire qu'après avoir réfléchi, il trouvait bon que j'écrivisse au Grand-Maréchal touchant mon retour; mais qu'il demeurait certain que ce serait la manière dont je présenterais mes idées qui porterait l'Empereur à exprimer son désir ou non. Cela

Digitized by Google

n'était pas douteux et j'en ai ri. Au surplus, voulant constater les points les plus importans de notre longue conversation, et dans l'espoir d'avancer vers un dénouement, je lui adressai, aussitôt après son départ, la lettre suivante :

" M. le Gouverneur.—Il m'est revenu à l'esprit que dans votre visite, me parlant des embarras qui avaient gêné votre détermination à mon sujet, vous avez dit qu'une des difficultés qui vous empêcherait de m'envoyer en Europe, serait que mon Journal, que je réclamais qui m'y suivit, avait été réclamé en même temps à Longwood ; double circonstance, disiez-vous, à laquelle il vous était impossible de satisfaire. Sans doute, Monsieur, que vous avez eu dans votre sagesse, de puissans motifs pour laisser subsister cette difficulté qu'il vous eût été si facile de detruire. Tout vœu, tout mot de Longwood est ma loi suprême : j'eusse renoncé à mes papiers dès que vous me l'eussiez fait connaître, comme aussi on s'y serait peut-être désisté, dès que vous auriez donné connaissance de ma résolution. Dans tous les cas, je regarderai comme une obligeance de votre part, que vous vouliez bien y faire parvenir mes dispositions à ce sujet, comme une marque de mon profond et éternel respect, et prévenir toute difficulté ultérieure à cet égard. Du reste, plus je vais, et plus je m'étonne de ce qu'une affaire aussi simple et d'aussi peu d'importance que la mienne, s'entoure de tant de bruit et de complication. Cela ne servira qu'à

Digitized by Google

propager et à donner plus d'apparence à l'idée que mes deux lettres clandestines n'ont été que le prétexte, et mes autres papiers le véritable motif; et ce qui gênera surtout toujours votre position morale dans cette affaire, c'est le grand intérêt qu'on vous supposera à retenir mon Journal, dont une portion vous est personnelle. En ne m'envoyant pas en Angleterre, vous confirmerez la crainte qu'on vous suppose, que rien d'ici ne transpire dans votre pays. Vous deviez remercier le Ciel de l'occasion que je vous donnais de montrer solennellement le contraire à tous les yeux. Je vous avais présenté des moyens qui obviaient à tout. Mais, au demeurant, ceci n'est que du ressort moral et de l'opinion. Ce qui serait plus positif, comme du ressort direct des lois, c'est que vous gardassiez au secret, plusieurs mois, jusqu'au retour des réponses d'Angleterre, quelqu'un qui, s'étant retiré de la sujétion volontaire où il s'était placé vis-à-vis de vous, et vous ayant demandé authentiquement de s'éloigner de cette île, s'était réduit à ce dilemme si simple :

" Vous exercez sur moi un *acte arbitraire.* Je vous somme d'observer les lois. Si je ne suis pas coupable, renvoyez-moi. Si je le suis, livrez-moi aux tribunaux, faites-moi juger, Mais vous avez des papiers, dites-vous : si ces papiers sont étrangers à mon affaire, rendez-les moi; s'ils en font partie, adressez-les à mes juges, et moi avec eux. Mais ces papiers sont réclamés aussi par une autre

Digitized by Google

personne, dites-vous encore. J'y renonce, dès que vous me ferez parvenir son vœu; ou peut-être cette personne se désistera-t-elle, si vous lui faites connaître le mien. Voilà la question toute nue. Au surplus, le grand objet de ma lettre est que vous vouliez bien faire parvenir à Longwood une nouvelle preuve de mon respect à cet égard. Quant à y écrire moi-même au sujet de la faveur que vous m'avez fait entrevoir, la faculté d'y revenir, j'attendrai que j'aie l'honneur de vous revoir avant de m'y déterminer.

J'ai l'honneur, &c."

Décision officielle de ma déportation au Cap.—Mesures astucieuses et ridicules de Sir Hudson Lowe.—Lettres.

20, 21.—Cependant, Sir Hudson Lowe, poursuivi par mes constantes sommations, gêné dans la position où il s'était placé vis-à-vis de moi, commençait à être embarrassé d'avoir fait autant de bruit pour aussi peu de chose; il éprouvait évidemment le désir de me voir revenir auprès de l'Empereur, ce qui, en effet, l'eût tiré d'embarras en remédiant à tout. Afin de me déterminer plus promptement, sans doute, il m'a adressé la décision officielle par laquelle il me déportait au Cap de Bonne-Espérance, et l'a accompagnée d'une lettre où il me répétait, dans des expressions fort calculées, la facilité qu'il me laissait de retourner à Longwood. Voici ces deux pièces. J'écarte, autant qu'il est en mon pouvoir, les documens de

Digitized by Google

notre correspondance, j'abrège même parfois quelques-unes de mes lettres, dans la crainte d'en fatiguer le lecteur ; mais encore faut-il que je produise tout ce qui demeure indispensable pour l'intelligence et le fil de mon affaire.

DÉCLARATION.

" Le Gouverneur, ayant pris en pleine considération toutes les circonstances relatives à l'affaire du Comte de Las Cases, a adopté la décision suivante :

" Le Comte de Las Cases ayant commis une violation directe et préméditée des réglemens établis dans cette île, en vertu de l'autorité du Gouvernement Britannique, relativement au Général Bonaparte, en ébranlant la fidélité d'un habitant de l'île, au point de le rendre, d'une manière coupable et feinte, porteur d'une correspondance secrète et clandestine pour l'Europe, et ayant ainsi manqué à l'une des conditions indispensables auxquelles il a signé volontairement sa déclaration tendant à obtenir la permission de résider à Ste-Hélène, a été séparé de la personne du Général Bonaparte ; et, conformément aux instructions du Gouvernement Britannique, il sera transporté au Cap de Bonne-Espérance.

" Il est permis au Comte de Las Cases d'emporter tous ses effets et papiers, à l'exception toutefois de ceux de ces derniers qui peuvent avoir rapport au Général Bonaparte, depuis que celui-ci

Digitized by Google

se trouve placé sous l'autorité du Gouvernement Britannique, comme aussi de telle correspondance qui se trouverait n'avoir pas passé par le canal officiel des autorités Anglaises.

" On attendra les ordres du Gouvernement Britannique à l'égard des papiers sur la nature desquels il pourrait s'élever des contestations.

" Plantation-House, le 20 Décembre 1816.

Signé : HUDSON LOWE."

Lettre de Sir Hudson Lowe, accompagnant la pièce précédente.

" Monsieur, en vous communiquant la décision ci-incluse, qu'il me soit permis de vous prévenir, qu'ainsi que je vous l'ai annoncé verbalement, je ne m'opposerai point à ce que vous restiez dans cette île, si vous le préférez plutot que de vous rendre au Cap de Bonne-Espérance, pour y demeurer jusqu'à ce que j'aie pu recevoir, à cet égard, les instructions du Gouvernement Britannique.

" Mais, dans ce cas, je croirai nécessaire de vous demander votre déclaration écrite, qui exprime votre désir à cet effet, et l'engagement de vous soumettre aux mêmes restrictions sous lesquelles il vous a été jusqu'à présent permis de résider à Ste.-Hélène.

" Ainsi, Monsieur, vous aurez entièrement l'option de vous rendre au Cap de Bonne-Espérance, ou de rester ici avec vos papiers mis sous scellé,

Digitized by Google

jusqu'à ce que j'aie pu recevoir des instructions du gouvernement. J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé : HUDSON LOWE."

J'accusai, sur-le-champ, réception des 2 pièces, et demandai en même temps accusé de réception de toutes mes lettres, n'en ayant jamais reçu jusqu'ici un seul. Et voulant répondre à l'offre du Gouverneur de me laisser retourner à Longwood, je lui adressai immédiatement, à ce sujet, une lettre pour le Grand-Maréchal, dont voici l'extrait, afin qu'il en prît connaissance et voulût bien la transmettre.

" Monsieur le Grand-Maréchal. — Le Gouverneur Sir Hudson Lowe vient de m'offrir, avec beaucoup de politesse et d'intérêt, de retourner à Longwood. Sur mon refus et l'observation dont je l'ai accompagné, que je ne pouvais y retourner que sur l'exprès désir de l'Empereur, le Gouverneur m'a ajouté qu'il avait des raisons de croire que l'Empereur le désirerait. Ce désir, M. le Grand-Maréchal, serait ma loi suprême ; il comblerait mon cœur, et vaincrait à l'instant la constance avec laquelle j'étais résolu de souffrir un supplice inexprimable, en l'honneur des lois et de mon caractère.

" Toutefois, avant de recevoir l'expression de ce désir, que j'invoque de toute mon ame, je m'estimerais heureux de pouvoir vous faire connaître les motifs qui avaient déterminé tout d'abord mon refus.

Digitized by Google

" Je prie donc M. le Gouverneur de vouloir bien vous communiquer ma correspondance avec lui, du 30 Novembre, et des 2, 4 et 18 Décembre. Il ne pourrait avoir d'objection à une chose agréable pour nous, indifférente pour lui; car si je retourne à Longwood, je vous ferai connaître suffisament ces pièces; et si je n'y retournais pas, vous les saurez, il est vrai; mais ce serait de peu d'importance, puisque ne pouvant communiquer ensemble, nous n'en saurions tirer aucun avantage respectif. Le seul résultat réel ne serait donc que la satisfaction morale pour moi de vous avoir fait connaître mes pensées et mes sentimens en cette occasion.

" Ma reconnaissance serait entière, et la générosité du Gouverneur complète, s'il voulait me faire connaître que ce retour ne saurait préjudicier en rien à mes intérêts, vis-à-vis de la loi, et demeurerait tout à fait étranger aux siens, ce qui lui serait bien facile, etc. etc.

" Quoi qu'il en soit, M. le Grand Maréchal, toutes ces considérations disparaîtront au seul geste, au seul signe de l'Empereur, me permettant d'aller retrouver à ses pieds, un bonheur qui me manque. J'y eusse volé dès que j'ai pu en entrevoir la liberté: en cela il n'y eût rien eu que pour moi, tout y eût été dans l'intérêt de mes sentimens; mais mon dévouement à l'Empereur, contre moi-même, mon respect profond pour tout ce qu'il peut vouloir, sont bien supérieurs encore, etc.

Digitized by Google

" On aura de la peine à croire que Sir Hudson Lowe renvoya cette lettre en ayant effacé au crayon tout ce qui lui convenait ; il la réduisait à fort peu de lignes, prétendant ainsi me dicter ce que je devais écrire au Comte Bertrand. Il accompagna ce renvoi de la lettre suivante, qui répondait, disait-il, à mes précédentes :

" Je considère la lettre et la décision qui y était incluse, que j'ai eu l'honneur de vous adresser hier, comme une réplique générale aux divers argumens contenus dans votre correspondance avec moi.

" Ce fut, Monsieur, l'état de la santé de votre fils et de la vôtre propre, et la complication des peines de l'esprit et du corps, si fortement dépeintes dans vos lettres des 6 et 7 du courant qui m'induisirent, à la réception de cette dernière, à me transporter aussitôt en personne auprès de vous, pour vous faire l'offre de retourner à Longwood, où se trouvaient constamment des secours médicaux disponibles dont, durant le sejour que vous y avez fait, on ne s'est jamais plaint à moi.

" Un sentiment d'égards pour la personne de qui vous aviez été séparé, détermine aussi mes offres dans cette occasion.

" Je ne saurais néanmoins consentir à devenir l'intermédiaire d'une discussion ou négociation quelconque entre vous et Longwood relativement à cet objet. La seule communication que je puisse autoriser serait celle qui tendrait à faire connaître si on désire votre retour, aux conditions

Digitized by Google

attachées à la p. M. gati[illegible]de votre séjour dans l'île, telles que je vous en ai exprimées par ma lettre d'hier. Des communications sur ce point avec un sommaire succinct au Général, voilà tout ce que je puis me charger de transmettre.

" La permission de retourner à Longwood implique la nécessité d'une explication franche sur tous les points.

" Si vous n'y retournez pas, je ne vois, en me rendant le canal d'une correspondance prolongée sur l'objet dont il s'agit, qu'un sujet d'irritation et d'inconvéniens pour tous.

" Une grande diversité de détails purement personnels et étrangers à la question, contenus dans vos différentes lettres, ne me paraît pas, Monsieur, exiger d'aveu ou de réponse officielle. Ces lettres sont en même temps si entremêlées de ce que l'on pourrait considérer comme portant une sorte de caractère officiel, que l'une ne devrait pas plus que l'autre rester sans réponse.

" Pour pouvoir entrer dans tant de particularités, il me faudrait plus de loisirs qu'une infinité d'autres affaires ne me permet d'en consacrer à cet objet. Je m'occupe en ce moment à rédiger des observations sur l'ensemble de vos communications; je vous addresserai copie de ce travail dès qu'il sera achevé *. Je pourrais même, dans ce cas, les

* Le comte de Las Cases n'en a jamais entendu parler; jamais une seule ligne ne lui a été adressée à cet égard.

Digitized by Google

communiquer à Longwood. En attendant, la décision que je vous ai envoyée, et la lettre qui l'accompagnait servent de réponse à toutes ces lettres.

"Je vous renvoie votre lettre au Comte Bertrand; j'ai souligné des passages de cette lettre qui paraissent très-déplacés, ou qu'il est du moins inutile de lui communiquer.

"J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé, H. Lowe."

Continuation de correspondance.—Le Gouverneur déconcerté par ma résolution finale.

22 au 23.—Le Gouverneur est venu pour connaître l'effet de sa déclaration et de ses deux lettres: il ne doutait pas qu'elles ne dussent avoir produit une grande impression, et il croyait certain de trouver prête, et avec les corrections qu'il avait indiquées, ma lettre au Grand-Maréchal, laquelle devait amener, selon lui, mon retour à Longwood; mais je lui ai dit froidement que, puisqu'il s'était permis de vouloir me dicter, je n'écrirais plus. Il en a paru fort surpris et très-déconcerté, et aprés de longues réflexions en lui-même, il a été aussi loin que de me demander si les corrections qu'il avait faites étaient mon seul empêchement. Cette condescendance inusitée de sa part, devenait pour moi un guide assuré; aussi ai-je tenu ferme, et coupé court, en lui disant que le soir même il recevrait de moi ma détermination irrévocable, et mes motifs, aussi bien que

Digitized by Google

mes observations aux diverses pièces qu'il m'avait adressées. Je voulais en cela éviter des paroles fugitives toujours faciles à nier, j'aimais bien mieux les consacrer d'une manière authentique sur le papier. Voici ma lettre :

" M. le Gouverneur, vous me renvoyez, avec vos corrections indiquées, la lettre que j'avais écrite au Comte Bertrand, sur l'offre verbale que vous m'aviez faite de retourner à Longwood. Ainsi, comme cela vous arrive presque toujours ici, l'offre n'était réelle qu'en apparence, et devait s'évanouir dans les détails de l'exécution. J'en suis peu surpris. Réfléchissant l'autre jour à votre offre, après votre départ, j'avais conclu qu'il en serait ainsi. Vous aviez eu la bonne foi de me dire que vous ne vouliez pas permettre qu'entre Longwood et moi nous combinassions nos idées; c'est-à-dire, en d'autres mots, que nous connussions nos *véritables désirs*. Vous pouvez avoir sans doute de bonnes raisons pour cela, je ne dis pas le contraire; mais aussi, de mon côté, je ne dois pas me rendre dupe, et concourir à induire en erreur peut-être, ceux qui s'intéressent à moi. Vous êtes trop avantageusement situé, Monsieur, entre Longwood et moi, et je ne dois point écrire au Comte Bertrand, non mes pensées, mais ce que vous me dicteriez. Je m'en abstiendrai donc; je regarderai votre offre comme non avenue, parce que l'acceptation en a été impraticable, et je me référerai irrévocablement pour mes pensées, mes

Digitized by Google

sentimens, mes décisions sur cet objet, à ma lettre du 30 Novembre.

" Vous êtes dans l'erreur, Monsieur, si vous avez compris que je vous demandais des réponses à tous les argumens et à tous les articles de mes lettres. Je respecte vos occupations et le prix de votre temps ; aussi n'ai-je demandé que le simple accusé de réception, et pour la régularité des choses ; je ne pense pas que vous puissiez avoir aucune raison pour me le refuser.

" Vous paraissez surpris, Monsieur, de l'état déplorable de la santé de mon fils et de la mienne en cet instant ; et vous revenez deux fois à vous étonner que je ne vous en aie pas fait parvenir mes plaintes lorsque j'étais à Longwood. Monsieur, je ne songeais guère à mon corps à Longwood ; et d'ailleurs, quand je souffrais, je me plaignais au docteur, et non à l'autorité : vous pouvez vous en informer auprès de lui. Quant à mon fils, je suis bien étonné, Monsieur, qu'il ne vous soit rien revenu, par la voix publique, de sa situation, des consultations qui ont été faites à son sujet, des crises qu'il a éprouvées, de ses saignées nombreuses, etc. etc. Est-il bien extraordinaire que nos circonstances présentes accroissent nos maux, empirent rapidement notre état ?

" Je viens à votre arrêté de ma déportation au Cap. J'y vois que l'on retiendra tous ceux de mes papiers qui auront des rapports avec l'auguste personne à laquelle je trouvais doux de con-

Digitized by Google

sacrer mes soins et ma vie. Quels autres papiers, Monsieur, pourrais-je avoir? Que veut donc dire que je serai libre d'emporter tous les autres? N'est ce pas encore ici offrir quelque chose, et ne rien donner?

" Vous retenez mon Journal, ce seul et véritable objet de tant de bruit, ce dépositaire encore informe, inexact, jusqu'ici inconnu à tous, où, jour par jour, j'écrivais ce que je pensais, ce que je voyais, ce que j'entendais. Est-il de papier plus sacré, plus à moi que celui-là? et pouvez-vous prétexter cause d'ignorance de son contenu? Je vous l'ai laissé parcourir deux heures à discrétion, à feuille ouverte, ou à article choisi dans la table des matières. Ne deviendriez-vous pas responsable de la tournure que vous aurez donnée; de l'abus que vous en aurez fait faire? N'aurez-vous peut-être pas à vous justifier un jour de l'idée très-fausse que vous en aurez présentée, sans doute, à vos ministres? Vous me l'avez dit un *Journal politique.* Je n'avais pas le droit, ajoutiez-vous, dans la situation où je me trouvais, de tenir registre de ce que disait l'Empereur Napoléon. C'était un abus surtout, que j'y eusse introduit des pièces officielles, *disiez-vous.* Comme si tout ce que je voyais, lisais, touchais, entendais, n'était pas, de droit, et sans inconvénient, du domaine de ma pensée et de ma propriété, tant que le recueil en demeurait mystérieux et secret. Soupçonnerait-on de pareils principes puisés au sein des idées libé-

Digitized by Google

rales d'Angleterre ? n'y reconnaîtrait-on pas bien plutôt les maximes odieuses de la police du continent ? Et que trouvera-t-on dans ce Journal? des dires, des actes, des mots sublimes, sans doute, de l'auguste personne qui en était l'objet ; des matériaux de sa vie, et aussi des choses peu agréables pour vous peut-être ? Mais qui leur aura donné de la publicité? Ne devait-ce pas être retouché? Ne pouvait-ce pas être changé, altéré, rectifié? Qui l'aura empêché? Ce n'est pas, du reste, Monsieur, que rien de ce qui arrive aujourd'hui puisse d'ailleurs me porter jamais à dire sur ce qui vous concerne autrement que ce que je penserai, ce que je croirai vrai.

" Enfin, dans votre arrêté, vous prononcez, en date du 20 Octobre, que je serai séparé de Longwood, et envoyé au Cap de Bonne-Espérance. Qui ne croirait, à la forme et aux expressions, que vous portez cette décision en opposition de moi-même, tandis que vous prononcez là un jugement désormais étranger, et depuis nombre de jours, à la cause nouvelle dont il s'agit. Vous séparez de Longwood celui qui, depuis vingt jours, s'est retiré entre vos propres mains, de la sujétion volontaire à laquelle il s'était soumis ; qui, depuis dix-huit jours, vous a authentiquement sommé de l'éloigner de l'île. Qui se douterait de tout cela dans votre pièce ? Une lettre de vous l'accompagne me laissant le choix de me soumettre à ce jugement ou de retourner à Longwood. Mais si je

Digitized by Google

cédais à l'appât du bonheur que vous me présentez, je vous laisserais triomphant et tranquille, maître de mes papiers les plus secrets ; je serais de nouveau votre captif, soumis encore aux mêmes fouilles, aux mêmes saisies, aux mêmes enlèvemens, quand cela vous plairait.... *Non, Monsieur*, je n'ai point de choix à faire ; je n'ai qu'à vous répéter désormais toujours les mêmes choses : Remplissez les lois vis-à-vis de moi. Si je suis coupable, faites-moi juger ; si je ne le suis point, rendez-moi à la liberté. Si mes papiers sont étrangers à cette affaire, rendez-les moi ; si vous les croyez susceptibles d'examen grave, envoyez-les à vos ministres, et faites moi suivre avec eux. De plus, la santé de mon fils et la mienne demandent impérieusement de se retrouver au sein de toutes les ressources. Je vous implore de nous renvoyer en Angleterre."

" Rien n'était plus simple, et pourtant rien ne s'est plus compliqué. Vainement vous objecteriez vos instructions ; elles n'ont pu prévoir ces cas particuliers. Vos incertitudes mêmes me prouvent qu'elles ne sont ni précises ni claires. Vous avez d'abord voulu me garder dans l'île, au secret, séparé de Longwood ; vous ne croyiez pas devoir m'envoyer au Cap. Vous tordez ici la lettre de vos instructions pour en faire sortir un résultat forcé. Mais craignez d'être responsable aux ministres de les avoir mal saisies ; et à moi, d'avoir violé la loi en ma personne. Craignez que la plu-

Digitized by Google

part de ces mesures ne se trouvent à la fin des actes vexatoires et arbitraires. J'ignore quels droits, quels recours vos lois peuvent me ménager; mais heureusement je peux dormir sur mon ignorance; je sais qu'elles veillent pour moi. Vous croirez-vous quitte quand je serai au Cap, séparé de mes papiers, que vous retenez près de vous? Mais si je demeure captif dans ce nouvel endroit, les vents reporteront ici mon dilemme, et mes plaintes sur les tourmens moraux que vous aurez accrus, et les souffrances du corps que vous aurez empirées; car ce sera vous qui m'y retiendrez, ou par vos ordres directs, ou par vos instructions secrètes. On ne saurait lever des scellés qu'en présence de celui qui y est intéressé; me ferez-vous revenir du Cap pour les lever ici? Me retiendrez-vous au Cap jusqu'à ce que l'ordre vienne de les envoyer en Angleterre? Où tout cela vous mènera-t-il? Et il était, et il est encore un moyen si simple qui arrangerait tout! Mon penchant naturel à aplanir les affaires me faisait courir au-devant de toutes les difficultés; j'obviais à tout; je me soumettais volontairement, d'avance, en Angleterre, à toutes les mesures, même arbitraires, qui pourraient équivaloir à la quarantaine du Cap, J'ajoutais encore la raison si valable de la santé de mon fils et de la mienne.

" La crainte de blesser la lettre de quelque point de vos instructions, aura été plus forte à vos yeux que la necessité et le bon droit de céder à

Digitized by Google

leur esprit, à la force des choses, à l'impulsion de l'humanité. Il en est temps encore, Monsieur, rendez-vous à ce que je sollicite. Je croirai que ce dernier sentiment, l'humanité, vous aura décidé, et je croirai vous devoir quelque chose. La double réclamation des papiers par Longwood et par moi, ne saurait être une difficulté excusable. On vous demandera quel pas avez-vous fait pour la lever? Voulez-vous que j'écrive moi-même à ce sujet? trois mots suffiront pour nous mettre indubitablement d'accord.

" Quoiqu'il en soit, Monsieur, à quelque décision que vous vous arrêtiez, quelle que peine qui me soit ménagée, il n'en saurait être de comparable à celle de demeurer sur ce roc maudit, lorsque j'y suis séparé de l'objet auguste qui m'y avait attiré. Toute heure, toute minute que j'y passe dans cette situation, sont des années pour ma malheureuse et peut-être courte existence. Elles aggravent dangereusement l'état de mon malheureux fils. Je vous demande donc, et vous le redemanderai sans cesse, à chaque instant : éloignez-moi de ce lieu de souffrance. Recevez, etc."

Le Gouverneur, frappé de ma lettre et de ma détermination de ne pas retourner à Longwood, ce qui le contrariait évidemment beaucoup, sans que je pusse en deviner précisément le motif; mais ce qui suffisait pour me maintenir inébranlable, accourut le lendemain ; et, après un long préambule fort obscur sur sa sincérité et ses bonnes

Digitized by Google

intentions, il me dit, que pour m'en donner des preuves, et faciliter mes rapports avec Longwood, il consentait à y envoyer ma premiere lettre telle que je l'avais écrite d'abord au Comte Bertrand ; il offrait de plus d'y joindre copie de toute ma correspondance, chose qu'il m'avait constamment refusée jusque là ; mais plus il faisait de concessions, plus je devais tenir bon : " Il n'est plus temps, lui " répondis-je, avec une espèce de solennité, le " sort en est jeté, j'ai prononcé moi-même mon " jugement, ma propre sentence. Je n'écrirai pas " à Longwood, et je vous demande, pour la cen- " tième fois, de vouloir bien m'éloigner à l'instant. " —Mais du moins voudriez-vous bien écrire à " Longwood, mes offres et votre refus.—Oui, je " le ferai." Et il partit extrêmement déconcerté, nous faisant entendre pour dernière tentative que nous ne pourrions faire voile que sur un transport ; qu'il ne pouvait dire quand, et qu'il n'avait point de médecin à bord, ce qui serait un bien grave inconvénient à l'état de mon fils, etc. etc.

Départ de Balcombe's cottage ; translation à la ville.

24. —Mon fils a été extrêmement malade dans la nuit ; j'étais moi-même fort souffrant. Au point du jour, j'ai envoyé auprès des docteurs Baxter et O'Méara, pour réclamer leur immédiate assistance ; et dans mon désespoir, poussé à bout, j'ai écrit à Sir Hudson Lowe, qu'il nous était impossible de supporter plus long-temps le traitement sous le-

Digitized by Google

quel nous succombions mon fils et moi ; que malgré l'état dangereux de mon fils, il y avait plus de sept jours que nous n'avions vu les médecins, que nous étions tellement hors de la route que toute leur bienveillance personnelle ne pouvait l'emporter sur la difficulté de nous donner leurs soins ; que je réclamais donc qu'il voulût bien nous tirer de notre isolement, sans le moindre délai ; que je lui demandais d'être transporté à la ville, fût-ce à la geole publique, s'il le jugeait nécessaire. Pour cette fois ma lettre eut son effet immédiat ; je reçus, par le retour de l'ordonnance, un billet du Gouverneur, m'annonçant que, le jour même, il me ferait conduire dans sa propre demeure à la ville. En effet, vers le soir, un officier est venu nous prendre. Combien, au moment du départ, Longwood a fixé nos regards ! Combien, tout le long de la route, il a occupé mes pensées, remué mes sentimens ! Ce que j'ai éprouvé, lors qu'arrêté, pour le considérer une dernière fois, il m'a fallu le voir disparaître en me remettant en route, mon cœur seul le connaît ! ....

Séjour au château du gouvernement, meilleurs procédés ; détails, etc. etc.

25 au 28. — Nous nous sommes trouvés établis dans la demeure du Gouverneur, appelée le château, lieu vaste et assez agréablement situé. Un grand changement s'était opéré subitement à notre égard : nous étions encore gardés par des sentinelles, il

Digitized by Google

est vrai ; mais tout avait été mis à mes ordres, et l'on semblait s'efforcer de nous entourer de profusions en tout genre. " Ne vous faites faute de " rien, me répétait souvent le majordome, c'est " l'honorable Compagnie des Indes qui paye." Mais ces soins tardifs me touchaient peu ; il n'était plus qu'une chose à mes yeux, c'était un prompt dénouement, et je ne pouvais l'obtenir. Le Gouverneur venait bien chaque jour ; mais c'était pour laisser échapper quelques mots de politesse seulement, et pas un seul d'affaires. Cependant, il devenait indispensable pour moi d'en finir ; depuis mon enlèvement de Longwood, les difficultés ou les embûches, sans cesse renaissantes, dont je me trouvais environné, ma préoccupation de leur échapper m'avaient tenu dans un constant harassement ; à ces peines d'esprit se joignait encore tout le chagrin du cœur. Une telle complication produisit en moi une espèce de révolution, je me sentis subitement dix ans de plus, et c'est là qu'ont pris naissance et se sont déclarés les premiers symptômes des infirmités qui ne m'ont plus quitté depuis, qui se sont accrues chaque jour, et ne doivent finir qu'avec ma vie.

Ce fut donc dans un véritable état de crise que j'arrivai à la ville. Le Gouverneur demeura frappé de mon changement et de mon extrême faiblesse ; à peine pouvais-je suivre la conversation. Dans l'intention sans doute de me ranimer, il m'a laissé savoir que l'Empereur avait témoigné un bien vif

Digitized by Google

désir de me revoir avant mon départ. Ce ressouvenir m'a vivement ému, mes larmes ont coulé, et j'étais si peu en état de soutenir aucune émotion, que j'ai été sur le point de m'évanouir. Mon fils me dit plus tard que le Gouverneur en avait semblé fort embarrassé. Ramassant néanmoins mes forces, j'en suis revenu à supplier encore le Gouverneur de m'éloigner le plus promptement possible ; alors il a fixé mon départ à deux jours de là, et m'a appris qu'il s'était procuré un bâtiment de guerre, comme plus convenable pour moi, et en même temps plus commode, à cause du médecin qui s'y trouvait.

Paroles de l'Empereur.—Adieux du Grand-Maréchal.

29.—Aûjourd'hui de grand matin, un officier est enfin venu nous dire de mettre en ordre tous nos effets pour être transportés à bord ; qu'il était décidé que nous partirions à peu de temps de là. C'était pour nous l'heure de la délivrance. En moins de quelques minutes, tout ce que nous possédions se trouva emballé, nous étions prêts, nous attendions. Il approchait enfin ce moment désormais si désiré ; car quelles ne peuvent pas être les variations de nos sentimens selon des circonstances nouvelles. Moi qui eusse regardé, il y a peu de temps encore, comme le plus grand supplice qu'on m'eût séparé de l'Empereur et déporté de Sainte-Helène ; aujourd'hui, au contraire, depuis mes dernières résolutions, d'après le désir ma-

Digitized by Google

nifeste de Sir Hudson Lowe, les paroles positives de l'Empereur: je vous invite, et au besoin je vous *ordonne* de sortir de cette île; d'après des antécédens précieux, puisés dans ses conversations, et que je ne saurais indiquer, bien qu'étrangers à la politique; enfin, par suite des chimères même que je m'étais forgées, toutes ces causes réunies faisaient que mon plus grand tourment désormais était d'appréhender qu'on ne m'y retînt: et, bien qu'on m'eût annoncé déjà l'heure du départ, je n'en demeurais pas moins dans une anxiété mortelle. Le Gouverneur sembla les justifier en se faisant attendre presque tout le jour. Il se faisait tard; l'impatience, l'attente, l'inquiétude m'avaient donné de la fièvre; sur les six heures, le Gouverneur, sur lequel je ne comptais plus, parut, et, après un petit préambule à sa façon, me dit qu'il venait d'amener le Grand-Maréchal, auquel il permettait de prendre congé de moi, et il m'a conduit dans la salle voisine, où j'ai pu embrasser, en effet, ce digne compagnon de Longwood. Il était chargé de me dire, de la part de l'Empereur: " Qu'il me " verrait rester avec *plaisir*, et me verrait partir " avec *plaisir*." C'étaient là ses propres expressions. " Qu'il connaissait mes sentimens, qu'il " était sûr de mon cœur; qu'il avait confiance " pleine et entière en moi. Que quant aux cha- " pitres de la campagne d'Italie, que j'avais de- " mandé la permission de garder comme ressou- " venir cher et précieux, il l'accordait sans hési-

Digitized by Google

" tation, aussi bien que tout autre objet quelcon-
" que qui pourrait être demeuré dans mes mains,
" se plaisant à les considérer comme n'étant pas
" sorti des siennes." Sir Hudson Lowe était demeuré présent, c'était de rigueur. Le Grand-Maréchal a ajouté quelques commissions de livres, l'envoi des moniteurs surtout, et de divers autres objets nécessaires ou utiles à l'Empereur, terminant par me dire significativement de faire du reste, en toutes choses, ce que je croirais pour le mieux.

Il était dit que l'amitié du Grand-Maréchal ajouterait à mon supplice ; il me voyait partir avec peine, et s'ingéniait à me donner des raisons pour me décider à rester. " Mon départ était une
" perte pour eux tous, disait-il avec grâce, en
" s'adressant au Gouverneur. C'en était une pour
" l'Empereur, et c'en serait une pour lui-même,
" Sir Hudson Lowe, qui ne tarderait pas à s'en
" apercevoir." Le Gouverneur répondait par une inclination approbative, et tous deux cherchaient à m'ébranler : je le comprenais de la part du Gouverneur ; mais je n'en pouvais deviner la véritable cause dans le Grand-Maréchal, surtout d'après les paroles qu'il venait de me transmettre au nom de l'Empereur ; d'autant plus qu'auprès des nombreux et puissans motifs qui m'entraînaient, Sir Hudson Lowe, ainsi que je crois l'avoir déjà dit, n'offrait de son côté pas la moindre concession ; il conservait mes papiers, il exigeait ma soumission

Digitized by Google

pure et simple ; et par-là j'légalisais, pour ainsi dire, tout ce qu'il avait fait ; je l'autorisais, par le précédent, à renouveler à son gré la saisie et l'emprisonnement du premier venu d'entre nous, toutes les fois qu'il lui en prendrait fantaisie. Je ne devais, je ne pouvais me prêter sans ordre à de pareils outrages : je résistai donc héroïquement.

Cependant la nuit était venue tout à fait, et le Gouverneur trouvant qu'il était trop tard, nos derniers arrangemens d'ailleurs n'étant pas terminés, il renvoya le départ au lendemain ; et comme il m'en voyait chagrin, pour me consoler il dit qu'il permettait que le Grand-Maréchal vînt me revoir encore. Quelque bonheur que j'eusse sans doute à embrasser de nouveau un compagnon de Longwood et à recevoir encore une fois des nouvelles de l'Empereur, néanmoins, ce retard n'était pas sans une vive peine pour moi ; il prolongeait ma tempête intérieure et remuait mes plaies. On sait qu'il est des victoires que l'on ne remporte que par la fuite ; celle que je poursuivais était de cette nature.

Derniers adieux.—Scellé des papiers.—Départ.

30.—D'assez bonne heure j'ai reçu la visite de l'Amiral Malcolm : il venait me présenter, disait-il, le Lieutenant Wright, chargé de me conduire au Cap, sur le brick le Griffon ; me le recommandant comme son ami, ajoutait-il avec grâce, et m'assurant que je n'aurais qu'à me louer de tous

Digitized by Google

ses efforts pour m'être agréable. J'appréciai dignement, dans l'Amiral, cette marque d'un intérêt si délicat, et j'en ressentis une sincère et tendre reconnaissance, beaucoup mieux que je ne la lui exprimai. Sa bienveillance pour moi devait avoir un prix d'autant plus grand à mes yeux, que ses rapports avec le Gouverneur rendaient fort délicat de la témoigner; aussi avait-il eu la circonspection de se faire accompagner précisément par l'homme de confiance de Sir Hudson Lowe.

J'attendais avec mon anxiété habituelle le moment décisif, craignant toujours de voir le Gouverneur finir par opposer des obstacles imprévus, tant il me laissait apercevoir le désir de me faire rester.

Le Grand-Maréchal arriva vers les onze heures, conduit par le Gouverneur et quelques officiers. Il renouvela ses efforts de la veille pour me faire revenir à Longwood, mais sans jamais m'exprimer néanmoins le *désir positif* de l'Empereur. Connaissant si bien ma situation, il n'avait qu'à dire un mot pour être sûr de l'emporter; mais il ne le disait pas, et même s'en éloignait si je le pressais, se référant alors aux paroles sacramentelles de l'Empereur, qu'il m'avait rendues la veille. Ainsi, j'avais à me défendre encore contre celui-la même dont j'aurais voulu recevoir du renfort: son affection me devenait funeste, et je demeurais au supplice, déchiré entre le désir de rester, et la volonté

Digitized by Google

de partir : si le cœur dictait l'un, le courage commandait l'autre ; je demeurai inébranlable.

Je ne dois pas oublier de mentionner que le Grand-Maréchal, dans le cours de la conversation, me dit que l'Empereur avait désiré me voir avant mon départ ; mais que le Gouverneur exigeant qu'il se trouvât un officier Anglais entre nous, il s'était vu contraint d'y renoncer, me faisant dire que je savais bien qu'à cette condition, il se priverait de voir sa femme même et son propre fils. Quelles paroles pour moi ! . . . . .

Passant aux affaires, je remis au Grand-Maréchal treize lettres de change sur mon banquier de Londres, c'étaient mes 4000 louis que j'avais si souvent offerts à l'Empereur, et que le Grand-Maréchal m'avait appris la veille qu'il s'était enfin décidé à accepter, ce qui combla mes vœux, et fut pour moi un vrai bonheur.

Ces objets terminés, on permit au Général Gourgaud, qui avait obtenu d'accompagner le Grand-Maréchal, de venir aussi prendre congé de moi ; et cette nouvelle preuve d'intérêt, jointe à toutes celles qu'il n'avait cessé de me donner depuis mon emprisonnement, ne fut pas perdue pour mes sentimens.

La séance durait depuis long-temps, et Sir Hudson Lowe eut la galanterie de dire à ces messieurs qu'ils pouvaient demeurer à déjeûner avec moi, et il s'en alla, emmenant avec lui tout son monde, à l'exception du seul officier de service à Longwood,

Digitized by Google

qui avait escorté ces messieurs ; l'honnête Capitaine Popleton, dont nous n'avons jamais eu qu'à nous louer infiniment. Il est certain qu'en dépit de sa présence, durant tout le déjeûner, qui ne laissa pas que d'être long, il nous eût été très-aisé de lui dérober les communications que nous aurions eu à nous faire ; mais il n'en existait aucune, et il ne fut pas dit un mot en secret de part ou d'autre. Si j'avais prévu cette circonstance inopinée, j'aurais pu faire garder à mon fils toute ma correspondance avec Sir Hudson Lowe, et elle fût aisément parvenue à Longwood ; mais en y réfléchissant, je me félicitais de n'en avoir pas le moyen, me défiant toujours de Sir Hudson Lowe, qui, évidemment si occupé de me faire rester, eût pu profiter d'une découverte de la sorte pour changer toutes les dispositions arrêtées, et en imposer de nouvelles.

Le déjeûner fini, j'eus le courage d'être le premier à vouloir prendre congé. Je demandai que le Gouverneur fût rappelé pour mettre fin aux dernières mesures. J'embrassai mes compagnons, et ils me quittèrent ; le Général Gourgaud, en partant, revint à différentes reprises, avec tant d'effusion et de grâce, sur les petites contrariétés que nous avions pu nous causer réciproquement, qu'il me fut doux de me convaincre que les circonstances pénibles où nous nous étions trouvés, avaient pu seules les amener, et que le cœur n'y avait jamais été pour rien : aussi, ne m'en est-il

Digitized by Google

resté qu'un agréable souvenir et une sincère reconnaissance pour ces derniers instans.*

Sir Hudson Lowe, de retour, voyant sortir ces Messieurs, me dit, d'un air significatif, et pourtant pas sans quelqu'embarras mêlé de dépit: "Vous "n'avez donc pas jugé à propos de retourner à "Longwood. Il faut croire que vous avez de "bonnes raisons pour cela." Je m'inclinai pour toute réponse, et le priai de procéder immédiatement au scellé des papiers, seul objet qui me retînt. Déjà, depuis plusieurs jours, j'avais exigé et obtenu qu'il en fût fait un inventaire dont je réclamai une copie authentique, signée de Sir Hudson Lowe. Il ne s'agissait plus, en cet instant, que d'apposer les scellés; Sir Hudson Lowe avait retardé le plus possible et jusqu'au dernier moment cette formalité, et il la conclut d'une manière qui le caractérise. Il me dit avec assez de gêne, en belles paroles, que par respect pour l'Empereur, aussi bien que par égard pour mes qualités personnelles, il voulait bien me laisser apposer mon sceau, pourvu que je consentisse à ce qu'il pût le lever en mon absence s'il le jugeait néces-

* C'est ici le lieu de répéter, à son égard, un redressement que je n'ai pu insérer qu'à la table des matières du tome 4, parce que ce volume se trouvait déjà imprimé quand j'en ai eu connaissance.

C'est par erreur qu'on trouve, 1ere Partie, que le Général Gourgaud avait négocié pour être du voyage de Sainte-Hélène; on était mal informé, l'Empereur l'avait choisi.

Digitized by Google

saire. Sur mon souris et mon refus, il marcha quelques temps à grands pas; puis, comme s'il avait remporté une grande victoire sur lui-même, il s'écria: "Je le prends sur moi, je m'en passerai." Et faisant appeler le secrétaire du gouvernement, il fit apposer les sceaux de l'île en ma présence; alors je lui demandai une déclaration du refus qu'il m'avait fait de laisser apposer mes armes, ou de la condition singulière qu'il y avait mise; ce fut le sujet d'une hésitation nouvelle qu'il termina pourtant en me la faisant expédier ainsi qu'il suit:

DÉCLARATION DE SIR H. LOWE AU COMTE DE LAS CASES.

"En conséquence de ce qui a été énoncé dans la décision du Gouverneur, touchant l'affaire du comte de Las Cases, il a été retenu, lors de son dépar de l'île, un très-grand nombre de papiers.

"Le Gouverneur, dont le devoir spécial est de ne pas souffrir que des papiers quelconques, venant de Longwood, sortent de cette île sans au préalable avoir été examinés, s'est toutefois jusqu'à présent abstenu, par des motifs particuliers, de prendre connaissance de tous ceux du Comte de Las Cases, et a décidé que les papiers à lui appartenant, qui ont été retenus (papiers dont lui, Gouverneur, n'a connu que la teneur générale) seraient mis en deux paquets séparés, et déposés à la trésorerie de l'île, pour y rester jusqu'à ce qu'il eût

Digitized by Google

reçu des ordres de son gouvernement en ce qui les concerne.

" Le Comte de Las Cases pourra apposer son cachet sur chacun de ces paquets, bien entendu que ce cachet sera susceptible d'être levé, soit dans le cas où ces paquets devraient sortir de l'île, par suite de la réception d'ordres du gouvernement, soit au cas que l'intérêt du service l'exigeât.

" Ainsi, l'apposition de ce cachet n'est autre qu'une garantie morale que lui offre le Gouverneur, pour sa propre satisfaction, en ce qu'elle lui donnera l'assurance que les paquets ne seront point ouverts si ce n'était par l'un des motifs urgens prévus ci-dessus.

Si, dans de telles circonstances, le Comte de Las Cases répugnait à apposer son cachet à ces paquets, ou refusait d'accéder à la condition à laquelle cette apposition est permise, le Gouverneur, qui ne peut permettre qu'aucun paquet cacheté, ou que des papiers quelconques, venant de Longwood, sortent de ses mains sans être ouverts, ne pourra que regarder comme nécessaires toutes précautions propres à assurer à son gouvernement, jusqu'à la réception de ses ordres, la connaissance des mesures qu'il a prises pour la sûreté de ceux qu'il a retenus.

" Le Comte de Las Cases s'étant refusé à apposer son cachet, aux conditions mentionnées ci-dessus, les papiers, partagés en deux paquets di-

Digitized by Google

stincts, ont été déposés dans deux boîtes scellées du sceau du gouvernement et de l'île.

31 Décembre, 1816. Signé: H. Lowe."

Tout fini entre nous, Sir Hudson Lowe, par une tournure qui lui était caractéristique vis-à-vis de moi, depuis que je me trouvais entre ses mains, passa tout aussitôt, soit bonté, soit calcul, à écrire pour moi quelques lettres de recommandation privée à de ses connaissances du Cap, qui, m'assurait-il, me seraient fort agréables, et que je n'eus pas le courage de rejeter, tant elles semblaient être offertes de bon cœur. Enfin vint le moment de cet éternel départ; Sir Hudson Lowe descendit avec moi, m'accompagnant jusqu'à la porte de sortie, et là, ordonna à tous ses officiers de me suivre jusqu'au lieu de l'embarquement pour me faire honneur, disait-il. Je me jetai avec empressement dans le canot préparé pour me recevoir; je traversai la rade, passant assez près d'un bâtiment qui venait d'arriver du Cap, d'où je reçus, par gestes, les salutations du Polonais et des trois domestiques qu'on nous avait enlevés quelques mois auparavant. Ils repassaient pour regagner l'Europe. Je fus saisi à leur vue: l'un d'eux était porteur de la seule pièce qui eût échappé de l'île: la belle lettre au sujet des commissaires des alliés. Je ne doutais pas que la découverte faite sur mon domestique ne servît au Gouverneur pour faire faire des recherches sur ces personnes, qui étaient

Digitized by Google

loin de s'y attendre; heureusement il n'en fut rien, et le brave et fidèle Sentini eut le mérite d'être le premier à faire paraître en Europe quelque chose d'authentique sur Longwood.

Enfin, je mis le pied sur le brick, il leva l'ancre, et je crus le plus utile de mes vœux accompli. Vaines illusions que le temps devait détruire si cruellement, et qu'une dernière expérience du cœur de certains hommes devait me prouver n'avoir été que d'absurdes chimères! .... Et comment ai-je pu en effet m'abuser au point de croire à la sensibilité de ceux-là même qui, contre tout droit, avaient prononcé la sentence et ordonné le supplice... Ah! que n'ai-je choisi de demeurer! que n'ai-je continué des soins domestiques, au lieu d'aller rêver des services lointains! J'aurais prolongé quelque temps encore mes attentions de chaque jour... j'aurais recueilli quelques marques d'intérêt de plus... et le moment fatal arrivé, j'aurais eu ma part de la douleur commune, ma part des soins de tous; j'aurais concouru à adoucir les derniers momens; moi aussi j'aurais aidé à fermer les yeux! .... Mais plutôt non, cédant de bonne heure au climat et à ma débile santé, j'aurais succombé long-temps auparavant; je n'aurais pas été le témoin de l'horrible événement!... j'aurais sauvé d'éternelles douleurs; je ne serais plus!... je n'en serais pas à me débattre encore sous des infirmités cruelles rapportées du lieu même; j'y reposerais en paix!... et bien des gens regarde-

Digitized by Google

raient ma dernière demeure comme un nouveau bonheur de mon étoile ou une dernière faveur du Ciel !

Je devrais peut-être terminer ici, puisque me voilà hors de Sainte-Hélène, et que je n'ai plus à citer les paroles de l'Empereur ; néanmoins, ce qui va suivre se trouve en général trop directement lié à ce qui le concerne, pour qu'on ne me pardonne pas d'avoir continué.

TRAVERSÉE DE SAINTE-HÉLÈNE AU CAP.

Espace de dix-huit jours.

MARDI 31 DÉCEMBRE 1816 AU VENDREDI 17 JANVIER 1817.

Traversée.—Les griefs de Longwood.—Détails, etc.

Au jour, il n'était plus question de Sainte-Hélène pour nous, que dans nos cœurs. Nous naviguions avec vîtesse loin de ce lieu cher et maudit, sur notre léger esquif, au milieu du vaste Océan, à une immense distance du vieux et du nouveau monde. Il se trouva que les officiers, l'équipage étaient remplis pour nous d'une bienveillance toute marquée : à leurs soins, à leur empressement, à leurs égards, à leur sympathie, j'aurais pu me

Digitized by Google

croire, si ce n'eût été le langage, à bord d'un bâtiment Français. Ce n'était plus la circonspection, la réserve de Sainte-Hélène : l'abandon avait succédé. J'appris là tout ce que je devais à l'Amiral Malcolm : c'était lui qui m'avait valu la faveur d'un brick de guerre, au lieu du mauvais transport dont j'avais été menacé. Dès qu'il avait connu la détermination de Sir Hudson Lowe, l'Amiral avait couru chez lui pour lui offrir un de ses bâtimens, l'assurant qu'il en aurait toujours un pour m'épargner le désagrément et les privations auxquelles je serais autrement condamné ; et faisant un signal, il avait fait rentrer le Griffon, dont le capitaine était un de ceux qu'il aimait davantage : on a vu qu'il me l'avait amené. L'Amiral avait montré de bonne heure le désir de me voir ; mais il avait attendu, par circonspection, le moment du départ ; il avait redouté surtout, me disait-on, que je ne lui exposasse mon affaire, et ne voulusse le prendre pour juge entre moi et le Gouverneur, vis-à-vis duquel il se trouvait très-délicatement placé. Mais il eût pu être tranquille, je sortais d'une trop bonne école pour donner dans un pareil travers.

Une partie de notre traversée fut employée par mon fils, à retranscrire quelques papiers que nous avions déchirés à dessein, et placés épars dans nos effets ou sur nous-mêmes. Sir Hudson Lowe m'avait rendu cette précaution nécessaire, m'ayant dit quelque temps auparavant qu'il fouillerait de nouveau tous mes papiers avant notre départ, pour

Digitized by Google

voir ce que j'aurais pu écrire durant ma détention. " Un tel acte serait tout à fait tyrannique et sans " délicatesse, m'étais-je permis de lui dire ; vous " ne m'auriez donc permis l'usage de plumes et de " papier que pour vous saisir d'idées, qu'autre- " ment j'aurais retenues en moi-même : ce serait " un piége révoltant, condamné sans doute par vos " tribunaux, et flétri bien davantage encore par " tous les cœurs honnêtes." Sir Hudson Lowe sentit apparemment la justesse de ce raisonnement, car il n'en fut plus question.

Le plus important de ces papiers, celui auquel je tenais davantage, était ce que j'ai appelé les griefs de Longwood.

Pendant que je me trouvais au pouvoir de Sir Hudson Lowe, nos entretiens me conduisirent, sur son propre désir, à lui tracer à la hâte l'énumération de nos griefs. L'état de mon fils, celui de mes yeux nous empêchèrent de pouvoir le transcrire au net pour notre propre compte. J'avais demandé au Gouverneur un copiste, qu'il ne me donna point. Je trouvai peu délicat d'insister, puisque ce n'était que pour lui présenter des choses qui devaient lui être peu agréables. D'un autre côté, comme je parlais à l'insu de mes compagnons, et néanmoins souvent en leur nom, il m'était essentiel qu'ils en eussent connaissance, pour me redresser si je m'étais mépris. Au moment de partir, je dis à Sir Hudson Lowe avoir complété cette pièce, je lui en montrai le paquet cacheté,

Digitized by Google

me proposant, lui disais-je, de le faire copier au Cap, ou même à bord du brick, et de lui en envoyer deux exemplaires, l'un pour lui, et l'autre pour Longwood. Sir Hudson Lowe sembla y attacher un très-grand prix, et préférant un autre arrangement, il fut convenu que je laisserais dès cet instant mon manuscrit en main tierce, afin que chacune des parties en pût prendre copie, et que l'original me serait renvoyé. Je cherchai à cet effet quelqu'un dont le caractère honorable commandât ma confiance ; et le Général Bingham, le commandant en second, fut le premier qui me vint à la pensée. Je lui addressai donc ce papier, du consentement même du Gouverneur, sous la condition expresse d'être communiqué également, et tout à la fois, à Sir Hudson Lowe et au Comte Bertrand, instruit de l'arrangement. Voici cette pièce : elle ne présentera sans doute que des répétitions ; mais pourrait-il en être autrement ? Du moins retracera-t-elle un résumé suivi, et, sous ce rapport, elle doit trouver de l'indulgence ; d'ailleurs, c'est un document qu'il m'est indispensable de produire.

EXPOSÉ DE NOS GRIEFS A LONGWOOD.

" M. le Gouverneur,—Dans les différentes rencontres qu'ont amenées entre nous les circonstances de ma détention personnelle, il s'est échangé, en passant, quelques réflexions sur Longwood, qui me sont revenues plusieurs fois à l'esprit. Vous

Digitized by Google

avez répété souvent *que nous y étions dans l'erreur*, et *que nous nous efforcions d'y demeurer*. J'ai eu beau vous répondre que c'était précisément l'observation que nous faisions nous-mêmes chaque jour vis-à-vis de vous, vous y êtes revenu toujours avec l'air de la plus intime persuasion. Une autre fois vous m'avez dit que nous eussions dû vous adresser *nos griefs;* que vous les eussiez envoyés à vos ministres, et eussiez livré volontiers vous-même à la publication ce qui vous eût été personnel. Je vous ai observé que mes lettres, qui vous passaient par les mains, remplissaient assez bien cette intention; que celle au Prince Lucien même, qui, dans cet instant, faisait l'objet de ma réclusion, vous avait été destinée de la sorte, et que vous me les aviez néanmoins interdites. *Mais c'était à cause des réflexions*, m'avez-vous dit. Nos peines étant principalement morales, ne doivent-elles pas entraîner, de nécessité, principalement *des réflexions ?*

" Ces objets et plusieurs autres de même nature, pour être bien compris, eussent demandé plus de développement; ils eussent exigé entre nous une conversation régulière et tranquille. Or, vous n'y donniez pas lieu, et je ne le cherchais pas. Toutefois, il m'en est resté, ainsi que par d'autres circonstances accessoires, que vous ne vous doutiez pas de votre position avec Longwood, ou que vous ne compreniez pas et ne soupçonniez même pas une partie de vos torts envers nous; ce

Digitized by Google

qui, sans les détruire à mes yeux, en ferait disparaître du moins la portion la plus odieuse : la mauvaise intention.

" J'ai imaginé dès-lors de consacrer l'oisiveté de ma réclusion à vous les faire connaître. Ma situation et le moment sont des plus favorables : j'écrirai dans le calme et sans passion ; je n'aurai pas le fiel que j'aurais eu sans doute à Longwood avant de vous voir ici ; de plus ceci ne sera que mon opinion personnelle ; mes rapports seront purement particuliers : ils seront dictés par l'amour de la vérité, et, le dirai-je (voyez si je puis être juste), par une espèce d'intérêt à présent pour vous-même ; car la contrainte peu agréable que vous exercez sur moi en ce moment ne m'empêche pas de discerner les égards dont vous l'avez entourée. Surtout lisez avec calme, Monsieur ; songez que ceci sont *nos griefs*, ce que j'appelle *vos torts* vrais ou apparens, et que je les écris ici en toute franchise, comme dans mon Journal, et comme si vous ne deviez pas les lire.

" S'il m'arrive de me tromper dans quelques détails, je vous prie d'observer que vous m'avez privé de tous mes papiers ; que je suis loin des pièces officielles, que je n'écris que de mémoire, et que je suis prêt à rétracter toute erreur matérielle que vous me feriez apercevoir.

" Je vais prendre les choses dès leur origine.

" En un clin-d'œil, un grand souverain, au faite de la puissance, trahi par la fortune et les hommes,

Digitized by Google

avait perdu un trône, sa liberté, et se trouvait jeté sur un roc affreux au milieu de l'Océan ; et tous ces événemens s'étaient accumulés avec tant de rapidité, que tout s'était accompli, mais que rien n'avait été déterminé. Nous attendions donc à Sainte-Hélène avec anxiété la fixation de nos destinées ; mais nous l'attendions du moins avec la consolation de l'excès du malheur ; bien sûrs, nous semblait-il, qu'il était impossible que notre situation s'empirât.

" L'Europe, disions-nous, a les yeux sur notre rocher ; les peuples vont juger de la conduite des rois. Sans doute que les égards, les soins vont être prodigués, du moins, en expiation de ce qu'ils appellent la nécessité de la politique. La législature, l'opinion publique en Angleterre l'ont fait entendre ainsi, et les ministres Anglais, dépositaires et responsables de la gloire de leur nation, ne sauraient ici substituer des haines personnelles, s'ils en avaient, à la moralité, aux sentimens publics.

" Un homme arrive pour commander ici (on vous désignait, Monsieur), qui tient un rang distingué dans l'armée : son mérite personnel a fait, dit-on, sa fortune : il a passé sa vie en missions diplomatiques, aux quartiers-généraux des Rois du continent : dès-lors il a dû se familiariser, auprés d'eux, avec le nom, le rang, la puissance, les titres de l'Empereur Napoléon. Il connaîtra ses rapports publics et secrets avec ces souverains, qui

Digitized by Google

lui donnèrent long-temps le titre de frère, et ont été ses amis, ses alliés, ou demeurent ses proches.

" Il saura qu'à Châtillon il n'a tenu qu'à Napoléon de régner en France, du consentement même de l'Angleterre ; que, plus tard, il n'eût encore tenu qu'à lui de se réserver d'autres contrées.

" Cet homme, disions-nous, du sein du nuage diplomatique, aura pris des idées justes des personnes et des choses : il se rit sans doute lui-même, à présent que le fruit en est recueilli, de ces amas de calomnies et de libelles que la crainte et la politique avaient créés pour le vulgaire : aprés de telles circonstances, il n'accepterait pas une mission qui ne serait pas en harmonie avec elles, et dont le résultat ne serait pas d'améliorer notre condition présente. Sa venue seule est donc d'un augure suffisamment favorable pour la nature de ses instructions vis-à-vis de nous. *Ne m'avez-vous pas dit qu'il était à Champ-Aubert et à Montmirail?* nous disait un jour l'Empereur ; *nous aurions donc échangé des boulets ensemble? C'est toujours à mes yeux une belle relation.*" Telles étaient les dispositions dans lesquelles était attendu Sir Hudson Lowe.

" Vous arrivez, Monsieur, et votre première visite à Longwood est à une heure indue, à une heure où l'Empereur n'avait jamais reçu, sans qu'un de vos aides-de-camp soit venu lui demander l'instant qui pouvait lui être agréable ; formalité que vous n'eussiez certainement pas négligée vis-à-

Digitized by Google

vis de vos ministres, ou même vis-à-vis d'un de vos simples supérieurs en Angleterre ou sur le continent : et pourtant à qui vous addressiez-vous ?. . .Vous ne fûtes pas reçu. Ce premier pas n'était pas heureux, il faut en convenir. Mais telles étaient nos préventions en votre faveur, que nous nous plûmes à imaginer que, fraîchement débarqué dans l'île, on abusait malignement de cette circonstance pour vous faire débuter par une injure. Peu de jours après, faisant le tour de l'établissement, vous vantiez à quelqu'un de nous la beauté de ce lieu, qui ne peut être pour nous qu'un séjour de désolation. On vous observa qu'il n'y avait point d'ombre, et que c'était une grande privation pour l'Empereur. *On plantera des arbres*, répondîtes-vous ; mot affreux qui nous pénétra jusqu'au fond du cœur, mais dont je veux bien croire à présent que vous ne soupçonnâtes pas toute la barbarie.

" Vous apportâtes avec vous l'obligation, pour nous, de faire des déclarations comme quoi notre séjour à Sainte-Hélène était volontaire, et que nous nous soumettions de plein gré à toutes les restrictions qu'on pourrait nous imposer. Il fut alors sourdement répandu autour de nous, je ne sais par qui, ni dans quel motif, que nous allions signer là notre exil pour la vie. Cependant vous dûtes voir du reste avec quelle alacrité tous, depuis le premier officier jusqu'au dernier domestique, s'empressèrent d'y satisfaire. Vous revîntes

Digitized by Google

quelques jours après avec la signature des domestiques; vous aviez besoin, disiez-vous, de les rassembler, de leur parler, et vous demandiez l'agrément de l'Empereur. Je vous répondis que vous aviez la force, qu'il était en votre pouvoir d'agir; mais qu'il vous était inutile de faire une prévenance qui ne serait qu'un outrage de plus: nous étions dans l'habitude de regarder l'entourage de l'Empereur comme un sanctuaire sacré. Si vos ministres avaient accordé 12 domestiques, qu'on ne leur demandait pas, c'était là, sans doute, la maison privée qu'on avait prétendu lui faire. Était-il séant de venir s'y mêler, mettre pour ainsi dire le doigt entre l'Empereur et son valet de chambre? La grande mission du gouverneur de Ste-Hélène pouvait-elle avoir d'autres règles que de veiller sur l'enceinte extérieure de Longwood, et de respecter scrupuleusement l'asile, les mœurs du dedans? Devait-il pénétrer dans un intérieur de famille? Cependant vous vîtes ces domestiques, pour vérifier leur détermination, sans songer à tout ce que cette mesure solennelle avait d'éminemment injurieux pour nous. Si vos lois demandaient cette garantie, vous aviez tant de moyens indirects de vous procurer la certitude que vous cherchiez!

"Nous ne vîmes donc là que le projet arrêté de nous charger d'humiliations et d'outrages. Nous nous dîmes qu'on ne nous avait envoyé d'Angleterre qu'un geolier; nos cœurs se resserrèrent, nos espérances s'évanouirent, et la brèche fut

Digitized by Google

décidée. De votre côté, bientôt vous ne nous montrâtes plus qu'une figure hostile et sinistre; nous n'échangeâmes que des paroles peu agréables.

" Vous répétiez, nous disait-on, et vous nous dîtes à nous-mêmes que nous nous abusions étrangement sur notre situation. " Que prétend-" il par-là, nous disions-nous? Comment pour-" rions-nous nous abuser? Nous étions aux Tui-" leries, nous y donnions des ordres; nous sommes " sur un roc, et nous portons des chaînes. Voir, " parler ainsi, est-ce s'abuser? Serait-ce l'aisance " de nos manières dont il s'étonnerait? Nous " voudrait-il obséquieux? Nous trouverait-il de " la fierté? Et pourquoi ne nous serait-elle pas " naturelle? Qu'y aurait-il de plus simple qu'elle " s'accrût dans l'adversité? Ne serait-ce pas bien " plutôt lui qui s'abuserait et méconnaîtrait sa " situation? Ignorerait-il que c'est au pouvoir " que sied la condescendance; qu'elle le relève et " l'honore? Ne verrait-il pas qu'ici sa gloire n'est " pas de nous soumettre, mais bien plutôt de nous " satisfaire; qu'il va se priver d'une belle page " dans l'histoire? Que, s'il était permis de mon-" trer de l'humeur, ce ne devait être qu'à nous, " victimes ulcérées? Se croirait-il au milieu d'ob-" jets, de circonstances ordinaires? L'Empereur " Napoléon n'est déchu que de son trône: un " revers le lui a ravi; la fortune l'y eût fixé: il " n'a perdu que des biens; tous ses caractères au-" gustes lui demeurent. Il n'en est pas moins

Digitized by Google

" l'élu d'un grand peuple, consacré par la religion,
" sanctionné par la victoire, reconnu par tous les
" souverains ; il en a créé ! Ses actions demeurent
" des merveilles, ses monumens couvrent la terre,
" son nom remplit le monde ; ses institutions, ses
" idées recueillies, imitées, brillent parmi ses en-
" nemis ; il n'a perdu que son trône ; tout le reste
" lui demeure, et commande les respects des hom-
" mes ! Le Gouverneur se trompe, nous ne nous
" abusons pas."

" Il nous revenait aussi que vous nous portiez peu d'égards, parce que, disiez-vous, nous ne vous en témoignions pas assez ; et vous faisiez peser victorieusement sur nous votre grand avantage dans cette sorte de lutte, bien que nous ignorassions et de quel manque d'égards vous pouviez vous plaindre, et à quels égards vous vouliez prétendre.

" Les choses en étaient là quand il vous arriva une passagère de distinction. Vous l'accueillîtes à Plantation-House, et, pour lui être agréable et satisfaire sa curiosité, sans doute, vous écrivîtes à Longwood pour inviter le Général Bonaparte à venir rencontrer votre hôte à dîner. Mais y pensâtes-vous bien ? Crûtes vous bien l'acceptation possible ? Et dans quel embarras ne vous eût-elle pas mis ? Eussiez-vous adressé à votre convive le titre de général, qui, par les circonstances, lui est devenu une insulte ? Où l'eussiez-vous placé ? Comment l'eussiez-vous traité ? En général de

division, en général en chef? Monsieur, chaque combinaison, chaque parole, est un outrage. Et à qui les adressiez-vous? A l'ame la plus fière, peut-être, qui soit dans l'univers. Je dois vous le dire, en lisant ce billet, je pâlis de surprise et d'indignation. Lui, calme, impassible, me le fit rendre au Grand-Maréchal, qui demanda quelle réponse? Aucune, se contenta-t-il de dire froidement. Mais, grand Dieu! que devait-il se passer dans son cœur! Que n'éprouvâmes-nous pas nous-mêmes! Que n'eussiez-vous pas éprouvé! Vous le regretterez en lisant ceci, et ne le feriez pas sans doute.

" Presque aussitôt commencèrent les griefs individuels. Un étranger étant venu nous voir à Longwood, car alors nous n'étions point encore sous la machine pneumatique où l'on doit infailliblement expirer bientôt dans cette horrible demeure, cet homme, qui allait en Angleterre, et devait, disait-il, repasser ici sous cinq à six mois, me persécuta pour me rendre quelque service à Londres. On manque ici de toute ressource quelconque, vous le savez. Je lui donnai une montre, ne pouvant la faire raccommoder à Sainte-Hélène, et lui fis remettre, par mon valet de chambre, un vieux soulier pour modèle. Si je descends ici, Monsieur, à d'aussi bas détails, les circonstances me l'imposent et me justifient. Quelques jours après, cet homme me renvoya ces objets, en s'excusant, par la lettre la plus polie. Le Gouverneur,

Digitized by Google

disait-il, lui avait défendu de se charger de ces objets, à moins qu'ils ne passassent par ses mains, et que je ne lui adressasse directement ma demande. Il réitéra plusieurs fois son avis, parce qu'il n'eut jamais de réponse de moi, et je n'avais garde: je me fusse désormais passé de montre toute ma vie, et j'aurais plutôt marché pieds nus. J'avais senti l'injure, et je la dévorais en silence: qu'y a-t-il de mieux à faire, quand on ne peut se la faire réparer? D'ailleurs, pouvais-je bien envoyer mon vieux soulier à un général, à un Gouverneur? Ce n'eût été qu'exécuter à la rigueur, il est vrai, la lettre de ses reglemens; mais ne devais-je pas me respecter moi-même? J'en conclus donc que c'était une intention d'injure directe et personnelle. Ne l'eussiez-vous pas cru vous-même; je vous le demande? "Autrement, me disais-je, "Sir Hudson Lowe m'eût fait l'honneur d'entrer "chez moi, quand il vient ici; il m'eût dit qu'il "avait su par hasard que j'avais irrégulièrement "remis à quelqu'un des objets pour l'Europe; "qu'il s'était empressé, pour m'être agréable, de "légitimer leur passage; qu'il m'indiquait, pour "l'avenir, la voie régulière, et que je lui ferais "plaisir de la suivre." Quelles qu'eussent été mes dispositions antérieures, j'eusse été sensible à un tel procédé; j'en eusse été touché, il m'eût du moins fort embarrassé, et je ne crois pas que Sir Hudson Lowe eût eu jamais à se plaindre de moi sur cet objet. Mais il devait en être autrement.

Digitized by Google

Du reste, comme je suis ennemi des tracasseries et des querelles, que ceci m'était personnel, j'en fis long-temps mystère : une circonstance accidentelle le fit connaître, et ne contribua pas peu à accroître nos peines et nos chagrins à Longwood.

" Un de nous avait pris un domestique depuis quelques jours, vous le rencontrâtes à la porte de la maison, vous l'arrêtâtes vous-même près d'un seuil que jusque-là nous avions dû croire sacré. Heureusement l'Empereur se promenait au loin ; car cela eût pu s'exécuter sous ses yeux.

" Il a flétri le court espace où je me promène," dit-il, en parlant de vous, lorsqu'il sut la chose : " Il ignore peut-être nos mœurs ; il ne sait pas que " tout l'or des Amériques, des monceaux de dia- " mans ne sauraient compenser de telles injures !" Vous avez assuré plus tard que vous ignoriez que cet homme fût à l'un de nous. Je le crois ; mais cette ignorance, votre précipitation, l'acte lui-même, qui n'en demeure pas moins, n'attestent-ils pas assez le manque d'égards qui dut nous blesser si vivement ?

" La Comtesse Bertrand écrit un billet à la ville ; vous vous en emparez et le lui renvoyez, en l'accusant d'infraction, et nous rappelant, à ce sujet, qu'à l'avenir, *et comme cela s'était toujours pratiqué*, disiez-vous, nous devions nous abstenir de communiquer par écrit avec qui que ce fût dans l'île, autrement que par votre intermédiaire, et en vous envoyant nos billets ouverts. Nos eûmes

Digitized by Google

beau nos récrier qu'il n'en avait jamais été ainsi ; invoquer le témoignage de vos propres gens, qui en demeuraient d'accord ; ajouter qu'il était bien en votre pouvoir de l'établir de la sorte, mais qu'il ne fallait pas dire du moins que vous ne changiez rien aux réglemens de votre prédécesseur ; vous n'en persistâtes pas moins, et nous n'eûmes d'autre consolation que de rire du ridicule par lequel nous pouvions aller voir des gens et causer avec ceux auxquels il ne nous était pas permis d'écrire. Toutefois, nous ne pouvions voir et nous ne vîmes en effet dans cette inconséquence que l'évident désir de nous tourmenter, et de nous faire sentir indélicatement le poids de l'autorité.

" Jusque-là on était entré à Longwood sur des passes du Grand-Maréchal. C'était une condescendance de pure courtoisie. Celui qui avait l'autorité et la police de l'île pouvait à son gré et sans bruit interdire tout accès auprès du Grand-Maréchal, et annuller ainsi son apparente prérogative. Vous la supprimâtes, Monsieur, et donnâtes néanmoins, de votre chef, des permissions de venir à Longwood ; vous réservant ainsi, dans nos idées, d'une manière choquante, le moyen de montrer à votre gré votre illustre captif comme une curiosité. Il vous fut écrit à ce sujet que si vous ne rétablissiez pas les choses telles qu'elles étaient, l'Empereur se résoudrait à ne plus voir personne ; et l'on vous pria surtout de lui épar-

Digitized by Google

gner les importunités de ceux qui ne viendraient que de votre part.

" Quelle fut votre réponse? Que vous étiez " désolé d'apprendre que le Général Buonaparte " avait été importuné d'aucune visite; que vous " alliez prendre les plus promptes mesures pour " que cet inconvénient ne se renouvelât pas;" et vous nous mîtes, dès cet instant, à peu près au secret. Nous fûmes révoltés de votre mesure, et surtout de votre ironie; elle nous parut barbare, et nous transporta d'indignation. Mais ce ne devait pas être là tout. De vos agens, ou je ne sais qui, dont le zèle dépassait sans doute vos intentions, firent circuler partout que l'Empereur ne voulait plus voir personne; qu'il se plaignait d'avoir été importuné par plusieurs. Ce bruit fut général au camp, à la ville, partout. Pour ma part, j'ai détrompé à moi seul trois ou quatre personnes imbues de cette croyance. Et vous êtes surpris, offensé de certaines défiances, de certains doutes entretenus sur vous à Longwood! Mais vous, Monsieur, qui m'avez répété que vous aimeriez surtout à juger sur l'examen des deux côtés, passez un moment du nôtre, jugez ces faits, et prononcez.

" Alors notre horizon prit une teinte beaucoup plus sombre. Nous perdîmes du terrain chaque jour. La terreur apparut autour de nous. On s'éloigna sensiblement du lieu frappé de malédiction; et nous marchâmes à grands pas vers une

Digitized by Google

littérale réclusion. Cependant vos notes étaient loin de porter ce témoignage; elles nous semblaient très-habilement rédigées: il en fut une surtout qui nous frappa singulièrement: ma mémoire ne saurait me la rappeler: elle était relative à quelques mauvais traitemens pour l'Empereur, et ne respirait que les plus respectueux égards. Ce contraste attira l'attention de celui qu'on est si loin de connaître; dont les paroles sont promptes peut-être, mais dont la condamnation est toujours lente et le jugement exquis. Il avait flotté long-temps encore après que, de notre côté, nous avions déjà depuis long-temps tranché sévèrement. "L'homme est incompréhensible, avait-il dit sou-"vent; qu'il est difficile à juger! il peut même "faire une mauvaise action, et n'être pas méchant." Mais cette fois il dit: "Agir si mal et écrire si "bien, frapper d'une main et se blanchir de l'autre, "ah! c'est habile et profond!" et il lâcha la parole fatale: "*Sir Hudson Lowe est un méchant homme!*" Si vous aviez été au milieu de nous, Monsieur, entouré de nos circonstances, vous auriez infailliblement pensé, dit la même chose.

"Nous abordons un point délicat, celui des dépenses. Un jour il nous fut signifié que de 20 et quelques mille livres sterling employés pour nous, des ordres supérieurs vous forçaient de descendre à 8,000; que si l'Empereur voulait vous remettre entre les mains le surplus, les choses resteraient sur le même pied; mais qu'à défaut de

cela, des réductions devenaient indispensables. L'Empereur n'avait pas d'argent! toute communication avec l'Europe lui est interdite. Vous procédâtes aux réductions. Vous jugeâtes vous-même la somme de 8,000 livres absolument insuffisante; vous prîtes sur vous, m'avez-vous dit ici, de la porter à 12,000, et vous m'avez montré de l'étonnement de n'avoir obtenu aucune reconnaissance pour cet objet? Monsieur, l'indignation, et l'indignation portée au comble, ne laisse de place à aucun autre sentiment! Si vous ne rencontrâtes et ne recueillîtes que cette indignation, elle ne s'adressait pas plus à vous qu'à vos supérieurs, qu'à la nature entière. Et quel autre sentiment pouvaient éprouver des captifs qui, en ce moment, sentaient renouveler dans leur cœur et dans toute son amertume, le souvenir de la bonne foi trahie, *la terrible hospitalité du Bellérophon!* qui se regardaient ici comme par la plus inique perfidie; qui se disaient arrachés insidieusement à leur liberté, à leur fortune; qu'on avait chargés de chaînes, et avec qui on marchandait en cet instant leur subsistance, comme si elle eut été le résultat d'une faveur mendiée, d'un asile sollicité! Que devaient éprouver des gens avec qui on voulait discuter des objets, qu'au milieu de leurs grandes infortunes ils comptaient pour rien; qui, les eût-on comblés, n'eussent encore jamais vu que ce dont on les privait! Que pouvaient-ils éprouver quand on venait leur supputer les trois ou quatre

Digitized by Google

places qu'on disait avoir permis de composer la table de l'Empereur ; un dîner qu'on lui avait accordé de donner par semaine, et autres choses semblables ? Ce contraste du froid calcul des bureaux, avec la tempête de nos passions, n'aurait-il pas dû vous frapper vous-même ? De tels détails offerts à celui qui naguère avait gouverné le monde et faisait des rois ! Croire qu'il pût y descendre et les écouter !..... La plume tombe, le sang bouillonne, on ne sait à qui s'en prendre !....

" O cœurs nobles et généreux de la Grande-Bre-
" tagne, nation Anglaise, et vous Prince-Regent
" qui la représentez et ambitionnez la gloire, ce
" n'est pas vous que j'accuse ; je pense que vous
" seriez vous-mêmes des accusateurs inexorables,
" si ces détails vous étaient bien connus ! Vous
" vous indigneriez qu'on pût ainsi compromettre
" votre caractère ; qu'au milieu de ces grands in-
" térêts il fût question de quelques pièces d'argent
" là où il s'agit de l'honneur ! Est-ce là la géné-
" rosité, le faste, la grandeur dont vous vous van-
" tez ? Sont-ce là vos sentimens ? Etait-ce votre
" volonté ? Et c'est ainsi que l'on traite, en votre
" nom, ce grand ennemi de 20 ans, qui, à l'heure
" de l'adversité, vous estima assez pour choisir
" son refuge précisément au milieu de vous, par
" préférence à des souverains dont l'un s'était dit
" son ami, l'autre était devenu son père ! Ce
" traitement était-il dans l'intention de votre lé-
" gislature, où l'on avait mis en question si, sur

Digitized by Google

" ce roc malheureux, on devait considérer Napo-
" léon en souverain ou en captif privé? Etait-
" il dans le langage de vos ministres même, qui
" avaient dit qu'à la liberté près, tout serait pro-
" digué pour adoucir cette situation extraordi-
" naire? Et pourtant tels sont les ignominieux
" traitemens dont on entoure celui pour lequel
" vos gazettes ont fait embarquer des palais et
" des superfluités splendides. Qu'on s'étonne
" donc peu si ce personnage auguste commande
" de lui épargner de si ignobles détails, et que,
" montrant de la main le camp du 53e, il s'écrie:
" Qu'on me laisse tranquille; si j'ai faim, j'irai
" m'asseoir parmi ces braves: ils ne repousseront
" pas le plus vieux soldat de l'Europe."

" Déjà l'Empereur, lors de notre arrivée, avait dit, au sujet de quelques difficultés de la sorte: " Si je n'avais pas de femmes avec moi, je ne vou-
" drais que la ration d'un soldat."

"Cependant vous opérâtes vos réductions comme vous voulûtes. On nous retira des domestiques nécessaires; on nous fit des retranchemens sensibles, si bien que, n'ayant réellement plus le nécessaire, il fallut y pourvoir soi-même. L'Empereur ordonna donc de vendre de son argenterie, et ce fut un sujet de peines et de vexations nouvelles. D'un côté, les gens de l'Empereur pleurant de briser ce qu'ils regardaient comme des reliques; de l'autre, les difficultés suscitées, par vous, à la ville, et vos

Digitized by Google

plaintes de ce qu'on s'était permis d'y envoyer ces objets sans vous en demander l'autorisation.

" Ce fut vers ce temps qu'il fut beaucoup question de lettres venues à notre adresse, et qu'on nous dit que vous aviez renvoyées en Europe, sans nous en parler, parce qu'elles étaient arrivées en dehors du canal des ministres. Ce reproche vous a fort touché : il était mal fondé, m'avez-vous dit ; jamais vous n'en avez renvoyé. Ici je vous crois : vous m'en donnez votre parole. Mais à Longwood nous ne fîmes que rire de la tournure que vous employâtes, nous sommant de dire quand et quelles lettres vous aviez renvoyées : vous seul pouviez le savoir.

" Il est certain que vous m'en gardâtes une 35 jours. Un matin elle se trouva sur mon secrétaire, glissée parmi d'autres qui arrivaient fraîchement. Vous m'avez dit ici qu'elle était demeurée à Plantation-House par mégarde, et que vous ne voulûtes pas donner cette excuse, avez-vous dit, de crainte qu'on pût en douter.

" Je vous approuve fort ; j'eusse agi de même. Mais moi qui n'en savais rien, que devais-je penser? qu'eussiez-vous pensé vous-même?

" Il arriva aussi vers ce temps une circonstance qui peut servir à peindre bien des choses à-la-fois. Après les couches de madame la Comtesse de Montholon, un jeune ecclésiastique Anglais, très-fervent, vint baptiser son enfant. Nous le retînmes à déjeûner à la table de service. La religion

Digitized by Google

ayant été l'objet de la conversation, sa figure me montra une étrange surprise d'entendre nos regrets de nous trouver sans prêtre. Livré, sans doute, à la croyance vulgaire, et au tas de sottises dont on nous environne sans cesse, il s'était attendu à se trouver parmi des renégats. Il lui échappa d'avouer qu'on lui avait dit, et qu'il avait cru qu'à Madère un prêtre s'était offert à nous ; mais que nous l'avions repoussé, en l'apostrophant de quelques soldatesques grossièretés. Il fut bien surpris d'apprendre que, si cette offre avait eu lieu, elle nous était demeurée étrangère. Profitant de cette circonstance, je priai l'ecclésiastique, après déjeûner, de vouloir bien passer chez moi, et là je saisis cette occasion toute naturelle pour lui peindre la situation morale où nous nous trouvions. Nous avions des femmes, des enfans, sans parler de nous-mêmes, pour qui le manque des exercices religieux était une véritable privation. Nous désirions vivement y remédier sans bruit et sans ostentation. Or, c'était précisément son affaire naturelle, lui disais-je ; je lui confiais nos vœux, et chargeais sa conscience du soin d'y pourvoir auprès du Gouverneur. A ce seul mot, je crus voir son embarras et la crainte de se compromettre, tant la terreur nous environnait ! Je n'en ai plus entendu parler. N'aura-t-il pas osé remplir la mission ? ou aurez-vous voulu que, sur ce point comme sur tous les autres, je vous en adressasse la demande moi-même ? Si je ne l'ai pas fait, c'est

Digitized by Google

par l'embarras d'un ridicule toujours facile sur cet objet; comme aussi par la crainte que, ne nous laissant point à nous-mêmes le choix de ce médecin de l'ame, qui requiert plus de confiance encore que celui du corps, on ne nous imposât un étranger, qui, loin de nous être de quelque consolation, ne nous donnerait l'idée que d'un surveillant de plus, d'un espion au milieu de nous.

" Le ton des notes respectives était devenu si vif, que vous crûtes devoir les interrompre, pour échapper à ce que vous appeliez des injures, nous des vérités, et qui pouvait être l'un et l'autre. Vous nous dîtes que vous interrompiez la correspondance; nous nous le tînmes pour dit; nous n'écrivîmes plus. Il est bien vrai que vous prétendîtes plus tard que nous avions mal interprété; mais c'était une dispute de mots. Vous y mettiez des conditions qui la rendaient impraticable: vous exigiez désormais, par exemple, que, pour qu'une plainte pût être adressée par vous à votre gouvernement, elle fût signée de la propre main de l'Empereur. Or, comment pouviez-vous l'espérer? A qui sur la terre l'Empereur pourrait-il porter des plaintes? Où est un tribunal pour lui, si ce n'est celui des nations? L'Empereur ne peut se plaindre qu'a Dieu et aux peuples. Sont-ce ses plaintes que l'on a craint, quand on lui a refusé d'écrire au Prince-Régent sans être lu? La délicatesse sans doute semble réprouver cette pensée; mais pourtant quels motifs a-t-on pu avoir dans une mesure également injurieuse à la dignité de

Digitized by Google

ces deux grands personnages ? quel projet pût-on lui prêter ? Je vais vous le découvrir : il voulait, à l'aide de ce couvert respecté, se procurer, par la seule voix convenable qui lui demeurât, des nouvelles de sa femme et de son fils ; et l'on trouva moyen de le persécuter dans ce qu'un époux, un père avait imaginé de plus innocent et de plus tendre.

" L'interruption de toute correspondance avait été précedée de celle des communications verbales. L'Empereur, à la suite de trois ou quatre audiences, avait résolu de ne plus vous recevoir. Nous n'avions désormais aucun moyen de nous atteindre ; nous espérions ne plus vous voir : vous n'en reparaissiez pas moins comme de coutume. Tout fuyait à votre approche, chacun de nous cherchait son asile ; et vous continuyez triomphant la ronde du cachot où se blottissaient vos victimes.

" C'est sur ces entrefaites et dans ces dispositions qu'arrive d'Europe un bâtiment. Les dépêches vous parviennent, et vous venez avec pompe à Longwood, entouré d'un nombreux état-major, demander à faire à l'Empereur des communications nouvelles et particulières. Chacun de nous, à cet éclat, à ces expressions, ne doute pas qu'elles ne soient des plus agréables. L'Empereur, soit qu'il ne pensât pas de même, soit qu'à ses yeux la nature des communications ne dût influer en rien sur la nature de l'intermédiaire, refuse de vous recevoir. Quelques jours plus tard, il consent d'en-

Digitized by Google

tendre sur ce sujet l'un de vos officiers. Qu'avait-il à lui communiquer ? les choses les plus désagréables ; du style le plus choquant. C'était donc là ce que vous lui réserviez en personne, nous écriâmes-nous tous ! Qu'eussions-nous pu dire, sentir, penser autrement ? Quel autre sentiment auriez-vous eu à notre place ? Ces dépêches portaient, entre autres choses, de nous faire recommencer nos déclarations, et de signer la formule pure et simple qu'on nous présenterait. Lors des premières déclarations, on avait cru gagner quelque chose sur nous en nous imprimant la crainte d'être ici pour toujours. Cette fois on nous connaissait mieux : l'on était bien plus sûr de nous asservir en nous menaçant de nous en faire sortir à l'instant. Aussi fut-ce avec cette alternative qu'on nous présenta une formule qui nous répugnait extrêmement dans ses expressions. Nous nous débattîmes vainement ; le *sine qud non* retentissait sans cesse au fond de nos cœurs. En cas de refus, nous devions être envoyés directement au Cap, et laisser seul l'objet cher et sacré de nos vœux et de nos soins, le voir descendre vivant au tombeau. Nous signâmes à son insu, sachant que nous lui faisions de la peine. Il s'irritait de tant de vexations. Nous signâmes dans le mystère de la nuit, quand il reposait ; et nous nous applaudîmes de ce triomphe sur ses dispositions personnelles : c'était le triomphe de fils tendres qui trompent leur père pour le servir.

Digitized by Google

" Vinrent les restrictions nouvelles, accompagnant nos nouvelles déclarations. Vous y rétrécissiez de beaucoup notre première enceinte; vous enleviez l'ancienne promenade que l'Empereur faisait jadis à cheval; vous motiviez cette restriction sur ce qu'il ne la faisait plus; vous ajoutiez, avec beaucoup de formes, que s'il lui prenait jamais envie de la refaire, sur son désir les postes seraient rétablis pour le temps de cette promenade. Nous nous répétâmes aussitôt: Voilà encore frapper d'une main et se blanchir de l'autre; maltraiter méchamment ici, et se tenir habilement, au loin, en mesure vis-à-vis des ministres et de l'opinion. Car il n'était pas faisable de replacer les postes pour cette promenade de fantaisie; et vous nous connaissiez trop bien pour craindre qu'on vous le demandât jamais. Le reste des restrictions contenait des choses plus ou moins désagréables pour chacun de nous, qui en prîmes ou en laissâmes ce que nous voulûmes. Mais ce qu'on aurait de la peine à imaginer, et que peu voudront croire, c'est que vous y disiez que si l'Empereur, dans ses promenades, venait à rencontrer quelqu'un, il ne devait pas lui parler au-delà de ce que prescrit la politesse ordinaire. Quelles restrictions! Quelles formes! A qui les adressiez-vous?.... Quels furent nos sentimens? Ce ne fut pas de l'indignation, depuis long-temps elle était épuisée. Il ne nous restait plus désormais, pour les nouvelles insultes qu'une espèce d'ébahissement stupide. Mais si ces restrictions gagnaient l'Europe, si elles y deve-

Digitized by Google

naient publiques, et l'on nous a assuré que vous les aviez tenues ici dans une espèce de mystère, si elles étaient connues des peuples, si elles parvenaient aux Rois auprès desquels vous avez été; quels sentimens croyez-vous que seraient les leurs? Quoi qu'il en soit, nous les avons dévorées en nous-mêmes, nous donnant bien de garde de les laisser parvenir jusqu'à l'auguste personnage qui en était l'objet, et qui les ignore probablement encore à cette heure. Cependant on multiplia partout les sentinelles, on avança les heures où elles nous resserraient, on creusa des fossés, on palissada le tour de l'établissement; et de son écurie, qui en est à deux pas, on arma deux véritables redoutes que les Chinois et les soldats qui les élevaient nommaient gaîment le *fort Hudson* et le *fort Lowe*. Qu'est-il résulté de tout cela? C'est que l'Empereur, qu'on avait dégoûté de se promener à cheval, qui s'était réduit à quelques malheureux tours à pied dans le jardin ou dans le bois, rencontrant partout, à chaque pas, des objets qui le heurtaient, s'est renfermé dans sa chambre, où vous le ferez mourir infailliblement sous peu. La Faculté pense que ce défaut absolu d'exercice l'y conduit à grands pas: elle a dû vous le faire connaître: il est certain que c'est son opinion. Vous répondez que c'est l'Empereur qui l'aura voulu, et que vous vous en lavez les mains; mais vous lui avez donc rendu la vie bien insupportable, si vous convenez ainsi qu'il appelle et désire

Digitized by Google

la mort? Quelle effrayante responsabilité!.... Si je voulais m'y arrêter, Monsieur, peut-être vous convaincrais-je quels tendres soins, quelle anxieuse sollicitude (du moins durant le temps de votre administration) devrait vous inspirer la crainte des derniers momens de ce grand homme.

" Je viens de passer succinctement en revue les principales circonstances dont j'ai été le témoin à Longwood. A présent, laissez-moi vous demander à mon tour, Monsieur, quels peuvent avoir été les causes, les motifs de ces rapides et sévères aggravations, de cette situation journellement et si cruellement empirée? La haute et importante portion de votre ministère, celle de veiller à la demeure de l'Empereur Napoléon, dans l'île de Sainte-Hélène, n'est elle pas la même que lors de son arrivée dans cette île, lors de la vôtre? D'où viennent de si durs, de si barbares changemens? Le danger s'est-il accru? les chances se sont-elles multipliées? avez-vous découvert quelques complots? quelque correspondance s'était-elle établie? avez-vous saisi quelques fils? pouvez-vous indiquer quelques faits, preciser quelques soupçons? Non; et si vous ne prétendez par là que combattre toutes les chances possibles et à prévoir, où vous arrêterez-vous? car la mort seule peut les embrasser toutes. Mais il est notoire, et vous en conviendrez sans doute, que depuis votre arrivée dans l'île, le premier, le seul acte quelconque, est celui pour lequel je me trouve ici en ce moment entre vos mains. Vous avez

Digitized by Google

pu croire d'abord que vous alliez découvrir de grandes choses. Vous avez vu avec quelle facilité, quel calme, j'ai couru au-devant de vos idées; je me suis prêté à vous ouvrir, à discrétion, mes papiers les plus secrets, ceux qui contenaient, jour par jour, mes pensées et mes actions. Vous avez pu vous y convaincre de mon assertion émise plus haut, que cette circonstance actuelle est la première, la seule de ce genre; et vous savez à présent que cette circonstance n'est rien, mais absolument rien. Il est donc vrai, ou du moins nous avons dû nous en pénétrer, et tout homme impartial le pensera avec nous, que l'aigreur, l'irritation, les sentimens personnels, ont conduit toutes vos mesures, beaucoup plus que la nécessité du devoir public. Personne moins que moi n'est disposé à préjuger le mal; mais je sais que l'homme, dans ses déterminations, échappe rarement à des impulsions secrètes, qui se dérobent à lui-même, en se cachant dans les replis du cœur. Descendez dans le vôtre, sondez, analysez, vous vous étonnerez peut-être. Nous ne voyons jamais, dans nos relations, que le mauvais côté des choses, dites-vous sans cesse; vous êtes plus impartial, plus franc, plus juste dans vos rapports, assurez-vous. Rarement on est bon juge dans sa propre cause, Monsieur, cette impartialité, cette exactitude, est précisément ce dont nous doutons le plus. Vous avez, à cet égard, un grand avantage sur nous; c'est sur nos pièces que vous faites vos observa-

Digitized by Google

tions et vos répliques ; mais nous.... où sont les votres ? Quel ne devrait pas être l'embarras de ceux qui auraient à prononcer entre nous, quand nous nous produisons ainsi au grand jour, et que vous, vous demeurez dans le mystère ? Quel moyen nous reste alors de nous défendre de vos erreurs ? Cette réflexion ne peut manquer de frapper un jour vos ministres, s'ils veulent être justes. Le peu que nous connaissons de vos idées est souvent captieux et trompeur. Ce sont des tournures parfaitement justes en principe, inadmissibles, nulles dans l'application. Ainsi, par exemple, vous m'avez dit ici qu'à la garantie de la personne de l'Empereur près, et aux communications avec lui, sans votre autorisation, vous étiez prêt à adopter tout ce qui pourrait améliorer notre situation. Quoi de plus raisonnable, me suis-je écrié ? Mais dès que nous sommes entrés dans les détails, vous eussiez été tenté d'aller encore plus loin que vous n'êtes déjà, etc. etc.

" A present venons à ce qui me concerne personnellement. J'étais celui qui attirait surtout votre attention, et sur lequel se dirigeait particulièrement votre malveillance. Je le méritais : le plus tranquille peut-être par caractère, je me suis montré le plus susceptible par la circonstance ; j'ai été le plus ardent : j'étais fier, plein de ma situation ; j'osais l'exprimer en toute liberté. Vous devez tout ce que j'ai fait, écrit, à ce sentiment ; rien à la méchanceté : elle m'est étrangère. Ainsi

Digitized by Google

je peignais, j'exprimais dans mes lettres tout ce que je voyais, tout ce que j'éprouvais, et avec d'autant moins de scrupule pour ce qui vous concernait, Monsieur, que je vous l'envoyais à vous-même. Si j'eusse écrit dans le mystère, peut-être aurais-je été plus retenu. Ces lettres vous ont déplu, animé contre moi ; vous avez fini par me les interdire, en menaçant de me retirer d'auprès de l'Empereur, si je continuais.

" Vous m'avez vu demander en Europe des objets nécessaires à ma personne. Vous êtes venu me dire qu'il en existait envoyés d'Angleterre, dont je pouvais faire usage. J'étais résolu que vous ne me trouveriez individuellement jamais sur la note de vos dépenses, ni sur la liste d'aucune demande. Je vous refusai, alléguant qu'il n'était pas dans mes habitudes d'accepter rien, tant que je possédais quelque chose. Je voulais conserver mes sentimens libres, ne point les gêner par la reconnaissance. Vous me fîtes dire, à quelques jours de là, que vous vous plaindriez à vos ministres de ce que je refusais *avec mépris* ce qu'ils m'offraient.

" Vous vous plaigniez de mes conversations avec ceux qui passaient : je détruisais à leurs yeux les calomnies absurdes, les contes ridicules qu'on avait entassés sur le plus grand des caractères ; je leur apprenais des traits qui leur étaient inconnus, et dont ils demeuraient frappés. Vous me reprochiez de propager avec zèle ce qui nous concernait, de manière à le faire pénétrer en Europe : je me croyais

Digitized by Google

celui qu'on égorge à l'écart dans un champ, et qui, au défaut de secours, prend à témoin les oiseaux de passage; était-ce d'ailleurs manquer à votre pays, violer vos lois, que de leur faire parvenir la vérité? C'était les servir, au contraire, bien mériter d'elles. Vos efforts contre nous à cet égard, vos excessives et sévères précautions contre vos propres compatriotes mêmes, ne pouvaient, disions-nous, qu'accroître et justifier notre intime persuasion que, vous confiant dans la distante situation pour légitimer vos *actes arbitraires*, aux yeux du Gouvernement, vous n'aviez plus d'autre crainte que de les savoir connus du public. Autrement, pourquoi nous tenir au secret? Pourquoi gêner et les visites et la vue et la conversation de vos compatriotes, s'il n'y avait rien à leur cacher? Etait-ce crainte que nous leur fissions de fausses peintures? Mais il fallait au contraire les laisser voir par eux-mêmes; et les faits détrompant leurs yeux, ils fussent partis en plaignant notre malheur de nous exagérer ainsi nos peines.

Lorsqu'il fut question d'ôter quelqu'un d'auprès de l'Empereur, vous déclarâtes que votre choix tomberait sur moi, si vous ne croyiez que je lui fusse utile; en un mot, vos insinuations, vos avertissemens contre moi, se répétaient en toute occasion. Je m'en importais peu, j'en dois convenir: arrivé à un certain degré, le martyre ne calcule plus ses tourmens ou s'y complaît peut-être, et depuis long-temps j'avais atteint ce point; la

Digitized by Google

mesure était comblée au physique comme au moral : j'étais littéralement à peine à l'abri des injures de l'air dans ma demeure : s'il pleuvait j'étais inondé, s'il faisait du soleil j'étais étouffé. Mon fils et moi n'avions pour chambre à coucher que l'espace de deux très-petits lits ; nous étions l'un sur l'autre : j'eusse été bien mieux à Newgate !... Sans le motif sacré qui tenait mon ame en force, mon corps eût infailliblement succombé il y a long-temps. Vous ne pouviez, vous ne deviez ignorer cet état. Si je me suis obstiné à ne vous rien adresser à ce sujet, je faisais ce qui était digne ; c'était à vous à y remédier de vous-même : Il doit veiller sur moi pour le bien aussi bien que pour le mal, me disais-je. Le vrai, c'est qu'on semblait nous considérer comme ces objets de réprobation, pour qui tout est encore trop bon. Et pourtant, à Dieu ne plaise que j'ose appeler l'attention sur un objet auguste, si merveilleusement recouvré par l'élan de tout un peuple, et qui n'en a été arraché de nouveau que par les efforts aveugles des nations, et l'ostracisme inquiet des Rois ; je ne veux parler que de ceux qui l'entourent. Qu'avait-on à me reprocher à moi qui, victime de deux grandes révolutions, et toujours au rebours de mes intérêts, ai perdu mon patrimoine en soutien d'un Monarque qu'on avait abattu, et sacrifié ma famille, ma fortune, donné ma liberté pour soigner un Monarque qu'on avait élevé ? Et ce vénérable Grand-Maréchal, le modèle du dévouement et de

Digitized by Google

toutes les vertus, qu'avait-on à lui reprocher ? Et de même des autres ? Non, me disais-je alors avec orgueil, nous ne sommes pas des coupables, ni même des gens ordinaires ; nous professons la plus grande, la plus noble, la plus rare des vertus ; nous donnons un bel exemple au monde ; nous nous gravons à jamais dans les cœurs généreux ; nous soutenons ici l'honneur de ceux qui entourent les Rois. Après nous, on ne dira plus qu'il n'est pas de dévouement, de fidélité, d'amour près des trônes malheureux, ou bien l'on sera forcé de convenir du moins que Napoléon avait su les y créer.

" J'avais un domestique habitant de l'île ; il vous donna de l'ombrage, vous décidâtes de me l'enlever : rien de plus simple ; mais vous voulûtes le remplacer par un de votre choix ; je le refusai ; je répondis à votre officier, que vous pouviez, par la force, mettre garnison dans ma chambre ; mais jamais de mon consentement ; que, si je ne pouvais avoir un domestique de mon choix, je me servirais de mes propres mains. Vous persistâtes, et je dus demeurer sans domestique. Cependant, ils vous était si aisé de me satisfaire, puisque vous pouviez limiter mon choix par vos refus ! Ce domestique que vous m'aviez enlevé, revint peu de temps après me dire qu'il comptait se rendre en Angleterre, et qu'il m'y offrait ses services. Je lui donnai deux lettres : vous avez vérifié à présent leur peu d'importance. L'une était une relation au Prince Lucien, qui vous avait été destinée ;

Digitized by Google

l'autre une pure communication d'amitié. N'importe, vos restrictions avaient été enfreintes, et je suis ici. J'ai regardé comme au-dessous de moi de discuter jusqu'à quel point s'étendaient vos droits sur ma personne : s'il y avait excès, les lois m'en feraient justice : je ne marchande point une peine, j'accepte ce qui se trouve, et m'en punis le lendemain moi-même au centuple ; aussi je me suis imposé le plus grand, le plus pénible des sacrifices. " On m'a souillé, vous ai-je écrit ; je ne pourrais " plus être désormais un objet de consolation pour " l'Empereur. Je ne serais plus à ses yeux qu'un " objet flétri, qui lui rappellerait d'injurieux sou- " venirs : je me bannis de Longwood ; j'irai au " loin implorer de le revoir, et je reviendrai, j'es- " père, par une route distante et purifiée. Je me " retire de la sujétion volontaire où je m'étais " placé vis-à-vis de vous. Je me remets sous la " protection des lois, et vous demande ma liberté ?"

" Toutefois, si j'ai dédaigné de considérer ce que vous aviez fait vis-à-vis de moi, en m'arrachant de Longwood, il n'a pu m'échapper de sentir vos torts dans la violation de ce sanctuaire malheureux. Il vous eût été si aisé de m'appeler au siége de votre gouvernement ! J'étais à vos ordres ; vous auriez obtenu le même résultat, et vous eussiez épargné la blessure profonde que vous aurez causée.

" Une fois spécialement entre vos mains, je me plais à le confesser, je me suis vu entouré d'égards

Digitized by Google

que je n'attendais pas ; j'ai vu chaque jour quelques différences meilleures que je n'aurais pas souçonnées. Cette énigme m'a singulièrement frappé. Serait-ce facilité de mon caractère, me disais-je ? Me serais-je trompé à Longwood, me tromperais-je ici ? Non. Vous ne me sembliez pas en effet le même. Je ne vous voyais plus, comme je vous ai dit, *au travers du crêpe sanglant*. Enfin, j'ai découvert le nœud : c'est qu'ici je me suis trouvé à votre niveau ; tout a été en harmonie entre nous, et vous ne l'avez jamais été un instant avec cette gigantesque échelle de Longwood, dont vous ne voulez pas apercevoir la grandeur, ou que vous vous obstinez à vouloir réduire, plutôt que de monter pour l'atteindre. Vous avez tracé un cercle trop étroit pour renfermer des objets qui débordent en tout sens, et vous les mutilez de toute manière pour les contraindre d'y entrer. Vous vous irritez de ne pas réussir. Vous rappelez l'idée de celui qui, dans la fable, appliquait les voyageurs sur son trop petit lit, amputant tout ce qui en dépassait.

" Vous m'avez parlé d'erreur dans nos positions : la voilà, Monsieur, *la véritable erreur*. Je l'ai découverte ; et depuis, j'explique tout. Essayez de la méditer à votre tour, et voyez ce que vous en penserez vous-même.

" Vainement vous objecteriez la lettre de vos instructions : il n'en saurait être pour un ministère aussi important, aussi extraordinaire que le vôtre :

Digitized by Google

elles vous placent au-dessous de votre mission. Elle est grande cette mission, et vous ne sauriez la trop élever. De quelle illustration vous vous plaisez à vous priver! Dans la poursuite de la gloire, après ma situation à Longwood, le premier poste que j'eusse demandé à la fortune, eût été d'être le Gouverneur de cette île. J'eusse connu toute l'importance, l'étendue de mon devoir: je l'eusse rempli. La sûreté de mon captif eût été garantie; mais en dedans de cela, je n'eusse pas voulu lui laisser un désir: il ne m'eût pas suffi qu'il m'estimât, je l'aurais forcé de m'aimer. Je n'eusse abordé ses chaînes qu'à genoux. Et qu'on ne me dise pas que des instructions, des ordres sévères me forceraient de faire le contraire, en dépit de moi-même; le riche traitement de Sainte-Hélène, les honneurs que ce poste pourrait me valoir, la confiance dont il me serait déjà le garant, ne me seraient rien auprès de l'indépendance du cœur, et du suffrage de l'opinion. D'autres me succéderaient.

" Et quels périls ne pouvez-vous pas vous composer? Vous connaissez mieux que moi l'histoire de votre pays. Vous savez combien de chefs, de généraux, après des missions pénibles et difficiles, sont tombés victimes du changement du pouvoir, ou des caprices de l'opinion. S'il vous arrivait quelques malheurs de ce genre, que de voix peut-être s'éleveraient d'ici contre vous! Vous pouvez vous creuser un abîme. Vous me répondrez par

Digitized by Google

le témoignage de votre conscience. Sans doute, c'est le plus grand, le plus consolant, le plus doux ; mais il n'est plein et entier qu'avec Dieu ; il n'est que trop souvent insuffisant avec les hommes. Combien il en est qui, avec une conscience pure, ont succombé sous les coups de l'injustice et de l'opinion ! Combien d'autres sont demeurés flétris par la calomnie victorieuse ! Votre juge Jeffries, d'odieuse mémoire, d'un nom si exécré, peut-être, après tout, n'était-il qu'un brave homme exécutant à la lettre des réglemens barbares. Les temps, des chances malheureuses, la calomnie, l'exagération, l'esprit de parti, auront pu faire le reste : et voilà comme on peut s'inscrire à faux dans l'histoire ! Et quel héritage ! Comment s'y exposer, s'il pouvait en être autrement ! Et ici, Monsieur, qui pourrait vous soutenir dans le cas d'une lutte fatale ? Il n'est plus aujourd'hui que deux grands partis dans le monde : vous êtes né au sein des idées libérales, et je ne vous fais pas l'injustice de croire qu'elles ne demeurent votre doctrine ; mais par une bizarrerie singulière, vous vous trouvez en ce moment comme l'agent direct de la vieille aristocratie. Si vous étiez jamais dans le cas d'en appeler à l'opinion publique pour des griefs de la nature dont il s'agit ici, n'en doutez pas, vous auriez contre vous, dans toutes les nations, tous ceux de votre religion ; et ne pensez pas que vous eussiez du moins pour support tous ceux du parti contraire ; j'en ai long-temps fait partie, j'en con-

Digitized by Google

nais le fort et le faible. Qui nie qu'à côté d'hérésies politiques, là ne résident à un haut degré l'élévation d'ame et la générosité de sentimens? Vous en seriez abandonné.

" A présent, je vous ai dit franchement tous les griefs et les ressentimens revenus à mon souvenir. Je vous ai parlé avec la dernière liberté, mais avec la meilleure intention; non avec le fiel qui désire blesser, mais avec le sentiment qui veut instruire, Je répète encore ici que, si je venais à m'être trompé dans quelque citation, les pièces officielles m'ont manqué; et si je ne me trouvais pas dans le vrai pour toute autre chose, je serais du moins dans l'erreur de bonne foi: j'ai pensé ou j'ai senti véritablement tout ce que j'ai écrit. En le lisant, je désire que vous y portiez les dispositions avec lesquelles je l'ai tracé. J'aime à le redire, j'ai bien moins songé à vous faire des reproches qu'à vous mettre à même de méditer, de répondre, peut-être de réparer, fût-ce à mes dépens.

"Puisse de cette lecture naître d'utiles lumières, un meilleur avenir! Et c'est ici peut-être le lieu de vous faire connaître la situation où j'ai laissé Longwood. Aucune expression ne saurait la rendre dignement: l'existence y était devenue intolérable; privés de toute communication, véritablement au secret, nos heures étaient devenues de plomb; tout, jusqu'à l'air que nous respirions, ne nous semblait plus qu'un fade poison; le dégoût de la vie y était au dernier terme; le fardeau sur-

Digitized by Google

passait nos forces, et, pour comble de malheur, nous voyions dépérir à chaque heure celui pour lequel nous vivions, et son sourire muet nous annonçait chaque jour plus significativement que bientôt il briserait nos chaînes. Mes larmes coulent!... Nos maux étaient tels, dans cette demeure, que, s'il était possible d'y interrompre un moment le devoir sacré qui y remplit nos ames et les gouverne, s'il était possible, dis-je, qu'il y eût ce moment de distraction qui rendrait chacun à soi-même, je ne serais pas surpris que mes malheureux compagnons l'employassent à s'entredonner la mort, à l'exemple de quelques anciens, pour se libérer des peines de la vie ; et qu'on vînt vous apprendre un matin que Longwood n'est plus qu'un sépulchre, et que vous n'avez plus à votre garde que des cadavres.

" Un tel état de chose, de tels supplices sont-ils dans le vœu, l'esprit de votre Prince, de vos ministres, de votre législature, de votre nation, de votre cœur? Quelle fatalité!.... d'où vient donc tout le mal que vous causez?

" Quoi qu'il en soit, de loin comme de près, un seul sentiment remplit mon cœur, il y fait taire tous les autres : veillez à la santé de l'Empereur, conservez ses jours, je vous bénirai."

Balcombe's cottage, au secret; en vue de Longwood, 19 Décembre 1816. LE COMTE DE LAS CASES.

Digitized by Google

Je n'ai plus entendu parler de cette pièce que six ans après, et encore seulement par la lecture de l'ouvrage de M. O'Méara: ces messieurs, à leur retour de Longwood, m'ont dit qu'elle ne leur avait jamais été communiquée, et que l'Empereur en avait complètement ignoré le véritable contenu. Il paraît que Sir Hudson Lowe, après mon départ, par l'influence de son autorité, et contre nos conditions expresses, s'était saisi de ce document pour lui seul, et l'avait fait servir de base à des interprétations ou même à des créations tout à fait fausses et méchantes.

Je trouve dans la relation des événemens arrivés à Sainte-Hélène, par M. O'Méara: " Profitant, dit-" il, de l'information acquise par la lecture du " manuscrit du Comte de Las Cases (les griefs), " Sir Hudson Lowe eut recours à un artifice bien " digne du système qu'il a établi à Sainte-Hélène. " Il me prescrivit de prévenir Napoléon que le " Comte de Las Cases, pendant sa détention, avait " avoué que les restrictions imposées sur les Fran-" çais à Longwood, n'étaient que pour la forme, " et que, conjointement avec le reste des Fran-" çais, il avait fait tous ses efforts pour empoison-" ner l'esprit de son maître, par des calomnies et " par des faussetés; ajoutant que le fait était de " toute vérité, puisqu'il l'avait par écrit, et de la " propre main du Comte. Il me cita même une " sentence de cet écrit qu'il m'invita à répéter à

Digitized by Google

" Napoléon, savoir: Nous avons fait tout voir à " Napoléon à travers un voile teint de sang. *Ma* " *foi*, s'écria Napoléon, *quand on voit le bourreau,* " *on voit toujours du sang!* et il ajouta, avec cette " pénétration et cette vivacité d'esprit qui le dis- " tinguent si éminemment, qu'il était convaincu " que tout ce que je venais de dire ne pouvait " être qu'une invention de Sir Hudson Lowe, ou " bien qu'il avait falsifié quelque passage de l'écrit " de Las Cases; que le Comte devait avoir été " singulièrement peiné du traitement qu'on lui " faisait souffrir, doué, comme il l'était, d'une rare " sensibilité de cœur; lui qui n'avait jamais cessé " de lui parler de la nation Anglaise en des ter- " mes d'enthousiasme et d'admiration, qu'il était " certain qu'il s'était exprimé avec force et avec " franchise sur une conduite si opposée à la géné- " rosité, aux sentimens libéraux qu'il a toujours " attribués au peuple Anglais; mais que le traite- " ment que les Français avaient éprouvé, était si " barbare, qu'il était inutile de perdre du temps à " expliquer la conduite de ceux qui l'avaient " ordonné."

Je trouve encore dans *Napoléon dans l'exil,* ouvrage ou journal du même M. O'Méara, sous la date du 4 Décembre 1816. "Que le Gouverneur " me faisait dire que depuis mes rapports directs " avec lui, j'avais bien changé d'opinion à son " égard, et il ajoutait qu'il avait découvert que les " Français qui avaient suivi Napoléon n'avaient

Digitized by Google

" d'autre but que de s'en servir comme d'un ins-
" trument pour satisfaire leur ambition, sans s'in-
" quiéter des moyens qu'ils employaient pour y
" parvenir, etc.

" C'était un avertissement," disait Sir Hudson Lowe à M. O'Méara, " qu'il devait faire parvenir " au Général Bonaparte."

Sous la date du 12 : " Que le Comte Las Cases " n'avait pas suivi Napoléon par affection, que le " Général ne savait pas ce que Las Cases avait " écrit, ni les expressions qui étaient échappées de " sa plume, etc. etc."

Sous celle du 14 Janvier 1817 : "Qu'il affirmait, " à M. O'Méara avoir vu, dans mon Journal, que " Bonaparte avait déclaré son horreur pour l'uni-" forme Anglais, et tout officier de cette nation, " et que lui, O'Méara, ferait bien de saisir une " occasion de lui répéter cela ; tout en ajoutant, " néanmoins, que le Gouverneur pensait bien qu'il " n'avait jamais rien dit de pareil."

Enfin, dans un autre endroit, ce Gouverneur charge M. O'Méara, de redire à Longwood, qu'il vient d'écrire à mon sujet aux ministres Anglais de manière à m'interdire pour jamais ma rentrée en France. Ce qu'il peut avoir mandé, Dieu le sait ! Toutefois, l'événement, le temps a prouvé que les ministres Anglais eurent peu d'égard à sa bénévole intention, ou que ceux de France y auraient porté peu d'attention. On verra, dans son temps, qu'à mon retour en Europe, lorsque, m'in-

Digitized by Google

terdisant l'Angleterre, on me laissa le choix de Calais ou d'Ostende, si je me déterminai pour ce dernier endroit, c'était par des motifs tout à fait étrangers à la crainte que Sir Hudson Lowe avait prétendu créer. Mais il fallait d'ailleurs qu'il eût douté lui-même de l'efficacité de sa dénonciation, ou qu'il eût recours à de doubles précautions, car il employa toute son adresse et ses artifices à me faire retenir prisonnier au Cap de Bonne-Espérance; il échappa à ce sujet, m'a-t-on dit, à son homme d'exécution, de dire en parlant de moi: "Pour celui-là, il ne nous inquiètera plus; nous "l'avons bien recommandé au Cap: il y périra "dans un cachot." C'est le même homme qui, d'une voix mielleuse et d'un sourire bénin, qui le quittaient rarement, voulait, suivant M. O'Méara, qu'on mît Napoléon aux fers, s'il faisait le difficile; et qui, dans une autre occasion, est accusé d'avoir dit que les alliés avaient manqué le grand but en n'étranglant pas le jeune Napoléon.

Je reviens au Gouverneur. Comment concilier à présent toutes ses politesses, ses protestations de bienveillance et de bonne intention, quand il était auprès de moi; avec ses faux rapports, ses propos inventés qu'il me prête, les suggestions méchantes qu'il fait transmettre à Longwood quand je n'y suis plus; mais plutôt laissons tout cela à juger aux cœurs droits et honnêtes.

Le Cap de Bonne-Espérance est à 500 lieues de Sainte-Hélène; mais, avec les vents les plus favo-

Digitized by Google

rables, on est obligé d'en faire au moins 700, par le contour auquel on est contraint par les vents alizés. En quittant Sainte-Hélène, on court d'abord grand largue vers le S. O., pour sortir le plus promptement possible de la zone de ces vents alizés; et dès qu'on a atteint les vents variables, on gouverne vers l'Est; mais en descendant beaucoup vers le Sud, à plusieurs degrés de latitude au-dessous du Cap, afin de se trouver en garde contre les vents de S. E., qui sont très-violens, et dominent dans cette saison de l'année.

Nous fîmes très-bonne route, et rencontrâmes des vents à souhait; notre traversée fut des plus courtes et des plus heureuses, bien que mon fils et moi nous fussions horriblement malades de la mer à différentes reprises. Le 6e ou 7e jour nous quittâmes les vents alizés, et prîmes le vent d'Ouest, qui nous mena rapidement vers notre destination, en 9 ou 10 jours. Ce ne fut qu'aux approches du fameux Cap des Tempêtes que nous éprouvâmes la contrariété d'un vent de S. E. violent avec une très-grosse mer; et encore cette contrariété, qui n'en était une que pour les instructions de notre Capitaine, fut-elle personnellement pour moi une faveur; car Sir Hudson Lowe avait donné l'ordre au Capitaine de me débarquer au-delà du Cap, sur ses derrières, à Simon's bay. Peut-être pensait-il que n'entrant pas en ville, j'attirerais moins d'attention, et que l'injustice de ma captivité serait moins flagrante. Quoi qu'il en soit, le temps menaçant

Digitized by Google

Je me rappelais d'avoir souvent entendu dire, et je pus voir moi-même dans ce peu de temps, que des nuages couvrent parfois et assez subitement la montagne du Diable et celle de la Table, lors même que le reste du firmament demeure dans la plus grande pureté. On les croirait alors couvertes de la neige la plus brillante, et c'est ce que l'on appelle vulgairement la nappe mise sur la table, expression, du reste, qui rend assez la vérité du spectacle. Ce signe, en hiver, est presque toujours le précurseur sinistre de la tempête. La rade demeure entièrement ouverte aux vents du Nord-Ouest qui sont communs et violens dans la mauvaise saison : on y est alors en perdition ; le seul abri est sous l'île Robin, assez au loin à l'entrée de la baie.

Je mentionnais à mes voisins ce que j'avais entendu dire si souvent à nos officiers, que le bailli de Suffren, revenant, à la paix, de sa belle campagne de l'Inde, y avait jeté l'ancre quelques jours avant l'escadre Anglaise qui le suivait de près. Celle-ci, en entrant, eut à courir des bordées pour gagner le mouillage ; or, le coup d'œil de l'amiral Français était si précis et si sûr, qu'en considérant un des vaisseaux qui entraient, il annonça qu'il allait infailliblement se perdre, et ordonna, dès cet instant, le signal à toutes les chaloupes de son escadre de se tenir prêtes à porter un secours bientôt nécessaire. En effet, peu d'instans après le vaisseau Anglais fit côte, on y vola de toutes

Digitized by Google

parts; mais les embarcations Françaises eurent la gloire d'arriver les premières et de beaucoup. Et ce ne fut pas un spectacle peu singulier ni peu touchant que de voir ces deux escadres, naguère si acharnées à leur destruction réciproque, rivalisant désormais d'obligeance et se prodiguant les soins les plus empressés. Les jeunes officiers Anglais, auxquels je m'adressais, n'avaient aucune idée de cette circonstance, tant il est vrai que les objets qui occupent si fort les contemporains, disparaissent pour ceux qui suivent, quand ces objets n'ont pas acquis l'importance de l'histoire.

SÉJOUR AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

Espace de plus de sept mois.

DIMANCHE 19 JANVIER AU MARDI 28.

Mon emprisonnement au vieux château.—Détails, etc.

En voyant notre capitaine revenir de chez le Gouverneur, Lord Charles Somerset, il m'avait suffi de sa figure pour ne rien augurer de bon. Ce n'était plus le même homme, il reparut avec un air froid et embarrassé; sa réserve fut bientôt imitée par tous ceux qui m'entouraient. Plusieurs des officiers de la marine, qui se trouvaient dans la rade du Cap, vinrent visiter leurs camarades à bord du brick: il m'était aisé de juger que la cu-

Digitized by Google

riosité de me voir y entrait pour quelque chose : mais ils évitaient de lier conversation avec moi : ils se parlaient entre eux, à la dérobée et avec mystère ; leurs regards semblaient considérer un proscrit. Toutes ces choses, et quelques expressions échappées, m'annonçaient, qu'en dépit de toute la distance, on entretenait ici, sur la sûreté du grand captif, les mêmes craintes, la même défiance qu'à Sainte-Hélène, et j'en devais conclure que le sombre nuage qui enveloppait Longwood ne manquerait pas de se prolonger jusqu'à moi ; aussi, lorsque j'ai été mis à terre vers midi, j'ai trouvé, sur le rivage, l'officier chargé de ma garde. Le capitaine du brick, qui m'avait accompagné dans son canot, n'a pas voulu, à titre de vieille connaissance, et j'espère de sympathie réelle, me quitter avant de me voir dans la demeure qu'on me destinait, et nous avons marché vers ce qu'on m'a appris être le vieux château, ou la forteresse. Après avoir franchi plusieurs ponts levis et traversé maint corps de garde, nous sommes arrivés dans la cour intérieure, ou place d'armes, et de-là, par divers escaliers et corridors, nous sommes parvenus au logement indiqué pour nous. Les portes se sont trouvées fermées : c'est vainement qu'on en a cherché les clefs partout, il a fallu aller attendre dans une salle commune, occupée par plusieurs officiers de la garnison. Est arrivé par hasard un officier de l'état-major, dont la figure a témoigné le plus grand étonnement qu'on nous laissât ainsi en

Digitized by Google

pleine communication; et, prenant un prétexte poli, il nous a conduits dans sa chambre, pour y prendre quelques rafraîchissemens. Au bout de plusieurs heures, on est venu nous dire que nos appartemens étaient prêts: ils se composaient de trois pièces que nous découvrions à mesure que le nuage de poussière dont elles étaient remplies se dissipait: on les balayait en ce moment. La première était toute nue; celle du milieu présentait une grande table, un fauteuil, dont les pieds étaient brisés, et quatre mauvaises chaises; la troisième renfermait deux bois de lits, deux traversins, une paillasse et trois couvertures: voilà tout le précieux mobilier. Bien nous en avait pris d'avoir embarqué nos lits avec nous; mais comment avait-il été nécessaire de deux jours pour de tels préparatifs? Cette circonstance ne me donna pas une haute idée de l'ordonnance, de la précision et de la promptitude de la domination nouvelle sous laquelle je me trouvais désormais.

L'officier chargé de nous, s'empara de la pièce d'entrée et s'y installa; un factionnaire fut immédiatement placé en dehors, et on me signifia que je ne devais communiquer avec personne. Alors, je me trouvai littéralement en prison. Je m'étais plaint de Balcombe's cottage; mais ici c'était bien autre chose; et voilà, sans doute, me disais-je, le premier effet de la bonne recommandation de Sir Hudson Lowe.

Vint le dîner; il fut abondant; c'était notre

Digitized by Google

officier qui le commandait. Celui d'état-major dont la politesse précautionneuse s'était emparé de nous le matin, se croyant déjà de grande connaissance, ou chargé peut-être d'une surveillance spéciale, vint me dire qu'il se permettait de venir me demander familièrement à dîner, et lui et son camarade s'étudièrent à nous en faire les honneurs de leur mieux. Ils montraient l'extrême désir de se rendre agréables ; mais je ne me trouvais guère en harmonie, et prétextant les fatigues du jour, je les laissai tête à tête en compagnie de leurs bouteilles, ce qu'ils prolongèrent fort avant dans la nuit, selon la coutume reçue.

Le lendemain, j'eus la visite d'un des capitaines de notre station de Ste-Hélène : connaissant l'état de mon fils, il amenait un médecin : c'était une grande attention de sa part ; mais cette présentation causa, durant quelques instans, un mal entendu assez plaisant ; j'avais pris ce médecin pour son fils ou son neveu. Qu'on se figure un enfant de 18 ans, avec toutes les formes, les manières, et la voix d'une femme. C'était là l'imposant et grave docteur qu'on me présentait ; mais cet enfant était un phénomène, me disait-on, M. Barry, c'était son nom, avait enlevé, à 13 ans, son diplôme de docteur, en dépit de tous ses vieux examinateurs ; et il avait pour lui, sur les lieux mêmes, ici, des cures admirables : il avait sauvé une des filles du Gouverneur, d'une maladie désespérée, ce qui l'avait rendu un espèce de favori dans la maison.

Digitized by Google

Je profitai de cette dernière circonstance pour tâcher d'obtenir quelques lumières qui pussent diriger ma conduite vis-à-vis de ce nouveau Gouverneur, auquel j'écrivis dès le jour même la lettre suivante, qui lui exposait ma situation, et contenait ma demande formelle d'être envoyé en Angleterre et mis en pleine et entière liberté.

« Milord. — Déjà depuis plusieurs jours sous votre autorité et dépendance, j'ai l'honneur de m'adresser à Votre Excellence pour connaître ses intentions à mon égard. Par une circonstance qui m'est tout à fait personnelle, j'ai été enlevé de Longwood (Sainte-Hélène), le 25 de Novembre dernier, par Sir Hudson Lowe, Gouverneur de cette île.

« Très-peu de jours après, et à la suite de plusieurs conversations avec le Gouverneur, sans aucune décision à mon sujet, j'ai eu l'honneur de lui écrire qu'à compter de cet instant je me retirais de la sujétion volontaire à laquelle je m'étais soumis vis-à-vis de lui, que je me remettais entièrement sous l'exercice des lois, et le sommais de les remplir à mon égard ; que si j'étais coupable, je devais être jugé ; que si je ne l'étais pas, je devais être rendu à la liberté. J'ajoutais que l'état affreux de la santé de mon fils, la mienne même demandaient impérieusement de se trouver à la source des remèdes de tout genre, et que je le suppliais de nous envoyer en Angleterre. Le Gouverneur Sir Hudson Lowe m'a paru alors fort incertain. J'ai des

Digitized by Google

raisons de croire qu'un moment il n'a pas été éloigné de m'embarquer pour l'Europe ; ensuite il a voulu me garder à Sainte-Hélène, séparé de Longwood, jusqu'au retour des réponses d'Angleterre ; puis il m'a offert, à diverses reprises, de retourner à Longwood ; enfin, il m'a expédié pour le Cap, aux ordres de Votre Excellence, saisissant ainsi, à ce qu'il m'a paru, dans la stricte lettre de ses instructions, un terme à ses embarras, et attendant peut-être d'autrui les mêmes résultats à mon égard ; mais sans risquer désormais lui-même aucune responsabilité personnelle. Tel est, Milord, le court sommaire que j'ai cru devoir vous exposer, afin que vous puissiez prendre une connaissance précise de ma véritable situation, et que, dans la justice de votre cœur, vous trouviez simple, naturelle, inoffensive, et tout à fait régulière la demande authentique que j'ai l'honneur de vous adresser en ce moment, à vous-même, d'être envoyé en Angleterre aussitôt que possible, et d'être rendu à ma pleine et entière liberté, autant que mes droits naturels peuvent le prétendre sur vos devoirs politiques. J'ai l'honneur, etc.

" *P. S.* Je sollicite de Votre Excellence la faveur de savoir si j'ai la faculté d'écrire à Son Altesse Royale le Prince Régent, et à ses ministres. J'aurais alors l'honneur de vous adresser deux lettres, avec prière de les leur faire parvenir sans délai. Je vous serais obligé aussi de me laisser connaître les occasions qui se présenteraient

Digitized by Google

pour Sainte-Hélène, ayant à adresser quelques papiers au Gouverneur Sir Hudson Lowe."

Sa réponse m'arriva le surlendemain : elle était courte ; sans entrer dans aucun détail, il me faisait prisonnier *sur le rapport de Sir Hudson Lowe*, et me condamnait à rester ici jusqu'au retour des nouvelles d'Angleterre. Je n'avais point à résister, il fallait bien me soumettre ; c'est ce que j'exprimai à Lord Charles Somerset, par une seconde lettre qui en renfermait deux autres : la première pour Lord Castlereagh, chargé de mettre la seconde sous les yeux du Prince Régent.

" Milord,—mandais-je au Gouverneur, j'ai reçu la réponse que vous m'avez fait adresser, et qui m'apprend que Votre Excellence me retiendra captif ici jusqu'à ce que Sir Hudson Lowe ait reçu des réponses d'Angleterre à mon sujet. Sans doute Votre Excellence a pesé, dans sa sagesse, la force des motifs qui le déterminent à un acte aussi important que celui de me priver ainsi de ma liberté, sans aucunes formes judiciaires préalables, sans même qu'on m'ait dit pourquoi. Il ne me reste plus qu'à me soumettre à l'autorité, et à me reposer sur des lois qui veillent pour moi, s'il y a lieu.

" Je n'entreprendrai aucun argument ultérieur pour ma défense, persuadé que vous-même, Milord, dans un acte aussi délicat, et dans la justice de votre cœur, vous aurez parcouru attentivement tout le cercle de ma cause. Toutefois j'aperçois,

Digitized by Google

dans votre réponse, que votre décision repose sur les circonstances établies à mon sujet par Sir Hudson Lowe; mais ces circonstances ont-elles été contradictoirement établies aux yeux de Votre Excellence? A-t-elle entendu les deux côtés de la question, et se croit-elle à l'abri de toute responsabilité personnelle, en exécutant sur les seules instructions de Sir Hudson Lowe, et sans nul égard à mes propres réclamations; et comment se ferait-il que ce que Sir Hudson Lowe n'a pas cru pouvoir hasarder sans risque à Sainte-Hélène, me retenir prisonnier, se trouverait plus facile et avoir de moindres inconvéniens au Cap?

" Milord, si Votre Excellence trouvait désirable de s'éclaircir sur mon affaire et mes sentimens, je suis prêt à vous communiquer toute ma correspondance avec le Gouverneur de Sainte-Hélène, et à mettre sous vos yeux ce que j'écris à S. A. R. le Prince Régent et à ses ministres. Je vous l'offre et désire de le voir accepter. De plus, si de me soumettre volontairement et franchement, à mon arrivée en Angleterre, à toutes les précautions, même arbitraires, qu'on jugera équivalentes à ma quarantaine politique ici pouvait altérer votre détermination, je suis prêt à y souscrire de bon cœur, tant la santé de mon fils, la mienne même, le vide affreux dans lequel je me trouve désormais, n'étant plus ni avec ma famille, qui m'est si chère, ni avec l'objet vénéré pour lequel

Digitized by Google

j'en avais fait le douloureux sacrifice, me laissent le brûlant besoin de retrouver l'Europe.

" Enfin, Milord, s'il ne me reste aucune chance, faites du moins partir mon fils; qu'il ne tombe pas victime de circonstances auxquelles son âge le rend tout à fait étranger. Je me prêterai volontiers à le voir arracher de mon sein, dans l'espoir de lui préparer un meilleur avenir. Et moi, demeuré seul avec mes infirmités et mes peines, je me résignerai avec plus d'indifférence, le croyant plus heureux, à la sentence de mort lente qui va s'exécuter sur moi, sans qu'aucun tribunal l'ait débattue, sans qu'aucun juge l'ait prononcée.

" J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence une lettre à Lord Castlereagh, contenant celle pour S. A. R. le Prince Régent, elles se trouvaient écrites lorsque les renseignemens que vous avez eu la bonté de me donner à ce sujet me sont parvenus; j'ignorais celui des ministres auquel je devais personnellement m'adresser; je n'ai pas cru devoir recommencer, l'état de mes yeux me rend l'écriture trop pénible, et je vois d'ailleurs que j'avais deviné les formes importantes."

Lettre a Lord Castlereagh, renfermant celle adressée au Prince Régent.

" Milord, — Dans l'ignorance de celui de vos collégues auquel je devais avoir recours, j'ai l'honneur de m'adresser à vous, comme à celui dont les événemens publics m'ont donné le plus de con-

Digitized by Google

naissance. Si les détails qui concernent Saint-Hélène ont été mis sous les yeux de Votre Excellence, ils vous auront sans doute inspiré de grandes préventions contre moi, et cependant s'ils vous étaient convenablement développés, nul doute qu'ils ne vous parussent dignes d'estime, peut-être même d'intérêt.

" A Longwood je me regardais comme dans une enceinte sacrée, dont je devais défendre les approches ; je serais volontiers mort sur la brèche : *Je résistais.* Aujourd'hui que je me trouve en dehors du cercle révéré, que je suis rentré désormais dans la foule commune, je dois avoir aussi une autre attitude : *J'implore.*

" Je vous demande donc, Milord, je vous sollicite, et je parle toujours dans la supposition que je m'adresse au ministre qui doit m'entendre, je vous sollicite de me laisser arriver en Angleterre, où l'état affreux de la santé de mon fils et la mienne réclament les plus grands, les plus prompts secours.

" Et quel motif aurait-on de repousser ma demande? Serait-ce la haine personnelle? Je suis trop obscur pour atteindre à un pareil honneur. Serait-ce la haine vague de la différence d'opinion? Mais vous êtes tellement accoutumés à cette différence parmi vous, et avec si peu d'amertume, qu'il serait ridicule à moi de le penser. Serait-ce la crainte que je n'écrivisse, ne publiasse, ne parlasse? Mais en me repoussant, n'autoriserait-on

Digitized by Google

pas en quelque sorte le fiel qu'il me serait si facile d'aller distiller ailleurs; et si l'on avait à vouloir gêner quelqu'un sur cet objet, à s'assurer de lui, le sol de l'Angleterre ne serait-il pas précisément le plus favorable et le plus sûr? car vous avez, contre de pareilles offenses, non-seulement les lois générales, mais encore des lois particulières. Quand l'individu est près de vous, vous avez pour garanties positives sa prudence, sa sagesse, et surtout son désir de demeurer.

"Je ne vois donc, Milord, aucune cause de refus à ma demande, j'en aperçois au contraire beaucoup pour me la faire accorder. Quelle plus belle occasion pour vous de parvenir à la vérité, en vous procurant les lumières contradictoires et opposées? Dans vos nobles fonctions de jury, votre conscience doit-elle se croire suffisamment éclairée en ne voyant qu'un seul côté de la question? Je puis montrer l'autre, et le ferai sans préjugé, sans passion; vous ne trouverez en moi que celle du sentiment.

"Je passe à l'article de mes papiers qui ont été retenus à Sainte-Hélène; j'en ai déjà plusieurs fois exprimé la nature, je vais la redire à Votre Excellence. Ils composent un recueil de dix-huit mois, où, jour par jour, j'ai inscrit tout ce que j'ai su, vu, ou entendu de celui qui, à mes yeux, a été et demeure le plus grand des hommes. Mais ce recueil informe, inexact, non arrêté, corrigé à chaque instant, et par sa nature devant l'être sans

Digitized by Google

cesse, était un mystère que la circonstance seule a mis au jour. Tous ignoraient son existence, à l'exception peut-être de l'auguste personne qui en était l'objet; elle-même, encore en cet instant, n'en connaît point le contenu; il n'était pas destiné à voir le jour durant ma vie; je me plaisais à en faire le monument historique le plus complet et le plus précieux. Veuillez ordonner, Milord, qu'il vous soit adressé intact. V. S. le peut sans inconvénient; je lui proteste solennellement ici qu'il ne s'y trouve rien, directement ou indirectement, qui puisse donner des lumières urgentes et utiles à l'autorité locale de Sainte-Hélène pour le grand objet dont elle se trouve chargée. Elle ne saurait avoir aucun avantage à en prendre connaissance, et il y aurait de très-grands inconveniens d'accroître, par les personnalités qui s'y trouvent, l'aigreur et l'irritation, qui ne sont déjà que beaucoup trop grandes.

" Arrivés près de vous, Milord, si votre situation politique juge que ces papiers, si sacrés, si secrets par leur nature, doivent être visités, je m'y soumettrai sans peine, parce que cela s'exécutera près de moi, et que je serai sûr des formes inviolables et sacrées, dont V. E. en enveloppera l'examen. Je ne pense pas encore que vous trouviez aucune objection à cette seconde faveur que je demande avec instance.

" Milord, j'ai l'honneur de vous adresser une lettre pour S. A. R. le Prince Régent, et vous

Digitized by Google

prie de vouloir bien me faire la grâce de la mettre sous ses yeux. Mon profond respect pour son auguste personne, m'a seul empêché de vous l'envoyer ouverte, et j'autorise V. E. à l'ouvrir ; si l'usage le permet.

" J'ai l'honneur d'être, etc."

Lettre au Prince Régent d'Angleterre.

" Altesse royale,—Jouet de la tempête politique, errant, sans asile, un étranger faible, malheureux, ose s'adresser avec confiance à votre ame royale.

" Deux fois dans ma vie, j'ai eu le malheur de me trouver hors de ma patrie, toujours au rebours de mes intérêts, et toujours croyant ne remplir que de grands et nobles devoirs. Lors de mon premier exil, le séjour de l'Angleterre adoucit les peines de ma jeunesse, et je comptais sur elle encore pour couler quelques jours tranquilles dans mes vieux ans. Cependant, on me fait craindre de m'en voir repoussé. Et qui pourrait m'attirer une telle sévérité? Serait-ce le lieu d'où je sors, les soins que je me plaisais à y donner, les sentimens, les tendres vœux que j'y reporterai sans cesse? Mais, Prince, à Longwood je professais une grande et rare vertu ; j'y soutenais, avec mes dignes compagnons, l'honneur de ceux qui entourent les rois. Après nous, on ne dira plus qu'il n'est pas de fidélité, d'amour pour les monarques malheureux.

Digitized by Google

" De tels actes pourraient-ils être persécutés, m'interdire un asile! Et puis, celui qui toujours grand a tracé pour moi, du roc de l'adversité, ces paroles qui m'ont enflé le cœur: *Soit que vous retourniez dans la patrie, soit que vous alliez ailleurs, vantez-vous partout de la fidélité que vous m'avez montrée.* Celui-là, dis-je, ne m'a-t-il pas donné un titre, des droits à la bienveillance de tous les rois? Prince, je me place sous votre protection royale.

" Dans l'abord journalier et les conversations fréquentes de celui qui a gouverné le monde et rempli l'univers de son nom, j'ai conçu et exécuté d'écrire jour par jour, tout ce que j'en verrais, tout ce que j'en entendrais.

" Ce recueil de 18 mois, unique dans sa nature, mais encore informe, inexact, non arrêté, inconnu à tous, même à l'auguste personne qui en était l'objet, m'a été saisi, Prince, je le place aussi sous votre protection royale; j'ose vous en supplier au nom de la justice, de la vérité, au nom de l'histoire.

" Que Votre Altesse royale daigne, dans sa bonté, prononcer que je dois trouver un refuge à l'ombre de ses ailes, et j'irai y chercher un lieu où je puisse, tranquille, me *ressouvenir* et *pleurer*." Je suis, avec le plus profond respect, etc. Le Comte de Las Cases."

En réponse, je reçus de Lord Charles Somerset l'autorisation que j'avais demandée pour mon fils, de partir pour l'Europe par la première occasion.

Digitized by Google

Je voulais qu'il en profitât, je l'en pressai, le lui ordonnai même; mais il s'y refusa absolument, et écrivit, à cet égard, une lettre au Gouverneur, qui me causa des sensations trop douces, et honore assez son cœur pour que je me refuse à la mentionner ici.

" Mon père, lui mandait-il, vient de me lire la permission que vous m'accordez de me rendre en Europe; il m'a supplié, ordonné d'en profiter.

" Milord, je ne ferai point usage de votre indulgence, et j'oserai désobéir à mon père. Les peines du corps ne sont rien; celles du cœur sont tout. Privé depuis deux ans de ma mère, je la pleure à chaque instant: toutefois, je n'abandonnerai jamais mon père dans un climat qui n'est pas le sien, et dans une situation si étrange pour lui. Ma santé n'est plus rien pour moi: heureux si je puis lui être de quelque consolation, et alléger, en les partageant, les maux qui depuis long-temps s'accumulent chaque jour autour de lui.

"Je préfère mourir à ses côtés, que de vivre loin de lui. Je suis trop fier de ses nobles vertus, trop avide de ses grands exemples pour le perdre de vue un instant. Je mourrai s'il le faut ici: on pourra compter deux victimes au lieu d'une.

" Je ne vous en remercie pas moins, Milord, du fond de mon cœur, de votre bonne volonté pour moi. Combien il m'eût été doux, combien je vous eusse béni de l'avoir étendue jusqu'à mon père! J'ai l'honneur, etc."

Digitized by Google

Cette lettre fut sans doute lue en famille, chez Lord Ch. Somerset, et y fit naître les sentimens dont elle était digne ; car le lendemain, le jeune docteur étant venu, et moi l'ayant pris à part pour qu'il fît usage de son ascendant médical, sur mon fils, afin de le déterminer à partir ; au lieu de m'écouter, il courut à la chambre de mon fils, lui sautant au cou pour ce qu'il venait de faire, disait-il ; l'assurant qu'il l'eût mésestimé s'il en eût agi autrement ; et l'entraînant à la fenêtre, il le présenta à deux dames restées dans leur calèche ; et ce furent alors beaucoup de salutations réciproques ; c'étaient les deux filles de Lord Charles Somerset qui avaient voulu, ce matin, conduire elles-mêmes le docteur, jusque dans la cour de notre prison et probablement satisfaire l'intérêt et la curiosité que les expressions de mon fils avaient fait naître.

Cependant notre situation continuait d'être déplorable dans notre espèce de cachot : nos fenêtres, sans rideaux, donnaient sur une cour couverte d'un sable enflammé. Dans cet hémisphère opposé, bien qu'au mois de Janvier, nous nous trouvions dans cet instant sous les ardeurs brûlantes de l'été ; nous étouffions.

Au-dedans, toujours même gêne, mêmes restrictions, mêmes contrariétés ; toujours mêmes honneurs de notre déjeûner et de notre dîner par les mêmes officiers ; j'étais surtout vivement heurté dans le cœur, de cette dernière circonstance, et

Digitized by Google

résolu de m'y soustraire à tout prix ; je gardai le lit et y pris désormais mes repas ; décidé à n'en pas sortir si l'on n'allégeait mes tourmens. Je souffrais d'ailleurs de violens maux d'estomac ; j'avais parfois de la fièvre ; ma santé était totalement dérangée. L'officier de garde m'avait fait connaître, il est vrai, qu'il avait ordre de me conduire dans la ville et même aux environs, dès que je lui en exprimerais le désir ; mais je l'en avais remercié pour moi, et n'en voulus profiter que pour mon fils.

Personne n'arrivait jusqu'à moi ; soit que l'officier, qui me savait incommodé, crût me rendre service, soit que cela lui fût interdit, il repoussait sévèrement toute tentative à cet égard ; ce qui amena une circonstance des plus singulières. En face de notre porte, était un fond de corridor où il nous était permis d'aller, et qui nous devenait indispensable mainte fois le jour. M'y étant rendu une fois, et trouvant dans le voisinage une porte ouverte contre toute habitude, j'eus la curiosité de la franchir, et un escalier rapide me conduisit sur le comble et la plate-forme du château, d'où je dominais sur toute la ville du Cap, et la vaste mer à perte de vue. Frappé de la beauté du spectacle, je m'oubliai dans les méditations qu'elle faisait naître, et deux heures s'étaient écoulées avant que je songeasse à revenir. Le hasard avait fait que j'étais sorti durant la promenade de mon fils avec notre officier ; or, la sentinelle avait été changée,

Digitized by Google

pendant cet intervalle, si bien que quand je me présentai à ma porte, ce soldat la croisa de son fusil, et me repoussa fort brutalement ; plus j'insistai plus il se fâchait. Cela me parut plaisant ; mais je trouvais plus plaisant encore de descendre les escaliers, de traverser les cours et d'aller au corps de garde extérieur demander main forte pour pouvoir rentrer dans ma prison. Aux premières paroles, l'officier de service, effrayé de me voir là, s'élança en fureur dans les escaliers, jusqu'au factionnaire, et là commença entre eux deux la plus violente querelle ; l'officier l'accablant d'injures et le menaçant de le faire rouer de coups. Le soldat, furieux de son côté, et les yeux hors de la tête, jurait qu'après tout il avait pourtant fait son devoir ; et moi, tranquille spectateur, je ne pouvais m'empêcher de sourire d'un tel esclandre, auquel ni l'un ni l'autre, au fait, ne comprenait rien, et que moi seul aurais pu expliquer. Toutefois la paix se fit aux dépens du captif : on me remit sous les barreaux, et tout rentra dans le calme.

Le jeune docteur était le seul qui parvînt jusqu'à moi : il me visitait souvent ; sa conversation me faisait du bien. Il me répétait chaque fois de songer à ma santé ; il devinait, disait-il, le siège de mon mal, et s'affligeait qu'il fût hors de son pouvoir d'y porter remède. Je l'assurai que le plus efficace qu'il pût me procurer en cet instant, serait de m'obtenir un lecteur capable aussi d'é-

Digitized by Google

crire sous ma dictée ; je le demandais vainement depuis mon arrivée, l'état de mes yeux m'interdisait toute occupation, on la défendait strictement à mon fils ; et les journées me devenaient insupportables si je devais demeurer ainsi laissé oisivement à mes cruelles pensées.

Le docteur m'apprit que le Gouverneur allait partir pour faire le tour de la colonie, qu'il ferait une absence de trois mois, ce qui allait éterniser pour moi un avenir que je ne pouvais plus endurer. Cette circonstance me détermina à faire une dernière tentative, bien que je comptasse peu sur le succès, et seulement pour n'avoir rien à me reprocher; car la maniere horrible et tout à fait inconvenante dont j'étais traité m'étonnait moins qu'elle n'eût dû le faire : j'y avais été préparé. On nous avait répété souvent, à Sainte-Hélène, que Lord Charles Somerset était notre ennemi personnel ; et, en arrivant ici, m'informant de son caractère et de l'accueil probable que j'en devais attendre, on m'avait dit : " Monsieur le Comte, " sous peine d'être chien ou cheval, on n'attire " guère son attention." Et depuis, je m'étais répété tristement, plus d'une fois, dans les ennuis de ma prison : En effet, comme je ne suis ni chien ni cheval, voilà pourquoi, sans doute, je n'entends point parler de lui. On va voir bientôt combien peu il méritait tout cela.

Profitant d'une phrase de sa premiere lettre, dans laquelle il avait exprimé le désir de me ren-

Digitized by Google

dre mon séjour le moins désagréable possible, je m'en servis comme d'une occasion naturelle pour lui faire parvenir, dans la lettre suivante, toute ma pensée sur le traitement que j'éprouvais.

" Milord,—J'apprends que V. E. est à la veille de partir pour une longue absence, ce qui me détermine, en dépit d'une extrême répugnance, à entamer, quoiqu'il m'en coûte, un sujet pénible, celui de quelques détails domestiques. Je m'y crois obligé, afin, s'il m'échappait jamais avec le temps quelques paroles publiques de mécontentement, de ne pas encourir de V. E. le très-juste reproche de ne lui en avoir pas donné connaissance.

" Mais avant d'entrer en matière, Milord, et pour que vous ne m'accusassiez pas de ridicule dans ce que je pourrais dire plus bas, comme aussi pour vous donner une idée juste de mes circonstances, qu'il est très-simple que vous ne connaissiez pas, que V. E. me permette de lui faire observer, avec tout l'embarras de celui qui se voit obligé de s'annoncer et de se nommer lui-même, qu'il n'est personne ici sur la ligne duquel, *sous tous les rapports quelconques*, je ne puisse, je ne doive me placer naturellement et sans gêne. Ensuite, que je ne demande ni ne sollicite aucune indulgence, ni faveur relative à mes besoins personnels, n'ayant d'autre désir que d'être laissé, sur cet objet, à mes propres ressources.

" Ces deux points établis et déterminés, je passe à l'article de votre lettre dans lequel vous

Digitized by Google

avez la bonté de me faire connaître votre désir de rendre mon séjour ici le moins pénible possible. J'aurai l'honneur, à ce sujet, de faire savoir à V. E., que je suis dans un vrai cachot, où il me serait difficile de vivre long-temps.

" Renfermé avec mon fils dans une très-petite chambre, avec l'extrême chaleur de la saison, malades tous les deux, nous respirons l'un sur l'autre ; nous ne saurions y bouger ; nos lits la remplissent en entier. La réflexion d'un soleil brûlant, par une fenêtre sans rideaux, me force de passer la journée dans mon lit. Une pièce de même nature est à côté, il est vrai ; mais c'est une salle à manger, dont deux de vos officiers me font les honneurs. Si j'y entre parfois, ce n'est qu'en calculant les momens. Une troisième chambre vient ensuite ; c'est celle de l'officier que vous avez commis à ma garde, et je dois la traverser, quoiqu'il m'en coûte, pour les besoins les plus indispensables.

" Quelque dure, quelqu'effroyable que me soit cette position, j'ai été matelot, j'ai été soldat, et mieux encore, je suis homme, je saurais la dévorer en silence et bien au-délà ; je ne vous en parle ici que pour répondre au paragraphe obligeant de votre lettre. Il n'y a point de feu chez nous ; si la santé de mon fils ou quelques besoins passagers demandent un peu d'eau chaude, il faut y renoncer, ou recourir à la charité des voisins. Le docteur a vainement ordonné des bains pour mon fils ; on ne peut y parvenir. S'il me vient la moindre

Digitized by Google

fantaisie, et que je veuille me la procurer, on m'objecte que V. E. a ordonné de pourvoir à tout; ce qui, dès cet instant, réprime, par délicatesse, mon désir, et ne le satisfait pas.

" J'épargne à V. E. une foule de détails trop au-dessous d'elle et de moi. Arrive le supplice des repas; deux officiers pleins d'attentions, d'égards et de politesse, j'aime à le confesser, y président; mais leurs soins mêmes, chose étrange et pourtant vraie, accroissent ma peine, en me forçant de m'étudier sans cesse à y répondre, lorsqu'il serait très-naturel et fort désirable, pour moi, de laisser errer mes idées loin du séjour où je me trouve. De plus, nos usages, nos habitudes, nos mœurs sont tout à fait différens. Je me vois plusieurs heures à table, quand je n'y demeurais pas une demi-heure. Et quel sujet de conversation étrangère peut désormais être sans inconvéniens pour moi! V. S. a trop de jugement pour ne pas sentir que cette position doit être, en effet, un supplice. Ma tristesse est sans doute pénible à mes compagnons de table, comme leur gaîté me serait importune. La solitude la plus entière est mon seul lot; elle seule peut me complaire: aussi je n'ai pu continuer longtemps; je mange dans mon lit.

" De quelle nécessité peut être un officier attaché à ma personne? J'ose le demander à V. E., et je me plais à répéter ici que je ne saurais assez me louer de celui qu'elle m'a donné. Serait-ce pour ma surveillance? La sentinelle qui est à ma

Digitized by Google

porte semble suffisante." Serait-ce une attention pour transmettre les désirs que j'aurais pu former? Mais je n'en ai aucun. Serait-ce pour légitimer les visites que je recevrais? Mais je n'en puis recevoir d'autres que celles que désigne l'autorité. Serait-ce pour m'accompagner dans mes courses? Mais il ne saurait m'arriver de faire un pas qui puisse être à charge à un officier: je ne sortirai jamais.

" Milord, puisque vous avez arrêté que je demeurerais votre prisonnier, quelle objection V. E. aurait-elle à me placer dans une maison en ville, me permettant d'y employer, à mes frais, le domestique, le cuisinier, etc., qu'il me plairait, avec les précautions qu'elle jugerait convenables, et laissé à moi-même. V. E. aura pourvu à tout, et n'entendra plus parler de moi. S'il me prenait fantaisie de faire un tour en voiture ou autrement, j'écrirais à l'officier, je connais son obligeance, il ne me refusera pas. J'ai dit une maison à la ville, Milord, la nature de l'incommodité de mon fils, qui exige, par-dessus tout, le besoin constant et parfois subit des médecins, m'interdit tout à fait la campagne.

" Tels sont les détails que je me suis cru forcé d'adresser à V. E. Je désire qu'ils lui soient moins désagréables, moins pénibles qu'à moi. J'ai l'honneur, etc."

Cette lettre, par sa nature, devait amener un résultat décisif. La réponse immédiate fut l'arrivée

Digitized by Google

de l'adjudant-général venant me dire, au nom du Gouverneur : 1° qu'il avait donné des ordres pour que mon fils eût dès demain une chambre à lui seul ; 2° que l'officier, dès cet instant, ne mangerait plus avec nous ; 3° que l'on s'occupât aussitôt de nous préparer un lieu plus salubre ; enfin, que si j'avais tout autre désir, on s'empresserait de le satisfaire, etc.

Tels étaient les effets de ma lettre : son succès, comme on voit, était des plus complets, au-delà même de mes espérances, et je me félicitais de l'avoir écrite, puisqu'elle me donnait la satisfaction de découvrir, dans Lord Charles Somerset, des dispositions que je n'avais pas attendues. Mais ce ne devait pas être là tout encore ; le lendemain matin, de fort bonne heure, un colonel, premier aide-de-camp du Gouverneur, m'écrit qu'il a une commuication à me faire de la part de S. E., et qu'il me demande mes ordres pour l'heure à laquelle il me conviendrait de le recevoir. Sur ma réponse, il arrive et me dit qu'il est chargé, de la part du Gouverneur, de m'apprendre qu'il a quitté la ville ce matin, pour une tournée de trois mois, qu'il est bien fâché de savoir que j'ai été aussi mal, qu'il me prie de lui faire la grâce de croire que cela a été tout à fait à son insu ; qu'il n'a rien de plus à cœur que de me faire supporter mon séjour, qu'il m'offre sa maison de campagne, ses gens et tout ce qui s'y trouve ; qu'il me prie de m'en mettre en possession, me faisant répéter, que si j'ai

Digitized by Google

tout autre désir, je n'ai qu'à le faire connaître, que les ordres sont de le satisfaire. J'ai accepté sans hésitation, et le colonel est allé prendre les mesures nécessaires pour notre immédiate translation.

Alors, j'ai pu voir combien on avait calomnié le caractère du Gouverneur ; alors j'ai eu la preuve certaine que Lord Charles Somerset avait les formes, la grâce et les manières de son rang éminent : combien peuvent différer les hommes ! A Sainte-Hélène, une lettre telle que la mienne eût probablement fait resserrer les chaînes, ici elle valait l'offre d'un palais ; et cette seule observation suffit pour caractériser les deux autorités avec lesquelles j'avais eu à traiter. C'est qu'au fait, Lord Charles Somerset était loin de mériter ce que j'en avais entendu. Tout homme a ses détracteurs : peu de chefs ont le bonheur de leur échapper. Lord Charles Somerset, ainsi que j'ai pu m'en convaincre par la suite, était noble, généreux, moral, très-religieux, et d'une nature tout à fait bienveillante. Aucun mal, celui surtout qui a pesé sur moi, ne venait de lui ; mais bien des subordonnés exécutant d'habitude le travail et influençant les décisions ; or, ceux qui dirigeaient ici, soumis aux préjugés vulgaires de nation, nous haïssaient comme Français, et s'estimaient heureux des rigueurs dont ils pouvaient nous accabler à ce titre.

Si je m'étais procuré les rapports de société avec le Gouverneur, ce qui, j'ai eu des raisons de le croire, ne m'eût pas été difficile, je ne doute pas

Digitized by Google

qu'ayant occasion de plaider ma cause tête à tête avec Lord Charles, je n'eusse réussi à obtenir ce que je demandais, parce que c'était de toute justice; mais il n'était pas de ma situation de chercher à m'en rapprocher, et il était dans l'inclination de son entourage de l'empêcher de venir à moi: il se fit bien annoncer plusieurs fois, mais il n'exécuta jamais son dessein.

MERCREDI 29 JANVIER AU SAMEDI 5 AVRIL.

Translation à Newlands, maison de campagne des Gouverneurs.—Details, etc.

Aujourd'hui, de très-bonne heure, avec une exactitude parfaite, ainsi qu'il avait été arrêté avec le colonel aide-de-camp, une voiture à 4 chevaux s'est arrêtée, avec le colonel, à notre porte; nous nous sommes mis en route, et en moins de trois quarts d'heure nous avons atteint Newlands (terreins neufs), maison de campagne des Gouverneurs, qui pourrait passer pour une jolie habitation d'Europe. Il nous fut aisé de voir que quelques années s'étaient écoulées depuis son nom primitif, car elle est entourée d'arbres très-élevés, d'un grand nombre de bosquets, et de beaucoup de vergers en plein rapport.

Un aide-de-camp du Gouverneur nous en mit en possession avec toutes les formes de la politesse la plus recherchée; et voulant me faire reconnaître le terrain, me disait-il, et m'expliquer toutes les circonstances environnantes, il me pria de la par-

Digitized by Google

courir avec lui, ne disant pas un mot des limites ni des restrictions, et trouvant le moyen de glisser adroitement que les soldats que je voyais n'étaient autres que la garde ordinaire du Gouverneur, et n'avaient pas d'autre consigne que celle qui existait pour lui; que je pouvais me regarder dans la maison comme chez moi; que tout y était à mes ordres, et il prit congé.

Laissés à nous-mêmes, et parcourant ces lieux charmans, nous nous disions être passés subitement d'une affreuse prison à un lieu de délices. Ces appartemens soignés, des volières dans le voisinage, des oiseaux de toute espèce, des fleurs en abondance, ces bosquets nombreux, ces belles promenades, et avec tout cela ce silence, cette solitude, le tout nous semblait quelque chose de magique: nous trouvions qu'il y avait du Zémire et Azor.

Tout dans la maison avait été mis à notre usage, et restait dans l'état où il avait été occupé; rien n'avait été mis de côté. Mon fils, en ouvrant une boîte à couleurs, aperçut un dessin non encore achevé d'une des filles de lord Charles; c'était le portrait de l'objet révéré que nous pleurions, car où ne se trouve-t-il pas! Le modèle était à côté; une mauvaise esquisse, espèce de caricature prise à bord du Northumberland, qui nous poursuit partout, et que nous détruisons partout avec ce zèle ardent des missionnaires brisant les images des faux Dieux. Dans sa verve et pour son début

Digitized by Google

poétique, mon fils écrivit au bas du dessin difforme de Mademoiselle Somerset :

> Sous vos doigts élégans tout devrait s'embellir ;
> C'est aux belles surtout à peindre le courage :
> Du héros des héros, du Mars de l'avenir,
> Comment avez vous pu défigurer l'image ?

Et moi j'y joignis une petite médaille, image plus fidèle de Napoléon. Puis nous resserrâmes soigneusement le tout, ravis de notre espiéglerie, et jouissant d'avance de la surprise de Miss Somerset, lisant un jour, sans colère, la censure que nous nous étions permis de faire de son dessin.

Le Gouverneur avait poussé l'attention jusqu'à faire venir pour moi, de la ville, un maître d'hôtel en titre, qui devait prendre mes ordres pour ma nourriture de chaque jour, me disait-il, me donnant à entendre que je pouvais ordonner avec profusion ; mais j'avais pris des mœurs spartiates ; je le priai donc de borner ses soins au simple nécessaire ; et quant à lui, changeant sa destination, je l'établis, dès cet instant, mon lecteur ; en quoi il me fut véritablement précieux : du reste, par un hasard singulier, c'était précisément le neveu du seul habitant que je connusse à Ste-Hélène, le cher Amphitrion, notre bon et ancien hôte de Briars, que j'aime beaucoup.

En revoyant l'aide-de-camp, qui nous visitait assez régulièrement, ayant charge expresse, disait-il, de veiller à notre bien-être, je le priai de faire parvenir nos remercîmens et notre reconnaissance

Digitized by Google

à lord Ch. Somerset, pour toute la grâce dont il nous entourait afin de déguiser notre captivité. " Car c'en était toujours une, lui faisais-je dire, " puisque, malgré nous, nous pleurions loin de " Ste-Hélène et loin de l'Europe."

Notre sortie de prison et notre établissement à Newlands, fut pour nous une véritable révolution: nous reçûmes des visites, beaucoup de personnes s'empressèrent de nous voir: Le Général Hall, commandant en l'absence du Gouverneur, vint accompagné de sa femme, qui, joignant à une très-jolie figure les manières les plus douces et les plus agréables, parlait très-bien le Français. Son mari avait été 11 ans prisonnier en France, et elle était venue l'y joindre en depit des grandes restrictions existant entre les deux pays. Elle n'avait pas craint, pour y parvenir, de s'exposer à traverser la Manche, autant que je puis me le rappeler, en simple canot. L'un et l'autre se trouvaient de grande connaissance avec beaucoup de mes amis de Paris. Le Général Hall, d'une sévère franchise et d'une grande loyauté, me dit qu'il se trouverait heureux d'acquitter sur moi, sans songer aux différences d'opinion, tous les bons traitemens qu'il avait généreusement éprouvés en France, et il tint parole.

Je reçus aussi la visite du Colonel Ware, dont la femme avoit sa sœur mariée à un des membres du ministère actuel. Demeurant à un quart d'heure de Newlands, il venait me faire l'offre, disait-il,

Digitized by Google

d'un bon voisinage, qu'il n'a cessé, en effet, de nous rendre des plus agréables, par les communications les plus suivies et les plus aimables. Enfin, il n'est pas jusqu'à une femme des plus distinguées sous tous les rapports, et accidentellement dans la colonie, qui n'eut la charité chrétienne de venir visiter un captif; ce qu'elle renouvela plusieurs fois, et ce qui fut un inespérable bonheur; car son acte de bienveillance était rehaussé de tout le prix d'une conversation charmante, de manières pleines de grâce et d'une modestie séduisante: c'était véritablement une fleur d'Europe égarée dans les bruyères du Cap.

Il est encore une foule de fonctionnaires de toutes armes et de tout rang qui s'empressèrent de venir visiter notre solitude, et s'efforcèrent d'alléger nos peines avec une sympathie et un intérêt tout à fait touchans. La connaissance de leur bienveillance eût pu leur valoir alors, de la part de leurs ministres, des désagrémens, et peut-être des destitutions; et aujourd'hui encore, quoiqu'il m'en coûte, je tairai leurs noms à tout hasard; mais qu'il sachent bien qu'aucune de leurs démarches, qu'aucune de leurs paroles n'ont été perdues pour mon cœur: je me sens né pour la reconnaissance.

La curiosité s'en mêlait aussi; il n'était point d'étranger arrivant dans la colonie, tous les nombreux passagers de l'Inde surtout, qui ne voulussent visiter Newlands. J'étais un rayon échappé

Digitized by Google

de Longwood: on tenait à voir celui qui venait d'auprès de Napoléon, tant il était constamment et partout dans tous les esprits, dans toutes les conversations.

J'eus l'occasion alors de répondre à bien des questions qui m'étaient adressées sur sa personne, ce que je faisais toujours avec une étendue dans laquelle je me complaisais. Que de préventions je détruisais! Que de surprises je causais! car il serait difficile d'imaginer aujourd'hui combien le défaut de communications des deux peuples, pendant tant d'années, leur irritation mutuelle, avaient accumulé sur l'Empereur d'atroces mensonges ou d'absurdes niaiseries. Croirait-on qu'un militaire d'un rang distingué, de beaucoup d'esprit lui-même, me priait de lui dire franchement, entre nous, si Napoléon était capable d'écrire un peu; il le supposait soldat, et pas autre chose. Je crois, en vérité, qu'il n'était pas éloigné de douter qu'il sût lire. Je lui ris au nez, et lui demandai s'il n'avait donc jamais eu connaissance de ses proclamations militaires. Sans doute, repondait-il; mais il les avait supposées de ses faiseurs; et je l'étonnai beaucoup, et il convint n'avoir plus rien à dire, quand je lui appris, qu'à 27 ans, il était membre de l'Institut de France, réunion indubitablement la première, la plus savante du monde.

Dès que j'avais été établi à Newlands, mon premier soin avait été de songer à envoyer à Longwood quelques uns des objets que je savais y man-

Digitized by Google

quer. Je connaissais par expérience combien, dans ce lieu de douleur, on demeurait privé de toutes choses, surtout de celles qu'une longue habitude pouvait avoir rendues nécessaires ou agréables; je savais qu'on y attachait peu de prix il est vrai; mais c'était à moi, le cœur plein de ces souvenirs, à y pourvoir, me disais-je; je fis donc rechercher ce qu'il pouvait y avoir de mieux en vin de Constance, vin de Bordeaux, café, liqueurs, huile, eau de Cologne, etc. demandant des qualités extrêmement supérieures, ou pas du tout. Le cap est encore très-mal pourvu de nos délicatesses d'Europe. A l'exception du vin de Constance, qui est indigène, on ne trouva, de tout le reste, que peu ou même rien. J'avais eu la précaution de demander au Général Hall, s'il se prêterait à mon envoi, ce qu'il fit avec la plus grande obligeance. Il est vrai que pour que ces petits objets présentassent le moins de difficulté possible, pour leur admission à Sainte-Hélène, j'avais voulu y demeurer tout à fait étranger, je n'avais même pas voulu les voir ici, ayant prié des officiers de l'état-major d'avoir la bonté d'en faire la recherche, et ne me réservant d'autres soins que celui du paiement. C'est avec ces précautions, et en les faisant connaître à Sir Hudson Lowe, que je lui adressai le tout. On lit dans M. O'Méara, que ce Gouverneur se montra très-heurté de ma démarche, la disant injurieuse au gouvernement Anglais; et à moi il me répondit dans le temps,

Digitized by Google

que bien qu'il dût reconnaître que j'avais mis une grande réserve dans la manière de m'y prendre; cependant il ne pouvait permettre que ces objets fussent remis à Longwood, parce que lui seul était chargé, au nom du gouvernement Anglais, de pourvoir à tous les besoins de cet établissement. Il oubliait s'être plaint mainte fois de n'avoir pas les sommes suffisantes, et que nous, de notre côté, nous lui avions fait connaître souvent qu'il nous laissait manquer du nécessaire. Néanmoins, j'ai su plus tard qu'il avait fini par remettre le tout à sa destination, et j'ai eu l'inexprimable satisfaction d'apprendre que le vin de Constance, surtout, y avait fait plaisir. L'Empereur se l'était particulièrement réservé; il ne l'appelait plus que de mon nom. Dans ses derniers momens, dégoûté de tout, quand il ne savait plus que prendre: "Donnez-moi du vin de Las Cases, disait-il." Quelles paroles pour moi!

Je renvoyai dans le même temps à Sir Hudson Lowe le titre éventuel que, dans les angoisses de mon départ, le Grand-Maréchal m'avait remis contre les 4000 louis laissés à l'Empereur. Il portait que cette somme me serait remboursée sur-le-champ. Et comme je me refusais à le prendre, le Gouverneur Sir Hudson Lowe m'avait dit ironiquement: "Prenez toujours, vous irez où sont les fonds du général, et cela vous servira à vous faire payer." Le souvenir de cette circonstance m'étant revenu plus tard, et ne doutant

Digitized by Google

pas des rapports que Sir Hudson Lowe en aurait fait à ses ministres, je crus devoir lui renvoyer ce titre, tout en lui recommandant de vouloir bien redresser, auprès de son gouvernement, les *commentaires erronés* dont il n'avait sûrement pas manqué d'accompagner cette circonstance. "Je "ne m'étais réservé, lui mandais-je, que la simple "signature comme plus précieuse que la somme "même; et je rendais le reste pour détruire à "ses yeux les fausses idées qu'il m'avait laissé "apercevoir. Tout titre m'était inutile, ajoutais-"je, chacun des parens de l'Empereur ne man-"querait pas de se disputer, sans doute, l'honneur "de me rendre ma somme; ou, au besoin, le pre-"mier Français que je rencontrerais m'en ouvri-"rait un compte."

Deux mois s'étaient déjà écoulés à Newlands, et, d'après ce que l'on a vu plus haut, bien des lecteurs seront tentés de croire que nos jours y avaient été heureux; mais est-il de bonheur dans la captivité, loin de la patrie!.... Seulement nous y avions passé le temps le mieux que nous avions pu; nous avions régularisé nos heures et distribué du travail. Mon fils continuait ses leçons. Le piano des D^lles^ Somerset était une de ses diversions, et moi je me faisais lire beaucoup. J'avais des livres sous la main, et les amis me fournissaient régulièrement les journaux et les publications nouvelles. Le soir venu, mon fils et moi nous errions ensemble sous ces beaux ombrages,

Digitized by Google

ou bien encore, comme il avait acheté un cheval, il faisait parfois des excursions dans le voisinage, et rentrait, en fournissant des courses devant moi, dans les belles allées de Newlands, où, assis, je me complaisais à le regarder.... Il me semblait le voir revivre et se développer.

Je dois le confesser, dans ces belles soirées d'été, entouré d'un firmament aussi pur, respirant une fraîcheur délicieuse sous ces beaux arbres, tout au spectacle ravissant d'une aussi belle nature, j'ai goûté parfois encore quelques heures pleines et entières : c'étaient mes adieux à la vie... La roideur d'ame à laquelle nous avait montés les traitemens de Sainte-Hélène, venant à se détendre sous les charmes d'un si beau ciel et de la tranquillité parfaite du lieu, je me suis surpris plus d'une fois à me dire : que le reste de ma famille n'est-il ici !.... Ah ! si encore, l'Empereur était aussi bien !.... Mais que ces momens d'oubli étaient rares et courts ! car, je le répète, il ne saurait être d'idée même de bonheur, de pleine et entière jouissance au loin de chez soi et des objets qui attachent ; si bien que l'on puisse être d'ailleurs, on traîne partout le désert avec soi. Ce sentiment, l'impatience qu'il me causait, le besoin de voir finir mes peines, prenaient sensiblement sur ma santé : j'avais des insomnies constantes devenues un véritable supplice ; j'avais beau travailler, prendre de l'exercice le jour, prolonger fort tard le moment de mon coucher, à peine au lit, et mal-

Digitized by Google

gré moi, je revenais aussitôt sur le chaînon écoulé, je comptais un jour de moins de mon exil, et je m'attachais involontairement à calculer et recalculer le nombre de ceux nécessaires encore pour recevoir de Londres l'ordre de notre délivrance, les chances qui pouvaient le retarder, etc. etc.; et ces idées, une fois saisies de mon esprit, amenaient l'impossibilité absolue de clore l'œil; ce qui renouvelait pour moi chaque nuit un des tourmens les plus cruels qui puissent s'imaginer.

Cependant le retour du Gouverneur approchait, et je commençais à m'inquiéter d'avoir à me trouver ainsi avec lui dans sa maison, ne pensant pas qu'il pût être bien séant ni agréable, pour l'un ou pour l'autre, d'avoir à confondre, de la sorte, sous un même toit, l'hospitalité avec la réclusion; mais mon embarras cessa bientôt. Soit réalité, soit prétexte, le secrétaire colonial vint me faire connaître que, par l'arrivée prochaine de Lord Amherst, revenant de son ambassade de la Chine, le Gouverneur se trouvait obligé de me donner une autre demeure.

Ce secrétaire colonial, dont je n'ai jamais parlé, bien que le second personnage civil de la colonie, était un homme tout-à-fait excentrique au physique et au moral. Il avait été membre de plusieurs parlemens; était instruit de tout, dissertant sur tout, et le plus souvent brouillant tout; aussi disait-on que c'était une encyclopédie dont on avait mêlé les feuilles à la reliure. Il se mit d'abord

Digitized by Google

en tête de nous placer dans un établissement qu'il avait commencé, et qu'il eût fait louer au Gouvernement. Heureusement nous échappâmes, parce qu'il s'y trouva des difficultés insurmontables, comme d'être obligé de s'y rendre par mer, je crois, et ensuite de n'être pas sûr, une fois là, de pouvoir communiquer avec nous à volonté ; enfin l'on se fixa, pour notre nouveau séjour, sur une honnête famille, à huit ou dix lieues du Cap à Tygerberg (montagne du Tigre), tirant son nom de la grande quantité de tigres qui s'y trouvaient au moment de l'occupation.

Cette occupation n'était pas fort ancienne, car tous ces terrains n'appartiennent exclusivement à la civilisation que depuis assez peu de temps ; des personnes encore pouvaient me dire avoir vu elles-mêmes des tigres apparaître dans les belles allées de Newlands, que nous occupions en ce moment. Il paraît que les Hollandais, se bornant à la mer, se sont occupés peu, ou du moins avec lenteur, des progrès d'une grande colonisation. Aujourd'hui les choses vont changer de face sous l'industrie et l'activité des Anglais. Tous ces pays, et la ville du Cap, surtout, que les marins appellent l'Auberge indispensable des deux mondes, sont infailliblement appelés à de hautes et brillantes destinées : le sol y est riche et le ciel admirable. On peut cultiver presque partout à la fois et les productions de la Zône tempérée et celles des Tropiques. Les émigrations Anglaises

Digitized by Google

accourent en foule, et l'étendue est sans bornes : la population doit s'y accroître rapidement. L'Europe envahit l'Afrique par le Midi, et la race Européenne la couvrira dans l'avenir comme elle couvre déjà l'Amérique ; comme de Botany-Bay elle couvrira, avec le temps, la Nouvelle-Hollande, d'où elle subjuguera la Chine. La race Européenne couvrira le globe et le régira ; heureux si elle expie, par les bienfaits de la civilisation, les crimes de la conquête, ou l'impureté de l'origine !

DIMANCHE 6 AVRIL AU MARDI 19 AOÛT.

Séjour à Tygerberg ; le nom de Napoléon familier au désert.—Manuscrit de Sainte-Hélène ; détails, etc.

Nous avons quitté Newlands vers le milieu du jour, et sommes arrivés à Tygerberg à la nuit. Notre nouvel hôte, M. Baker, né à Coblentz ou dans les environs, s'est trouvé comme un de nos compatriotes par son origine, ses opinions et sa sympathie. Toute la famille était à l'avenant, et composée des meilleures gens du monde. Il eût été difficile pour nous de trouver ailleurs plus de soins, d'égards, d'attentions ; tous nos désirs étaient prévenus, devinés, accomplis. Alors commença la troisième époque de notre captivité au Cap. La 1re, au château était une prison insupportable ; heureusement elle ne dura que dix jours : la 2me avait été de plus de deux mois à

Digitized by Google

Newlands, séjour charmant, demeure des plus douces : la 3me enfin, à Tygerberg, véritable désert, devait durer plus de quatre mois, et encore mes chaînes devaient-elles se prolonger ensuite !

Ici nous nous trouvions situés presque sur les confins des hordes errantes. Le pays était parsemé d'habitations isolées et à d'assez grandes distances, occupées par des cultivateurs de diverses nations, défrichant des terrains nouveaux pour se faire une fortune, ce à quoi l'on doit réussir indubitablement avec de la persévérance, de l'ordre, et quelques premiers fonds. Toutefois, bien qu'aux extrémités du monde civilisé, nous trouvâmes presque aussitôt et partout plus que de la bienveillance. Nos événemens Européens n'y étaient ni inconnus ni indifférens ; ils y avaient été recueillis même avec partialité, la majeure partie de la population se trouvant Hollandaise, et liée à notre système national ; aussi y trouvai-je, à mon grand étonnement, le nom de Napoléon des plus familiers. Le coq le plus fameux de la contrée, le plus souvent victorieux, s'appelait Napoléon ! Le coursier le plus renommé, Napoléon ! Le taureau le plus indomtable, Napoléon ! Toujours Napoléon !!! Je ne pouvais m'empêcher d'en rire ; mais c'est qu'au fait chacun a sa manière de vanter, de consacrer les héros, et ici on prétendait bien avoir donné le plus beau nom que l'on connût.

Malgré notre éloignement de la ville, nous rece-

Digitized by Google

vions pourtant quelques visites, et il était doux pour nous de mesurer le degré d'intérêt par celui de la distance et des embarras. C'est dans ce désert que nous apprîmes le naufrage d'un de nos bâtimens Français, l'Alouette, qui fit côte dans les environs du Cap ; je fus assez heureux pour y faire parvenir les preuves du vif intérêt que j'y prenais ; car je n'ai jamais mieux senti qu'aux extrémités de la terre combien la patrie rend frères, en dépit des troubles politiques. Déjà, pour mon propre compte, j'avais recueilli, avec la plus douce satisfaction, la preuve des mêmes sentimens à mon égard : des compatriotes pénétrèrent mystérieusement jusqu'à nous dans le désert ; d'autres, antérieurement, avaient franchi l'enceinte de Newlands, au péril de leur sûreté et au détriment de leur fortune, pensaient-ils, pour venir me proposer des services ; il n'est pas jusque dans la prison resserrée de la ville, où les soins ingénieux de quelques Français n'eussent pénétré ; et c'est dans de telles situations, que de tels témoignages sont précieux et dignement sentis.

Au demeurant, l'intérêt et la bienveillance ne se bornaient pas à nos compatriotes : un capitaine Américain me fit offrir de m'enlever de ma solitude : il avait prévu tout, pourvu à tout, me faisait-il dire, je n'avais qu'à vouloir ; car je n'avais qu'un hôte, et non pas un geolier. Mais à quoi cela m'eût-il conduit ? Il n'était qu'un seul point,

Digitized by Google

un seul but pour moi, Londres et le voisinage des ministres Anglais.

Nous nous efforcions de passer le temps à l'aide de nos occupations habituelles. Je m'étais procuré un lecteur, et je l'employais beaucoup. En dépit de la distance, nos amis continuaient à nous fournir les journaux et les publications nouvelles. C'est alors que je lus l'ouvrage de M. Hobhouse, le premier, je crois, qui ait parlé favorablement de Napoléon, et ait hasardé d'en dire quelque bien; celui du docteur Warden, fort erroné, bien qu'avec les meilleures intentions du monde, j'en suis sûr; enfin, le *fameux Manuscrit de Sainte-Hélène*, qui a tant excité l'intérêt et la curiosité de l'Europe. On s'y est partagé chaudement, on s'y est épuisé en conjectures sur son authenticité et sa véritable origine; mais l'étonnement, les incertitudes qu'il m'a causés à moi-même, les combinaisons qu'alors il me fit faire ne sauraient se rendre. Quels furent mes sentimens, ma surprise à cette lecture, où des pages de vérité, qui me semblaient derobées à mes propres secrets, se mêlaient à d'autres pages pleines d'erreurs les plus triviales! Il fut des morceaux où je m'arrêtais, doutant que je fusse bien eveillé; j'en reconnaissais la substance, parfois des phrases entières, de propres expressions. Je me rappelais les avoir transcrites dans le temps, de la bouche même du narrateur. Elles étaient dans les papiers mêmes que Sir Hudson Lowe m'avait retenus à Sainte-

Digitized by Google

Hélène. J'aurais pu affirmer que toutes les grandes et belles idées, la haute politique, les hautes conceptions, tout ce qui attache et séduit dans le fameux Manuscrit, se trouvait consigné dans mon Journal, et recueilli de la conversation de Napoléon. Si ma lecture ne m'eût présenté que cela, je n'eusse pas douté un instant que l'ouvrage ne fût sorti de Longwood directement ; car les dates, à la rigueur, m'eussent permis ce calcul : six à sept mois s'étaient écoulés depuis mon expulsion de Sainte-Hélène. Mais d'où provenait l'alliage qui s'y trouvait ? C'était une bizarrerie dont je ne pouvais me rendre compte. Serait-ce, me disais-je, une infidélité commise sur mes papiers, dont certaines parties auraient été nouées par des mains étrangères ? Mais, outre que je repoussais tout d'abord cette injurieuse pensée, que je ne pouvais me permettre sans preuves, quelle apparence que ce fût une autorité aussi ennemie qui publiât de la sorte ce dont le résultat, après tout, devait être favorable en masse à l'illustre victime de l'ostracisme des rois.

Du reste, quel vrai sentiment avait dicté cet ouvrage ? Il est souvent équivoque. Quelles mains y avaient travaillé ? Elles sont des plus contradictoires. Qu'a-t-on réellement prétendu ? L'écrit présente plusieurs styles, plusieurs esprits, plusieurs échelles d'informations. Sa composition semble et doit avoir été une marqueterie ; autrement comment avoir été aussi familier avec les

Digitized by Google

hautes conceptions secrètes de l'interlocuteur, celles de son cabinet, et se trouver si étranger à sa propre opinion sur des actes publics, opinion que tant de monde a pu tenir de lui : sur son premier mariage, la situation des Français en Egypte, le jugement du Duc d'Enghien, etc., etc.

Celui-là qui aurait obtenu par lui-même des vérités si confidentielles, pourrait-il être réduit à les mêler à des erreurs aussi vulgaires ; et si la force de tête de quelqu'un a pu le conduire à deviner ces grandes vérités, comment la justesse de son esprit ne l'a-t-elle pas porté à se procurer l'exactitude sur le reste. Enfin je ne parlerai pas de cette recherche d'expressions singulières et de mauvais goût qui décèlent un effort d'imitation si mal saisie ; je ne citerai pas non plus les nombreux et incroyables anachronismes ; toutes ces considérations et plusieurs autres encore me rendirent, et m'ont conservé depuis, la chose tout-à-fait inexplicable.

Cependant les jours couraient, et je ne voyais point de terme à mon exil. Le temps nécessaire pour recevoir des nouvelles de Londres était écoulé, et rien ne venait. Une profonde mélancolie s'était saisie de moi, j'étais au désespoir ; j'avais de constans et violens maux d'estomac, mes insomnies se perpétuaient, ma santé s'altérait de jour en jour, le mal faisait des progrès rapides. Alors se déclarèrent les maux de tête qui ne m'ont plus quitté. Déjà, à Balcombe's cottage et à New-

Digitized by Google

lands, à la suite de longues et fortes préoccupations, j'avais éprouvé, mais à de très-grands intervalles, comme un coup électrique, une véritable étincelle au cerveau, que j'attribuais à la lassitude du travail, ce qui me le faisait interrompre, et c'était là tout; mais ici, tout-à-coup se manifesta une douleur continue, accompagnée, si j'étais debout, de légers étourdissemens, et parfois de maux de cœur; voilà le commencement et l'origine d'un mal qui, depuis plus de cinq ans, a parcouru toutes les parties de ma tête sous des symptômes variés, et avec différentes nuances de douleur, sans me la laisser tout-à-fait libre un seul jour. Durant un temps c'étaient des élancemens violens et fort répétés tantôt au-dessus d'un œil, tantôt au-dessus de l'autre, accompagnés d'un bruissement insupportable dans les oreilles. J'ai été sourd, puis cela s'est passé tout-à-fait. A une autre époque, toute conversation, surtout pour peu que j'y misse de la chaleur, amenait aussitôt comme un gonflement dans le voisinage des oreilles, lequel m'embarrassait la mâchoire. J'en ai été parfois à croire qu'il surgissait subitement de gros boutons ou espéces de petites bosses sous mes cheveux. Elles existaient réellement, mais très-momentanément. D'autres fois encore j'avais tous les muscles du cou pris et très-douloureux. Cet état, en Allemagne, m'a conduit à une telle débilité, qu'il m'était devenu impossible de m'occuper de quoi que ce fût, d'agir, même de dicter seulement quelques lignes. Toute-

Digitized by Google

fois j'ai toujours pu supporter qu'on me fît la lecture sans inconvénient et pendant plusieurs heures de suite.

J'ai vainement épuisé partout les conseils de la faculté ; aucun remède n'a jamais produit de soulagement immédiat, et jusqu'ici je n'en ai pas trouvé de plus efficace que de n'en faire aucun.

Depuis mon retour en France, mon état s'était singulièrement amélioré, et je gagnais chaque jour à l'aide du repos et de la solitude, bien que pour peu qu'il m'arrivât de causer quelque temps ou de m'arrêter sur une pensée, ma souffrance revenait plus ou moins forte : c'était aussitôt comme une main de plomb qui me comprimait le milieu de la tête.

Dans mon état d'amélioration, apprenant qu'on se plaignait de nombreuses négligences dans les premiers volumes du Mémorial, j'ai voulu mettre un peu plus de soin à la rédaction des suivans. J'ai abusé du mieux que j'éprouvais, et je suis retombé dans un état pire, peut-être, qu'antérieurement, au point de m'être vu forcé d'interrompre plusieurs fois cette dernière livraison, et d'avoir eu souvent la crainte de ne pouvoir la terminer ; mais aujourd'hui c'est plutôt débilité que douleur ; le plus léger travail réveille mon incommodité première, et y ajoute une faiblesse extrême et subite en toute ma personne ; j'ai grande peine à marcher, j'éprouve une hésitation, un frémissement, dès que je me trouve debout ; la terre semble me manquer,

Digitized by Google

je chancelle, j'ai un léger mal de cœur, et je dois m'appuyer, dans la crainte de tomber; on a des vertiges à la tête, moi je croirais les avoir sous les pieds. Mais je reviens à mon sujet.

Dans mon état d'incommodité nouvelle et chaque jour croissante, j'écrivis au Gouverneur pour qu'il me fût permis de revenir à la ville, plus près du secours des médecins; ce fut vainement: Lord Charles Somerset était devenu insensible pour moi.

Dans toute l'impatience et l'horrible tourment que me causait la prolongation de ma captivité, j'avais renouvelé plusieurs fois, depuis mon séjour à Tygerberg, et en termes violens, peut-être, mes sollicitations auprès du Gouverneur pour qu'il me laissât retourner en Europe. J'ai eu des raisons de croire que je l'avais parfois ébranlé. Soit justice naturelle de sa part, ou toute autre cause, j'ai lieu d'être certain qu'il n'était pas sans hésitation ni sans inquiétude à cet égard. " Etait-il bien con-
" venable en effet, se disait-il, qu'il fût devenu
" geolier de la façon de Sir Hudson Lowe? Avait-
" il bien, après-tout, le droit de me priver ainsi de
" ma liberté?" Mais ses méchans conseillers étaient là pour le raffermir. " Ne m'avait-on pas bien
" logé, bien nourri, lui disaient-ils; de quoi donc
" avais-je à me plaindre, et comment avais-je re-
" connu de si bons traitemens et tant de bienveil-
" lance? En affectant de ne jamais sortir, de ne
" me montrer nulle part, pour mieux constater ce
" qu'il me plaisait, disaient-ils, d'appeler mon em-

Digitized by Google

" prisonnement et sa tyrannie. Quelles avaient " été les expressions de mes lettres toujours si dé- " placées, si violentes?" car ils en avaient tiré grand parti contre moi, surtout dans une circonstance speciale : à l'arrivée de Lord Amherst et de l'Admiral Plampim, Lord Charles Somerset, dans l'intention, peut-être, de leur créer la facilité de me voir et de me questionner, ou par tout autre motif, m'avait envoyé, par une ordonnance, au fond de mon désert, une invitation pour un bal solennel donné, autant que je puis me le rappeler, à l'occasion de la fête du Prince de Galles : l'ordre était d'attendre ma réponse. Je la fis sur la carte d'invitation même, et dans des termes très-durs ; j'étais outré que Lord Charles Somerset semblât soupçonner si peu la situation affreuse dans laquelle il me retenait, et qu'il me jugeât capable d'aller à un bal dans l'état de deuil où je me trouvais. " En- " fin, concluait victorieusement le perfide entou- " rage, si Sa Seigneurie avait fait une faute en me " gardant, il était désormais trop tard pour en re- " venir ; car il avait déjà été fait assez de mal, di- " sait-on, pour demeurer toujours blâmable, et l'on " aurait, en outre, l'air de n'avoir pas su ce qu'on " voulait faire : ce serait se condamner soi-même ; " il valait donc bien mieux, tout considéré, laisser " aller désormais la chance jusqu'au bout *."

* Le hasard a placé plus tard dans mes mains la condamnation matérielle de Lord Charles Somerset. Je possède, par

Digitized by Google

Tant de circonstances réunies contre moi avaient concouru à m'aliéner tout-à-fait Lord Charles Somerset, et à l'aigrir au point de le porter, en cette occasion, en dépit de son naturel même, jusqu'à l'inhumanité. A la lettre que je lui adressai pour lui peindre l'état de ma santé et le besoin indispensable d'aller me faire soigner à la ville, il me fit répondre froidement, par son aide-de-camp de service, qu'il ne pouvait rien changer à ses résolutions ; mais qu'il donnerait des ordres pour que j'eusse toute assistance médicale. Or, j'étais à huit ou dix lieues de la ville, le médecin ne pouvait se presenter guère qu'une fois la semaine ; il ordonnait des remèdes qu'il eût fallu aller chercher

---

duplicata, une lettre du sous-secrétaire d'état Goulburn, à Madame de Las Cases, à Paris, sous la date du 21 Février 1817, portant, " qu'il a commission de Lord Bathurst de lui faire " connaître le départ de son mari, de Sainte-Hélène, pour le " Cap, et que, dans le cas où il se déciderait à retourner en Eu- " rope, il peut y être attendu à peu près pour le mois de Mai ;" et je n'ai quitté le Cap que trois mois plus tard, vers la fin d'Août!!! Lord Bathurst n'avait donc pas compté qu'on dût m'y garder. Lord Charles Somerset, en m'y retenant, n'avait donc pas exécuté les ordres de son ministre ; il n'avait fait qu'obéir aux suggestions de Sir Hudson Lowe!!! Je n'ai aucune raison assurément de soupçonner que Lord Bathurst ait pu être touché, le moins du monde, de cette irrégularité pourtant si funeste pour moi ; mais si j'ai bien deviné Lord Charles, je dois être sûr qu'il en aura été affligé, et l'aura regrettée. Aussi est-ce dans cette persuasion qu'aujourd'hui je la lui pardonne du fond de mon cœur.

Digitized by Google

à la ville; ce qui les rendait impraticables. Je perdis patience à la lecture d'une réponse qui me semblait bien plutôt une ironie barbare qu'un moyen de soulagement; et, dans mon indignation, m'adressant directement au secrétaire colonial, je lui écrivis: "Que comme c'était par sa direction "que j'avais été transféré chez M. Baker, j'avais "l'honneur de le prévenir que, me trouvant dans "l'absolu besoin du voisinage des médecins, j'al- "lais, ne supposant pas qu'il pût s'y opposer, me "rendre à la ville, chez le Docteur Leisching, "beau-père de M. Baker, pour m'y faire traiter." Il se hâta de me répondre qu'ayant pris les ordres du Gouverneur, S. E. me faisait savoir que ses instructions ne lui permettaient pas de me laisser venir au Cap.

Mais je résolus de n'en tenir aucun compte, et j'écrivis de nouveau au secrétaire colonial: "Qu'en "dépit de sa lettre, à moins qu'on n'employât la "force pour m'empecher de sortir de Tygerberg, "j'allais me mettre en route pour la ville, que "rien n'était plus aisé que de me faire arrêter aux "portes, et de m'y tenir renfermé plus sévèrement "que je ne l'étais à Tygerberg; que j'y aurais "gagné du moins de me trouver à portée des "médecins et des remèdes; que je pouvais ne "pas attacher un grand prix à la vie peut-être, "mais que je pensais qu'il était un certain devoir "de la défendre." Heureusement la permission de mon départ, arrivant enfin de Londres, se croisa

Digitized by Google

précisément avec ma demarche; autrement je ne sais pas comment cela eût fini. Le Gouverneur me fit savoir cette nouvelle, l'accompagnant de l'offre d'un logement préparé pour moi à la ville. Je le refusai, et me rendis, ainsi que je l'avais annoncé, dans la famille du Docteur Leisching, où je retrouvai tous les soins affectueux, la tendre hospitalité de Tygerberg dans un ménage patriarchal, dont le spectacle et les vertus suffisaient pour faire du bien.

Mais alors commencèrent de nouvelles contrariétés: je devais en être abreuvé jusqu'au bout. Le Gouverneur, en m'apprenant que j'étais libre de partir, m'avait mandé qu'il se présentait deux occasions, et qu'il attendait que je lui fis connaître mon choix. Je répondis immédiatement que la plus prompte serait pour moi la préférable. J'attendais donc avec confiance les derniers avis du Gouverneur et mes passeports. Je gardais le lit. Deux jours se passèrent, l'un des batimens appareilla. Qu'on juge de mes angoisses et de mon supplice, surtout quand il s'éclaircit que le Gouverneur n'avait plus rien à me dire; que c'était désormais à moi à me tirer d'affaire comme je l'entendrais. Je me récriai violemment sur ce qu'on m'avait fait manquer ainsi le prémier départ; mais la chose était sans remède; et comme il se trouvait en rade un gros bâtiment de transport ramenant en Angleterre un régiment d'artillerie, je suppliai le Gouverneur de me permettre d'en

Digitized by Google

profiter, à cause surtout des secours médicaux qu'il pouvait me présenter. Il fut répondu qu'il n'y avait plus de place. Vainement représentai-je que s'il se trouvait deux officiers d'artillerie de plus, on ne les laisserait sûrement pas en arrière, et que si on avait deux matelots à embarquer encore, ils trouveraient bien certainement leur place, qu'il ne nous en fallait pas davantage. Tous mes raisonnemens furent inutiles; il me fut objecté que ce bâtiment d'ailleurs touchait à Sainte-Hélène, et que cette circonstance suffisait pour me l'interdire. Il fallut me soumettre à la force, et borner le choix que m'avait si généreusement laissé le Gouverneur au seul bâtiment qui existât en rade. C'était un très-petit brick, véritable coquille, sur laquelle il s'agissait de faire 3000 lieues; n'importe, je ne balançai pas, je me serais jeté plutôt à la nage que d'attendre un seul instant. Le marché fut aussitôt aveuglément conclu; je ne respirais plus que pour appareiller.

Le capitaine de mon brick me prévint qu'il avait reçu les ordres du Gouverneur de m'interdire toute communication avec la terre, si, dans le cours de sa traversée, il se trouvait dans l'obligation de relâcher, et, arrivé en Angleterre, de ne pas me laisser débarquer sans avoir pris les ordres du gouvernement. J'étais donc encore véritablement prisonnier entre les mains de cet homme, et pourtant on m'obligeait à lui payer la somme qu'il lui plaisait de me demander. C'était une circon-

Digitized by Google

stance si étrange, me semblait-il, que j'eus le désir de la constater, dans la crainte qu'un tel récit de ma part ne pût laisser quelque doute. Aussi, m'adressant au Gouverneur pour la dernière fois, en lui demandant nos passeports, je lui faisais observer cette singularité, et je le priais de vouloir bien, par sa réponse, certifier que j'avais pourvu moi-même au paiment de mon passage à bord du brick, devenu par ses instructions ma nouvelle prison ; mais comme on le juge bien, je ne reçus que mes passeports, et pas un mot de plus.

TRAVERSÉE EN EUROPE.

Espace de près de cent jours.

MERCREDI 20 AOÛT, AU VENDREDI 15 NOVEMBRE.

Appareillage du Cap.—Traversée.—Mouillage en Angleterre.

Vers le soir nous gagnons la plage, conduits par nos deux excellens hôtes de Tygerberg et du Cap, dont les soins hospitaliers, les attentions extrêmes et toutes les marques d'une véritable affection nous ont imposé une reconnaissance profonde. Il faisait calme ; mais, en mettant le pied dans le canot, et comme par magie, s'élève tout à coup un vent favorable. Nous nous écriâmes tous que c'était d'un bon augure ; mais il fut loin de

Digitized by Google

s'accomplir : on verra que la traversée devait être des plus longues, et les approches de l'arrivage effrayantes et terribles.

Nous atteignîmes le bâtiment, on leva l'ancre, et enfin nous fûmes sous voile pour cette route d'Europe tant désirée.

Avec le moment de l'appareillage, avaient fini, pour moi et pour mon fils, la ville du Cap et les côtes de l'Afrique : non que le lendemain elles fussent déjà hors de vue ; mais parce que nous demeurions ensevelis l'un et l'autre dans le fond du bâtiment, en proie à un mal de mer effroyable qui dura long-temps, et dont nous crûmes que nous expirerions. Notre logement était si petit, si sale, si incommode ! notre brick n'était guère que de 200 tonneaux et de 12 hommes d'équipage, dont 2 mousses, encore à l'exception du capitaine et du bosseman, son second, qui seuls pouvaient compter pour deux bons matelots ; du cuisinier, vieillard impotent ; tout le reste n'était plus que des enfans. Une telle exiguité était d'autant plus sensible à mes yeux, et devait réagir d'autant plus fortement sur ma disposition naturelle au mal de mer qu'au Griffon près, je n'avais jamais été que sur des vaisseaux de 74, montés de 7 à 8 cents hommes.

Toutefois, soit que cette secousse devînt un remède naturel, ou autrement, il est certain qu'en dépit de cette affreuse incommodité, malgré une nourriture exécrable, et dans l'absence et le besoin

Digitized by Google

de toutes choses, ma santé et celle de mon fils se trouvèrent bientôt sensiblement améliorées; et puis, adressez-vous à la médecine! C'est que, comme le disait souvent l'Empereur, l'homme est une machine à vivre, et que les fonctions de sa nature sont plus fortes encore que toute la science des hommes.

Au bout de treize jours de navigation, nous atteignîmes le tropique du Capricorne et les vents réguliers.

Huit jours après, le dimanche 7 Septembre, nous passâmes à la vue de Sainte-Hélène; mais à la distance de plus de quinze lieues, à peine pouvait-elle s'apercevoir: il faudrait y avoir été comme moi, y avoir été conduit par les mêmes motifs, en avoir emporté l'affection et les autres sentimens que j'y avais puisés, pour soupçonner tout ce que ce voisinage me fit éprouver, les pensées qu'il fit naître, les regrets qu'il remua. J'avais eu en mon pouvoir d'y demeurer, et j'avais choisi de m'en bannir moi-même! . . . Aussi bien l'expérience du Cap commençait à me faire craindre de ne m'être décidé que sur des chimères.

Désormais nous voguions à l'aise vers la Ligne, sur cette mer des tropiques, sur laquelle nous avions plus de 3,000 lieues à parcourir. Notre petite barque composait tout notre univers; quel champ de méditations, que de se trouver seul et durant près de cent jours sur le vaste Océan, sans autre abri que l'immense voûte des cieux; sur un

Digitized by Google

atôme flottant, séparé par une frêle planche seulement, et de la voracité des monstres, et des abîmes sans fin ! . . . Quel élément pourtant notre audace s'est soumis ! Quels avantages n'a-t-elle pas su s'en créer ! Ah ! que l'homme est grand, que ses efforts sont sublimes, que ses succès sont admirables !

Des myriades de poissons nous environnaient, ils semblaient là plus spécialement dans leur empire. Parfois on eût dit que ce n'était qu'avec peine que le vaisseau allait se frayer un passage au milieu d'eux. Dans cette mer généralement unie et tranquille, éternellement soumise aux vents toujours les mêmes, les voiles une fois orientées, on n'a plus guère qu'à laisser aller, aussi chacun des matelots employait la plupart du temps son oisiveté à tâcher de saisir quelques-uns de ces nombreux poissons qui nous entouraient, et leurs succès, assez rares, étaient pour nous un grand objet de contentement et de joie. Nous étions si mal nourris et tellement au rebours de nos habitudes qu'un albicorne, une bonite, au dauphin, qui peut-être de leur nature ne sont pas fort bons, nous semblaient délicieux, et qu'une telle capture faisait le régal de tous : c'était une véritable fête, nous aurions, je crois, mangé du requin.

Que Dieu fasse paix, du reste, à notre cher Capitaine pour la viande, le poisson salé et autres horreurs dont il nous empoisonnait régulièrement deux fois par jour, en dépit de l'énorme rançon

Digitized by Google

qu'il nous avait imposée, et pour laquelle il nous avait promis si bonne chère et si commode logement. Mais une auge, un véritable fumier, quatre ou cinq gros pains, quelques douzaines de vieux coqs, telle fut toute sa magnificence, et voilà la bonne foi des corsaires. Le Ciel en préserve ceux qui me suivront! . . . . .

Dans l'état d'isolement où nous nous trouvions, on n'en est que plus préparé à toutes les impressions, et c'était un bonheur pour nous, une véritable joie, à mesure que nous avancions, de découvrir une étoile de notre hémisphère natal, de retrouver toutes nos constellations d'Europe. Chaque soir, sous ce beau ciel, je donnais à mon fils des leçons d'astronomie; le jour il s'exerçait à des observations nautiques avec le Capitaine, lequel nous dédommageait des sensualités corporelles sur lesquelles il nous avait si fort trompés, en alimentant notre esprit par de longues et nombreuses lectures, dont il s'acquittait, au demeurant, à merveille.

Au bout d'un mois, le 20 Septembre, nous rentrâmes enfin dans notre hémisphère septentrional, en traversant l'équateur presque en même temps que le soleil qui descendait, vers le midi, à contre bord de nous. Nous dépassâmes avec beaucoup de bonheur le voisinage Nord de la Ligne, où les calmes et les orages sont infaillibles. Là, la fournaise de l'équateur se combinant avec la fournaise des sables Africains, conspirent de concert pour

Digitized by Google

tourmenter, troubler la nature qui exprime sa lassitude par des calmes prolongés, ou se réveille par des torrens de pluie et des éclats de tonnerre terribles.

Vingt-cinq jours après, nous dépassâmes le second tropique, et atteignîmes les confins de nos vents variables.

Nous avions quitté le Cap en hiver, et après avoir traversé la zône embrasée des tropiques, nous retrouvions de nouveau l'hiver aux portes de l'Europe: ainsi des tempêtes stationnaient aux deux extrémités de notre course: nous avions heureusement esquivé celles du départ; restaient celles de l'arrivée: nous les trouvâmes à leur poste, et furieuses.

Au bout d'une vingtaine de jours de vents variables, insignifians, incertains, nous arrivâmes à la vue des Açores. Notre voyage avait acquis déjà le caractère d'une extrême longueur. Il n'est pas sans exemple qu'on se soit rendu du Cap en Angleterre en trente jours; la traversée commune est de cinquante: nous tenions la mer depuis plus de quatre-vingts jours, et nous n'en étions encore qu'aux grandes difficultés. En effet, à la vue des Açores commencèrent nos tribulations, et ce que nous appelâmes notre *semaine de la Passion.*

Le 1er Novembre, premier coup de vent modéré, il est vrai; mais seulement comme pour commencer, et nous mettre en train.

Digitized by Google

Le 2, calme pour respirer. Le 3, second coup de vent supportable encore; mais dans la nuit, qui se trouvait des plus obscures, troisième coup de vent, et cette fois véritable ouragan. Le vent saute avec une détonnation terrible de l'arrière à l'avant, soufflant avec furie; il prend à revers le peu de voiles que nous portions, et en un instant, aussi rapidement que la pensée, le côté du vaisseau est dans l'eau, la mer atteint presque le pied des mats. Une grande partie des tonneaux de sa cargaison sont culbutés, et viennent ajouter, par leur poids, à l'inclination déjà si effrayante du bâtiment. Heureusement le vent dévore les voiles qui lui sont abandonnées, autrement nous achevions de sombrer. Chacun se croyait noyé, et nous devions l'être: le destin l'emporta; notre heure n'était pas venue; nous eûmes le bonheur de surnager. C'est un accident de la sorte, et à peu près dans les mêmes parages qui, en 1782, submergea la Ville de Paris, et quatre autres vaisseaux de 74. Notre Capitaine et son second, navigant depuis vingt ans, nous assuraient n'avoir jamais éprouvé de vent aussi violent. Un plus fort serait impossible, disaient-ils; la mer en était blanche et lumineuse aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Ce coup de vent, qui dura trois heures dans sa plus grande force, se prolongea toute la journée du 4, et partie du lendemain.

Le 5, la fin du jour devint supportable; mais ce n'était qu'un répit.

Digitized by Google

Le 6, quatrième coup de vent soufflant avec violence tout le long du jour. Il va croissant dans la nuit; nous sommes obligés de fuir devant lui; la mer est furieuse, elle s'empare du pont, on est obligé de fermer hermétiquement l'ouverture par laquelle nous sortions de notre cabane, et nous demeurons enfermés au fond du bâtiment, à la seule lueur d'une lampe lugubre : c'était l'antre de Neptune qui menaçait de devenir bientôt celui de Pluton. Nous étions littéralement sous l'eau, dont les vagues ondulaient sur nos têtes.

Cet état dure tout le jour du Vendredi 7. Malade de la mer, depuis long-temps je n'avais bougé de mon hamac; sur les quatre heures de l'après-midi, je profite d'un moment d'embellie, pour essayer de me traîner à l'issue de notre hideux refuge, et y considérer un peu l'état des choses; et vraiment le spectacle était grand, sublime, imposant, terrible : le vaste Océan, ombragé d'un ciel rouge de fureur, hérissé d'innombrables montagnes rugissantes, sillonné de profondes vallées et d'abîmes sans mesure, formait un ensemble qui saisissait d'une sainte horreur. Notre petite barque glissait avec une admirable rapidité entre deux montagnes mouvantes, dont les bords venaient se mêler souvent sur notre pont, menaçant à chaque instant de s'y réunir pour notre destruction finale; tandis que par-derrière de longues et serpenteuses vagues, semblables aux montres fantastiques de la fable, nous poursuivaient avec une incessante ar-

Digitized by Google

deur, élevant leurs têtes hideuses au-dessus de notre poupe, d'où elles semblaient plonger sur nous pour contempler leur proie qui leur échappait toujours, mais non sans qu'elles nous enlevassent par-ci par-là les bois de nos parties supérieures. Dans cet état, le péril était des plus imminens : on se parlait peu, on se considérait en silence : en se laissait courir le temps. Il est certain qu'il suffisait d'un faux coup de gouvernail, de la plus petite inattention, de la plus légère négligence pour nous engloutir à jamais. Si nous eussions été atteints par une de ces redoubtables vagues de derrière, elle eût tout entraîné sous son poids ; c'est même ce que nous avions à redouter davantage. Nous fûmes menacés plus d'une fois d'être enfoncés dans notre retraite ; le choc des vagues frappait sur nous avec la véritable détonation du canon. Nous les voyions avec effroi faire des progrès sur nous ; et une grande partie de la nuit terrible qui suivit, fut employée à nous retrancher et à nous renforcer contre elles.

Mon fils, qui ne pouvait ni se coucher ni dormir, montait souvent aux nouvelles, et revenait ensuite près de moi, qui demeurais gisant sur mon hamac. Dans la longueur de cette nuit cruelle, ne sachant que faire pour nous distraire de notre situation, et afin de tromper le temps, s'il était possible, j'essayais un moment de dicter à mon fils : c'était un morceau d'histoire ancienne ; mais bientôt une vague, dans un des enfoncemens partiels, vint

Digitized by Google

inonder mon hamac et le papier de mon fils. Nous nous crûmes à notre dernière heure : il me saisit la main, disant, avec assez de gaîté : " Du moins, " nous nous enfoncerons en bonne compagnie ; " nous descendrons avec nos Grecs et nos Ro- " mains." Il est sûr, pour le dire en passant, que je pus voir mon fils supporter ces crises, vraiment effrayantes, de manière à en être plus que satisfait. Il les considérait avec calme, les suivait avec curiosité et en parlait librement ; et ce que peuvent seulement quelques mois de plus sur notre machine ! ce que peut pourtant la force des muscles sur la nature des sensations ! C'est dans cette situation-là même, et dans tout le sangfroid dont il me donnait la preuve, qu'il me disait que, dans la route à Sainte-Hélène, à bord du Northumberland, pas plus d'un ou deux ans auparavant, il avait passé plusieurs nuits blanches dans son lit, et fort malheureux par la seule crainte d'être submergé durant son sommeil. Si faible alors qu'il n'y avait même pas l'apparence du danger ! si intrépide aujourd'hui quand la mort pouvait être regardée comme certaine !... Il arriva même que son attitude en cette occasion fut importune à notre capitaine, qui, un moment, la traita de scandale. Ce capitaine, que nous avions cru être un loup de mer, et qui, à l'essai, ne se trouva rien moins que cela, qui, dans l'excès du péril, avait tout abandonné à son second, et dans son découragement demeurait étendu sur son lit, rêvant

Digitized by Google

sans doute à ses péchés, à ses voleries sur nous peut-être, car on connaît la dévotion, les scrupules des matelots en péril ; cet homme, dis-je, retrouva ses forces pour faire une scène à mon fils, sur ce qu'il s'était permis, disait-il, une expression gaillarde, et osait fredonner un air en cet instant ; ce qui, disait-il, et dans la situation terrible où nous nous trouvions, était fait pour offenser Dieu ; que son inexpérience et sa jeunesse seules pouvaient lui avoir caché le danger où nous étions depuis huit jours de finir à toute minute, et en ceci il disait vrai.

Au demeurant, tout ce qu'on vient de lire ne devait pas être encore la limite de nos dangers ni le terme de nos craintes. La tempête durait toujours et semblait croître encore ; enfin, le Samedi 8, vers le matin, l'homme qui tenait le gouvernail, à titre de plus adroit, de plus intrépide dans l'équipage, déclara qu'il ne s'en chargeait plus. Les étourdissemens le gagnaient, disait-il, et il craignait que quelque faute de sa part ne devînt funeste à tous. Alors il fallut avoir recours à la dernière ressource, celle de *mettre à la cape*, c'est-à-dire de faire venir le vaisseau en travers du vent, manœuvre des plus délicates dans la situation désespérée où nous nous trouvions, parce qu'on courait risque d'être englouti en l'exécutant. Toutefois la Providence encore fut de nouveau pour nous : nous y parvînmes avec le plus rare bonheur ; et un cri fervent de reconnaissance et de joie de tout

Digitized by Google

l'équipage nous l'apprit en bas. Nous nous estimâmes des plus heureux, bien que d'être englouti désormais par le travers, au lieu de l'être auparavant par le derrière fût la principale différence. Pourtant il est vrai de dire qu'à peine nous fûmes dans cette nouvelle attitude, que le vaisseau se trouva, par rapport à ce qui venait de cesser, comme s'il fût arrivé au port. Pour moi, j'avais vu prendre à regret la détermination de changer de route, car nous interrompions par là notre course vers le dénoûment de nos maux; mais à peine me fus-je trouvé un peu plus à mon aise, que rien dans le monde n'eût pu m'amener à reprendre la situation que nous venions de quitter. C'est que, dans l'état désespéré où nous nous trouvions depuis tant d'heures, on finit par prendre son parti; mais que, dès que la confiance revient, on répugne extrêmement à se résigner de nouveau.

Ce terrible coup de vent durait depuis trois jours: notre semaine se complétait. Je comptais beaucoup sur le dimanche qui allait commencer, non-seulement à cause du changement de lune, mais aussi à cause de la bienveillance toute particulière dont ce jour avait été constamment pour nous depuis notre départ; et nos espérances ne furent point déçues; car, dans la nuit du Samedi, le temps devint supportable, et au jour nous pûmes nous mettre en route. Il est sûr que, par un concours singulier, les dimanches, depuis le

Digitized by Google

Cap, avaient toujours été marquans et heureux : c'était un dimanche que nous avions passé le tropique du midi et gagné les vents alizés ; c'était un dimanche que nous avions vu Sainte-Hélène ; un autre dimanche que nous avions atteint l'Ascension ; un dimanche que nous avions coupé la Ligne ; un dimanche que nous avions franchi le second tropique ; un dimanche que nous avions gagné la hauteur de Gibraltar, premier point de la grande patrie Européenne ; enfin, c'était un dimanche que nous étions arrivés à celle de Bayonne ou de Bordeaux, commencement de notre chère France ; et c'était un dimanche encore où, en cet instant, nous finissions cette terrible semaine à la hauteur de Brest. Nous pouvions en toute justice compter désormais sur quelques beaux jours, nous disions-nous ; il nous semblait avoir assez chèrement payé notre tribut ; nous espérions avoir épuisé la fureur des vents ; la sonde nous rapportait du fond Européen ; nous ne rêvions plus qu'au beau reste du voyage. Vain calcul ! notre heureux dimanche écoulé, arrive un cinquième coup de vent. Cependant nous commencions à être engagés à l'entrée de la Manche, bien que sans avoir eu pourtant encore connaissance de terre, ce qui faisait que notre véritable position nous était inconnue. La prudence commandait de reprendre le large : heureusement cela ne fut pas long ; et remettant en route, nous arrivâmes enfin à la vue du cap Lézard ; mais il était dit que

Digitized by Google

nous ne pouvions avoir 24 heures heureuses. Un épais brouillard succède presque aussitôt, et un sixième coup de vent se déclare sous les apparences les plus sinistres. Il venait du Sud et nous mettait en perdition. Nous nous trouvions engagés dosormais et sans abri ; d'un côté nous donnions sur le cap Lézard, l'autre nous conduisait sur les îles Scilly, extrêmement dangereuses ; la mer était des plus grosses, nous n'avions pas une connaissance précise des lieux ; la nuit venait, et elle était de 14 heures. Que de sujets d'inquiétude ! quelle perplexité pour l'imagination et le calcul ! La tristesse était grande, et le découragement complet, quand un violent orage de pluie accompagné de tonnerre, bien qu'au milieu de Novembre et par un grand froid, vient enfin comme nous désensorceler ; le vent saute tout-à-coup du bon côté, et pour cette fois termine tous nos embarras, en nous conduisant dans la rade des Dunes, où nous jetons l'ancre. Heureux, cent fois heureux d'avoir échappé à de si terribles et si nombreux dangers ! Plus tard, en Allemagne, lisant les papiers Anglais, nous y trouvions chaque jour l'annonce des plus grands malheurs arrivés précisément à la même époque et dans les mêmes parages. Un vaisseau avait sombré, l'autre avait été englouti, un autre avait été vu flottant sur le côté sans mâts et sans créature vivante, un autre avait péri, corps et biens, à l'arrivage. La saison était citée comme des plus af-

Digitized by Google

freuses, les accidens étaient sans nombre, et il faudrait y avoir été exposé comme nous pour deviner les impressions sympathiques que nous causaient de pareils récits, et les vives actions de grâce à la Providence, que chaque fois ils réveillaient en nous!

VOYAGE DE LA TAMISE A FRANCFORT.

Espace de vingt jours.

DU 16 NOVEMBRE AU 11 DÉCEMBRE.

On m'interdit l'Angleterre.—Déportation à Ostende.—Persécutions en Belgique, en Prusse, etc.; douces compensations.—Arrivée à Francfort.

Nous n'avions, la veille, jeté l'ancre aux Dunes que pour passer la nuit. Au jour nous avons appareillé pour donner dans la Tamise; notre destination était pour Londres; aucun accident ne semblait plus pouvoir me l'interdire désormais, et déjà je calculais l'heure de l'arrivée, toutes mes espérances pouvaient enfin se réaliser; je reprenais toute ma confiance; mais combien je me trompais!

Arrivé à Gravesend, où stationne un vaisseau spécialement chargé de la police des étrangers, un agent de l'autorité, à mon seul nom, me signifia

Digitized by Google

que je ne pouvais aller plus loin, et que je devais le suivre immédiatement avec mes effets à bord de l'*Alien-Ship* (vaisseau des étrangers). J'eus beau me récrier, lui faire voir combien mon passe-port me mettait en règle, c'était là précisément la pièce de ma condamnation. On m'a appris depuis que long-temps avant mon arrivée en Angleterre cette mesure avait été ordonnée pour moi dans tous les ports.

Une fois à bord de l'Alien-Ship, on mit le scellé sur mes papiers, et l'on me dit que je devais attendre les derniers ordres du Gouvernement. J'avais écrit à Lord Bathurst dès l'instant de notre mouillage aux Dunes; je lui écrivis de nouveau en cet instant. Je ne savais pas ce qu'il voulait faire de moi; mais il me paraissait impossible qu'il ne s'empressât pas de me faire paraître devant lui: il ne pouvait m'entrer surtout dans la pensée qu'il se refusât à cette occasion si favorable d'entendre contradictoirement tout ce qui se serait passé à Sainte-Hélène; or, pourtant on va voir que c'est précisément ce qui arriva.

A la réclusion près, on m'avait traité, à l'Alien-Ship, avec toutes sortes d'attentions. Le capitaine qui, ayant fort peu à faire depuis la paix, n'y paraissait que le jour, me destina son propre lit.

Harassé de ces nouveaux contretemps, souffrant de mes maux habituels, et dans l'ennui de ma nouvelle prison, je m'étais couché de bonne heure, lorsque je fus réveillé tout-à-coup dans le milieu

Digitized by Google

de la nuit par une voix glapissante : " Comte ! " comte !" s'écriait quelqu'un qui me cherchait partout, et qui, dans son empressement, ne s'était même pas donné le temps de prendre de la lumière, " *c'est le plaisir du Prince-Régent* que vous " quittiez à l'instant la Grande-Bretagne." Encore, dans le vague de mon sommeil troublé, il m'échappa de répondre : " Assurément voilà un " bien triste et sot plaisir pour S. A. R. ; mais " vous, Monsieur, qui êtes vous?" Et il m'apprit qu'il était messager d'état ou des ministres. Je lui dis de vouloir bien aller attendre que je me trouvasse prêt ; et j'essayai vainement d'achever ma nuit. Au point du jour on me fit descendre avec mon fils dans un bateau ; nous fûmes débarqués avec mystère ; on nous emballa dans une chaise de poste, et l'on se dirigea, par la route la plus courte, sur Douvres, où mon conducteur me dit qu'il avait ordre de me déposer, à mon choix, dans le paquebot de Calais ou d'Ostende, les deux seuls points sur lesquels il me fût permis d'opter.

A Douvres il se trouva, par un motif ou par un autre, que nous ne pûmes appareiller immédiatement, et il me fut dit que ce ne pourrait être même avant deux ou trois jours. On nous enferma dans une auberge, où, sous les efforts apparens de m'être agréable, notre gardien exécuta sur moi la plus basse des manœuvres. Si l'on se plaint sur le continent de mesures ignobles de la part d'agens de

Digitized by Google

police, celui auquel nous avions à faire en cet instant ne demeure assurément en arrière de ceux d'aucuns pays. Comme il m'arriva de prononcer, par hazard, qu'il était bien fâcheux qu'on eût mis le scellé sur mes papiers, parce qu'autrement j'aurais profité de mon séjour pour écrire quelques lettres, il se récria sur la dureté qu'il y aurait à me priver de cette satisfaction qui était des plus innocentes et des plus justes, disait-il; et il courut lui-même briser les scellés, et me remit tous mes papiers, m'exhortant à tâcher d'alléger un contre-temps dont il était fâché d'être l'instrument. Hé bien, tout cela n'était qu'un piége pour se ménager la satisfaction de saisir ce que j'aurais écrit dans la confiance qu'il m'aurait inspirée. Cet homme, durant les jours que nous fûmes ensemble, n'avait cessé de faire le bon apôtre auprès de nous; tout en nous débitant, il est vrai, cent impertinences qui m'avertissaient assez de toute sa turpitude. Il me disait, par exemple, que lui et les siens se faisaient un devoir de ne pas connaître d'autre loi que le *plaisir* du Prince; il me parlait de son *maître*, Lord Sidmouth, le Ministre de l'Intérieur; de *son maître* qui avait précédé Lord Sidmouth, et ainsi de suite; et comme, pour me moquer, je disais que j'avais cru qu'il appartenait au ministère et non au ministre, il me répondait de la meilleure foi du monde que je me trompais, que c'était au ministre qu'il appartenait; car c'était lui qui lui donnait ses appointemens et pouvait les lui reti-

Digitized by Google

rer, ajoutant d'autres sottises pareilles, qui tenaient bien plus du nègre esclave à la Jamaïque, que d'un blanc Européen, citoyen de la Grande-Bretagne ; ce qui, du reste, m'eût été fort égal, si ses nobles principes ne s'étaient pas exercés sur ma personne, ainsi qu'on va le voir.

Au moment précis du départ, lorsque j'allais me mettre en marche, cet homme, jusque-là si complaisant et si obséquieux, me dit, d'un air assez insolent, qu'il avait une petite formalité à remplir vis-à-vis de moi, et s'emparant de tous mes effets, il fit, dans tout mon linge et sur tous mes vêtemens, les recherches les plus minutieuses, se saisissant de tous mes papiers, sans aucune formalité quelconque, se refusant même à toute espèce d'inventaire. Je poussais les hauts cris, je me réclamais des magistrats ; j'exigeais que l'on reçût au moins mes protestations ; mais il me fut répondu que dans la situation où je me trouvais, et vu ma qualité d'étranger, je demeurais en dehors du bénéfice des lois que j'implorais, et il me fallut partir de la sorte, laissant néanmoins après moi la lettre suivante à Lord Sidmouth.

" Milord, — C'est avec le plus vif regret que j'ai l'honneur d'écrire à Votre Seigneurie, certain que je ne serai plus à temps de recevoir sa réponse, qui peut-être comblerait mon désir.

" Depuis quatre jours, je me trouve entre les mains de votre messager qui, à son arrivée, a fait lever le scellé qu'on avait apposé sur mes papiers,

Digitized by Google

me disant qu'il les remettait à ma disposition. Depuis, il m'a vu écrire, m'y a encouragé même, et a attendu le moment du départ pour saisir, en votre nom, jusqu'au dernier de mes papiers. C'est un piége, Milord, qu'il n'entre nullement dans mon cœur de faire remonter plus haut que l'homme qui l'a exercé. Ce messager n'entendait que l'Anglais, il s'est aidé d'un second, se donnant pour entendre tant soit peu le Français, lequel a voulu lire mes papiers un à un, et encore les garder tous. Il y aurait eu pour huit jours de lecture, et je ne pensais pas qu'un simple particulier eût un pareil droit sur moi.

" On m'a tout retenu, lettres, notes, cahiers d'étude de mon fils, titres de propriété, secrets domestiques, pièces officielles de Sir Hudson Lowe et de Lord Charles Somerset, mes agenda journaliers, et jusqu'à une lettre au Ministre de la Police de France, et une autre à ma femme, que dans mon oisiveté ici j'avais déjà dictées pour pouvoir les expédier en abordant à Ostende. On m'en a séparé sans vouloir en faire l'inventaire ni les coter : c'était l'ordre de Votre Seigneurie, disait-on. Dans le premier moment d'indignation, j'ai protesté contre une telle violence, et demandé qu'un magistrat pût recevoir ma plainte. Je ne consignerai pas ici la réponse qui m'a été faite.

" Revenu à moi, ne redoutant rien autant que de voir mon nom mêlé à des discussions publiques, et réfléchissant qu'il était impossible que

Digitized by Google

V. S. eût ordonné une pareille déviation de toutes les jurisprudences du monde, qui veulent que l'autorité se mette en garde contre celui qui, dans un pareil cas, pourrait prétendre qu'on lui a soustrait ou ajouté quelques pièces, je me suis restreint à supplier, de toutes les manières et par tous les argumens possibles, le messager qui ordonnait de mes destinées de vouloir bien retarder mon départ jusqu'à ce que j'eusse pu écrire à V. S., et qu'il pût lui-même obtenir la confirmation de ses ordres rigoureux. Cet homme, qui avait retardé trois jours sur de légers motifs, s'est montré inflexible dans cette circonstance grave. J'ai eu beau lui représenter que je n'avais nulle objection à laisser voir tous mes papiers aux personnes confidentielles que V. S. aurait nommées à ce sujet; mais qu'il était dans les intérêts même de V. S. qu'on observât certaines formes à mon égard; que dans l'examen des papiers, ma présence serait utile, si non absolument nécessaire, pour donner des explications sur bien des choses qu'on ne saurait comprendre sans moi; mais que cependant il jetait ma personne sur le continent, et envoyait mes papiers à Londres; qu'il était à craindre qu'il n'y eût quelques méprises, que vingt-quatre heures éclairciraient tout. Il m'a été répondu froidement que je ne devais pas être inquiet d'un retour du continent s'il était nécessaire, parce que vous en payerez les frais. Dans quelles mains, Milord, V. S. m'a-t-elle placé!!!

Digitized by Google

Dans une autre circonstance et bien sûrement contre votre intention, j'ai été dans l'obligation d'imposer silence à celui qui me gardait, à cause de ses grossières injures sur l'illustre personne que je vénère le plus au monde.

"Enfin, Milord, depuis que j'ai abordé vos rivages, j'ai été traité comme un malfaiteur, et pourtant quel est mon crime? La différence d'opinions politiques à ce qu'on pourrait croire, et une captivité volontaire à Longwood! Mais ce dernier acte n'est-il pas des plus nobles, des plus généreux, et tellement honorable, qu'il n'est personne qui, dans le fond du cœur, ne se trouvât fier d'en avoir donné l'exemple. Milord, la douceur de mœurs et la justice naturelle qu'on donne à V. S., n'ont pu autoriser tout ce qui m'est arrivé, j'en suis sûr. J'ai obtenu et je me suis empressé d'apposer mon cachet sur les papiers qui m'ont été enlevés, non pour me prémunir contre V. S., mais, au contraire, pour remédier, dans ses intérêts, aux défauts de forme qu'auraient pu commettre ses agens.

"Je supplie V. S. de revenir sur ce qui me concerne, et de ne pas prononcer sur mes papiers sans avoir de moi les éclaircissemens qu'elle pourrait désirer; et qu'elle recevra dans toute sa satisfaction. J'affirme d'avance qu'il n'en est pas un, quelle que soit la différence d'opinion et de sentiment qu'on y rencontre, qui ne puisse supporter l'investigation judiciaire ou les discussions à l'amiable. On ne saurait y trouver rien d'intéressant en

Digitized by Google

matiére d'état, ni de secret en politique. Je n'ai jamais eu aucune chose de ce genre, et si j'en avais possédé, les occasions ne m'auraient pas manqué, pour les avoir soustraites depuis long-temps.

" Ce serait peut-être ici le cas, Milord, de mentionner en même-temps à V. S. les papiers qui m'ont été retenus à Sainte-Hélène, ainsi que beaucoup d'autres objets dont j'aurai à entretenir V. S. ou Lord Bathurst; mais le peu d'instans qui me sont laissés, et le désordre d'idées qu'amènent des circonstances aussi subites et aussi imprévues, me le font remettre à un autre moment.

" Je vais attendre avec anxiété que V. S. daigne m'honorer d'une réponse; dans quel lieu? je ne sais; à Bruxelles, si on me permet d'y demeurer. J'ai l'honneur d'être, etc."

On me jeta dans une paquebot, et je fis voile pour Ostende; et ici, puisque je me suis permis parfois de parler de mes souffrances physiques, qu'on me pardonne si, pour donner une plus juste idée des souffrances que j'avais dû éprouver dans ma longue traversée, j'ose faire remarquer que malgré les cent jours que je venais de passer sous voiles, et bien que le temps ne fût pas précisément mauvais, je trouvai néanmoins le secret d'être encore malade de la mer à bord de mon paquebot, ce qui assurément était bien ridicule, mais n'en était pas moins.

Dès le lendemain, j'atteignis Ostende, et débar-

Digitized by Google

quai sans que personne ne m'eût rien dit. Je crus pour cette fois encore toucher au terme de mes maux, et avoir récouvré ma liberté ; mais je me trompais de nouveau ; des persecutions d'une autre espèce allaient commencer, au contraire, et ce n'est pas toutefois que je n'eusse à me louer beaucoup des premiers instans.

A mon auberge, et sans que je sache comment on avait pu me deviner, un agent de l'autorité locale vint me dire qu'il avait ordre de me garder en surveillance, et qu'il s'était fait un devoir de venir me demander comment je voulais que cette formalité fût remplie. Depuis long-temps je n'étais pas fait à des manières si polies ; aussi ce fut mon observation, ajoutant qu'il me suffisait d'une telle démarche pour m'abandonner, en toute confiance, à ce qu'il lui plairait de faire de moi ; et comme sa politesse avait donné lieu d'alonger entre nous une conversation dont sa curiosité semblait avide, il lui arriva bientôt de me dire qu'il allait me faire une question bien indiscrète, déplacée peut-être, mais qu'il ne résistait pas à savoir s'il était vrai que j'eusse quitté Napoléon, parce que le malheur l'avait aigri au point qu'on ne pouvait plus vivre avec lui ; car les papiers ministériels Anglais avaient répandu cent fables à mon sujet, toutes plus ridicules les unes que les autres. Je lui répondis en souriant : " Monsieur, si j'avais " aucun mal à dire de Napoléon, si j'avais la " moindre plainte à faire de lui, croyez que vous

Digitized by Google

" ne me garderiez pas en cet instant, et que je " serais loin d'être maltraité nulle part." Sur quoi il se récria à son tour, en se frappant le front que c'était une réponse qu'il eût dû se faire à lui-même, et il n'en devint que plus affectueux pour moi. Du reste, ayant appris de moi que mon intention était de me rendre à Bruxelles, il n'imposa, en me quittant, d'autre condition à mon entière liberté, que de ne pas partir sans l'en avoir prévenu, m'assurant d'ailleurs q'une décision à mon égard ne pouvait tarder vingt-quatre heures; un courrier ayant été expédié au gouverneur de la province, et son prompt retour devant suffire, probablement, pour me laisser entièrement libre.

J'employai le retard qui m'était imposé à écrire aux deux ministres de la police de France et des Pays-Bas, relativement à la situation dans laquelle j'allais me trouver désormais.

" Monsieur le Comte," disais-je à celui de France, " je crois bien faire, en abordant sur le " continent, que d'instruire V. E. des circonstances " qui me concernent; j'espère qu'elle approuvera " les motifs qui m'y déterminent.

" Depuis un an que j'ai été arraché soudaine- " ment de Longwood, je suis promené en captif " de rivage en rivage. A mon entrée dans la Ta- " mise, il m'a été signifié de repartir à l'instant " pour le continent; ne me laissant d'autre choix " que Calais ou Ostende.

" Un sentiment de délicatesse et de prudence

Digitized by Google

" m'a fait préférer Ostende. De tous les pays, la " France était celui où il était plus naturel de sur- " veiller mon apparition, j'ai voulu, M. le Comte, " épargner ce soin à votre département, et m'éviter " à moi-même les inconvéniens qui auraient pu en " être la suite. Cette double considération m'a " fait adopter le parti cruel de m'exiler volontaire- " ment. Un autre motif s'y est joint encore, c'est " la facilité dont j'espère jouir ici (en dehors de " toute idée politique, dans le seul sentiment de " mes affections privées et personnelles, par la " voie légale qu'admettent les réglemens d'Angle- " terre, et sous le couvert même de ses ministres), " de procurer quelque adoucissement et des con- " solations innocentes aux martyrs de Longwood. " Ces devoirs pieux et sacrés auraient pu être mal " interprêtés en France, et donner lieu peut-être " à de justes obstacles.

" M. le Comte, j'espère qu'un exposé aussi na- " turel et aussi franc, détruira à vos yeux les idées " défavorables qu'auraient pu suggérer les circon- " stances de ma situation; et c'est par une suite " de la même intention que je prends la liberté " d'inclure ici, sous votre couvert, une lettre " ouverte pour ma femme, osant réclamer vos " bontés pour elle, dans ce qui pourrait dépendre " de votre ministère, pour lui faciliter les moyens " de venir partager mon exil volontaire. Daignez " agréer, etc."

Quant à celui des Pays-Bas, je lui écrivais:

Digitized by Google

" Qu'on cherche d'ordinaire à échapper à la sur-
" veillance, que je venais, au contraire, implorer
" la sienne. Je lui répétais, comme dans la pré-
" cédente, ce qui venait de m'arriver dans la Ta-
" mise, et qu'on m'avait jeté sur le continent sans
" avoir prononcé aucun motif ni argué aucun grief.

" Je l'informais que je venais d'écrire au ministre
" de la police de France, pour lui faire connaitre les
" motifs qui me portaient à m'exiler volontairement.
" Je lui exposais que je me trouvais fort malade, et
" que mon fils était dans un état de santé alarmant;
" que je venais de faire une traversée de cent jours
" sur un très-petit bâtiment; que j'ignorais l'exis-
" tence de ma femme et de tous les miens, que je
" ne savais plus où en étaient mes affaires domes-
" tiques, et je le suppliais, par toutes ces raisons,
" de me permettre de demeurer quelque jours à
" Bruxelles, pour respirer et me reconnaître; pour
" faire venir ma femme, et profiter des secours
" de la médecine; que peut-être aussi durant ce
" temps, le ministère Anglais, dans la dureté et la
" précipitation duquel il devait nécessairement y
" avoir eu quelque méprise, reviendrait-il à me
" permettre d'assister en personne, ainsi que je
" l'avais demandé, à l'examen des papiers qu'il
" m'avait saisis.

" Enfin, je finissais par l'assurer que je ne rap-
" portais ni vues ni idées politiques, que tout se
" réduisait en moi à de purs sentimens d'affection
" privée, de tendre dévouement personnel; que

Digitized by Google

" ces sentimens étaient naturels, honorables, et " que l'aveu que je lui en faisais devait être le " garant qu'ils ne pouvaient inquiéter personne."

Je dois à la justice et à la reconnaissance de dire que ma lettre au ministre de la police de France, amena, de sa part, lorsque les occasions s'en présentèrent, tout ce qu'on devait attendre du moins de l'homme de bonne compagnie. Il n'en fut pas de même de celui des Pays-Bas; je n'eus d'autre réponse de lui que des gendarmes. Des ordres furent expédiés partout pour me retrouver: on croyait m'avoir perdu; car, ainsi que me l'avait dit celui chargé de ma surveillance, la permission du Gouverneur, de me laisser mettre en route, n'avait pas tardé à arriver, et j'en avais profité immédiatement, prenant, à cause de mon état de souffrance, les voies commodes, mais obscures et lentes, celle des canots, ce qu'on n'avait pas deviné: l'on me cherchait bien loin d'Ostende, que j'étais presqu'encore à ses portes. Ma confiance et ma sécurité avaient tout dérouté; on n'avait pas bien encore mon signalement, on était fort en peine pour me reconnaître, et ce fut moi-même qui ne tardai pas à calmer ces inquiétudes en venant me livrer, comme on dit, dans la gueule du loup.

Au bout de trois jours de voyage, arrivant fort tard à Bruxelles, mon premier soin fut d'envoyer à la police donner connaissance de mon arrivée, et demander la décision qu'aurait portée le ministre à mon sujet, d'après la lettre que je lui avais adres-

Digitized by Google

sée d'Ostende. La réponse généreuse à mon innocente confiance fut d'envoyer faire investir mon auberge dès l'instant même, et l'on attendit avec impatience le point du jour pour me signifier que j'eusse à sortir, sans le moindre délai, du royaume des Pays-Bas. J'étais très-souffrant, j'avais de la fièvre, je demandai vainement qu'on eût la compassion de m'accorder au moins un jour. Il fallait assurément qu'il y eût des inconvéniens bien graves à me laisser séjourner dans Bruxelles, ou qu'on fût facilement porté à être barbare envers moi : on ne me donna pas une heure. Je fus placé, entre un commissaire de police et un gendarme, dans une voiture, et jeté sur le grand chemin. Ceux-ci, témoins de mon état, me prirent en pitié et consentirent à s'arrêter au bout de quelques heures pour me procurer un peu de repos et recevoir quelques pansemens nécessaires ; mais, sous la condition expresse que je me remettrais en route dès le lendemain de bon matin, sous la garde des surveillans désignés pour les remplacer, ce qui fut fidèlement exécuté et répété de ville en ville, en dépit des observations et des témoignages réitérés de tous les médecins. Victime de si cruels traitemens, je crus devoir m'adresser à l'ambassadeur de France en Belgique, qui ne manquerait pas, me disais-je, de s'élever avec violence contre un tel état de choses ; car, sans motif légitime et en violation des lois, traiter

Digitized by Google

de la sorte un Français confié à sa protection, c'était un outrage à son caractère public.

Je lui donnai donc connaissance des mesures vexatoires et barbares exercées, en cet instant, sur ma personne.

Je lui disais " qu'en abordant à Ostende, j'avais " écrit au ministre de la police de France les mo- " tifs qui me portaient à demeurer en-dehors ; que " j'avais écrit, en même temps, au ministre de la " police des Pays-Bas, pour le supplier de trouver " bon que je séjournasse quelques instans à Bru- " xelles, et, qu'arrivé fort tard, libre et sans sur- " veillance, dans cette dernière ville, je m'étais " empressé d'en donner connaissance à S. E. ; " mais que le lendemain j'avais été réveillé subite- " ment avant le jour, entouré de quatre personnes " de la police et de deux gendarmes, et qu'il " m'avait été signifié, en dépit de mon état très- " souffrant, qu'il fallait partir à l'instant ; qu'en " vain j'avais demandé un médecin pour qu'il pût " constater mes besoins ; qu'il m'avait été dit " qu'on allait me l'accorder pour la forme ; mais " qu'il me faudrait partir, quelle que fût son opi- " nion ; qu'en effet j'avais été transporté à Louvain, " en malfaiteur et moribond, sous l'escorte d'un " officier de police et d'un gendarme ; qu'en ar- " rivant à la nuit dans cette ville, mon mal ayant " augmenté ; couvert de vésicatoires, la fièvre " m'ayant pris, j'avais demandé à séjourner le len- " demain ; que le bourguemestre avait eu l'inhu-

Digitized by Google

" manité de me le refuser, en dépit de deux ou " trois déclarations très-fortes des médecins ; qu'- " avant demandé que le médecin, du moins, pût " m'accompagner dans ma voiture, au lieu du " gendarme, qui suivrait à cheval, cela m'avait été " refusé encore ; que tout ce qu'on pouvait me " permettre, m'avait-on dit, était que le médecin " m'accompagnât dans une seconde voiture ; ce " qui était une ironie sans doute.

J'ajoutais " que j'étais bien sûr qu'un tel traite- " ment ne pouvait me venir de lui, qui seul pour- " tant, dans cette circonstance, aurait le droit d'in- " fluer sur mon sort ; que j'étais trop familier avec " les sentimens de notre nation pour supposer un " instant que ses instructions pussent porter la " proscription de quelqu'un contre lequel il n'y " avait, ni n'avait pu y avoir de loi ni de motifs " d'en agir ainsi ; que les mauvais traitemens que " j'éprouvais ne pouvaient donc me venir que des " autorités du pays, où je ne devrais pourtant être " considéré, en toute justice, que comme simple " voyageur ; qu'à ce titre je leur demanderais quel " était donc mon crime, et quels étaient leurs " droits sur ma personne ; et je finissais par dé- " poser entre ses mains mes intérêts, dont il était, " par son poste, le protecteur naturel ; et afin de " mieux réveiller son attention à mon égard, je " lui donnais des nouvelles de M^me^ Bertrand, sœur " de sa femme ; nouvelles que j'avais reçues pré- " cisément en quittant Douvres, et je lui offrais, si

Digitized by Google

" Mme de Latour du Pin avait quelque chose à
" faire dire à sa sœur, qui en serait bien heureuse,
" de m'en charger avec plaisir, ayant l'intention
" de lui écrire régulièrement tous les mois, par la
" voie qu'admettaient les réglemens Anglais, sous
" le couvert même des ministres."

Cette lettre resta sans réponse de la part de Son Excellence. C'est que ses efforts furent vains sans doute : alors l'impulsion, peut-être même les ordres venaient d'outre mer.

Je continuai de la sorte sans répit, colporté de place en place, de commissaire en commissaire, de gendarme en gendarme, à travers tout le royaume des Pays-Bas ; et quand parfois, dans l'excès de mes souffrances, je demandais quel pouvait être le motif d'un aussi dur traitement, on me répondait simplement que tel avait été l'ordre transmis ; et au fait personne ne semblait en savoir davantage. Arrivé sur le territoire Prussien, à Aix-la-Chapelle, les agens des Pays-Bas m'y déposèrent contre un reçu, comme on eût fait d'un ballot, et les Prussiens, à leur tour, de me pousser tout aussi rapidement de poste en poste, de commissaire en commissaire, de gendarme en gendarme ; et quand je leur demandais à eux aussi, pourquoi tout cela, ils me répondaient ingénuement qu'ils n'en savaient rien, mais qu'on m'avait jeté chez eux, et qu'ils me jetaient dehors. Demandais-je à demeurer ? Ils répondaient poliment qu'ils ne voulaient pas de moi sur leur ter-

Digitized by Google

ritoire ; et des amis, car l'on va voir que j'en trouvais partout, me soufflaient à l'oreille d'en rendre grâce au Ciel, de me hâter surtout de mettre à profit cette bonne fortune : des bannis Français ayant été, il y avait peu de temps, traînés sur les bords de la Baltique, et confinés dans des forteresses ; alors je déclarai que je voulais aller à Francfort, ce qui parut faire plaisir à mes hôtes les Prussiens, parce que cela, disaient-ils, ne les regarderait plus ; ce dont je me réjouissais fort aussi pour mon compte, d'après ce qu'on venait de m'apprendre.

Mais après avoir peint, bien faiblement encore, tout ce qu'on venait de m'infliger de sauvage et de brutal, toutes les peines et les souffrances dont on m'avait accablé, je serais injuste et peu reconnaissant, et je me priverais moi-même de la jouissance la plus douce, si je taisais l'espèce de compensation que je recueillais partout à chaque pas.

Mon histoire avait fait grand bruit, elle s'etait répandue au loin, elle me devançait, les papiers publics s'en étaient emparés. On savait qui j'avais suivi ; qui j'avais voulu soigner ; pour qui je souffrais, et l'on s'efforçait de m'en tenir compte. La bienveillance, la sympathie dans toutes les classes, s'empressaient autour de moi ; je me trouvais environné de démonstrations publiques, ou d'offres secrètes ; et alors me revinrent à l'esprit ces paroles de Napoléon, dont, au surplus, j'ai eu mainte fois depuis occasion de me ressouvenir :

Digitized by Google

" Mes chers amis, de retour en Europe, vous ver-
" rez que d'ici encore je donne des couronnes."
Or, en est-il de plus pure, de plus douce que l'es-
time, l'affection, la sympathie de ceux même qui
ne vous connaissent pas ou ne vous ont jamais vu!
Quelle main toute puissante peut dispenser rien
de comparable! Je retrouvais ces sentimens dans
les auberges, sur les grands chemins, partout. Les
postillons, les gendarmes, tout ce qui se trouvait
sur ma route, s'adressait à moi avec une espèce
d'orgueil et de joie; l'un me disait: " Moi, je sors de
" la garde impériale; un autre: J'étais gendarme
" Français; un autre: J'ai été soldat de Napoléon."
Ces souvenirs, et la bienveillance qui en était la
suite, se montraient dans tous les états, dans tous
les rangs. Deux fois, dans la Belgique, on m'offrit
de m'enlever, tout ayant été soigneusement prévu
d'avance, me faisait-on dire: c'était précisément
la même offre que celle du capitaine Américain
au Cap; offre, du reste, qui s'est renouvelée encore
plus tard, de la part de quelques Anglais auxquels
j'étais tout à fait inconnu, et qui avaient résolu de
partir de Londres pour venir m'arracher de Franc-
fort, où ils me croyaient plus mal que je n'étais;
mais toujours ma réponse était la même. " A quoi
" bon? Pourquoi gâterais-je une si belle cause?"

La sollicitude, le tendre intérêt remontaient
jusqu'aux agens de l'autorité même. L'un d'eux,
malgré la surveillance qu'il exerçait, m'offrit de se
charger de tout papier que j'aurais la confiance de

Digitized by Google

lui remettre, et j'en profitai parce que, n'y voyant aucun inconvénient, quelque mauvaise intention d'ailleurs qu'il eût pu me déguiser, et j'adressai, à une personne éminente en Angleterre, une note en six lignes, mais fort vive, sur les traitemens dont les ministres Anglais, depuis un an, me rendaient la victime, avec prière d'y donner de la publicité s'il n'y avait pas d'inconvénient. J'y joignais, dans la même intention, le fragment de la lettre de l'Empereur, dont il m'avait été permis de prendre copie, observant que j'eusse continué d'en jouir en secret, si les contes absurdes et outrageans répandus dans les journaux ne me faisaient une espèce de devoir de la rendre publique ; le tout, au demeurant, était laissé à sa décision discrétionnelle.

Quelle ne fut pas ma surprise de voir le tout, dès le surlendemain, dans les papiers de la Belgique. J'en fus vivement affligé : il n'était point dans mon caractère de faire tout ce bruit ; j'étais désolé surtout que celui à qui je m'adressais en Angleterre, et qui ne me connaissait pas, reçût ma lettre précisement par la voie de l'impression, ce qui n'était pas non plus dans mes manières. Je ne concevais pas non plus comment la chose avait pu arriver. J'ai appris depuis que mon confident, dans l'excès de son zèle, s'était adjoint trois ou quatre personnes du même sentiment, et que, lues dans un petit conciliabule, ils avaient décidé qu'au lieu de perdre le temps à envoyer ces pièces en

Digitized by Google

Angleterre, où l'on n'en ferait peut-être aucun usage, il valait bien mieux les rendre publiques à l'instant et sur les lieux mêmes, où, en effet, elles causèrent la plus grande sensation. En dépit de toute la contrariété que j'en éprouvai alors, elles me furent, par l'événement, du plus grand avantage.

Enfin, je ne finirais pas si je voulais citer les traits touchans dont je fus l'objet, les offres de toute espèce, argent, vêtemens, etc. etc.; et il n'est pas jusqu'à des gens du peuple qui ne s'empressassent d'apporter leur offrande. L'un d'eux, pénétrant par force dans ma chambre, dont il était arraché en arrière par les gendarmes, me criait qu'il n'avait que deux habits, qu'il voyait bien à à ma taille que le second ne pouvait me servir; qu'il allait le vendre et m'en jetterait l'argent par la fenêtre. Quelles souffrances, quels tourmens ne s'effaceraient pas devant les sensations causées par de tels actes!

Cependant, à Cologne, on fut obligé de me laisser séjourner 24 heures, tant je me trouvais malade; mais cet accroissement de souffrances fut pourtant un bonheur pour moi; j'étais au lit sommeillant, quand tout à coup se précipite dans ma chambre le valet-de-place avec cette joie qu'on est sûr de causer, et qu'on éprouve soi-même en donnant une bonne nouvelle. Il m'annonce M^me^ de Las Cases. Je n'avais pu savoir encore si elle existait; je pensai avoir mal entendu, je crus que je rêvais. Les battans s'ouvrent;

Digitized by Google

c'était elle. La pauvre malheureuse, dans toute la rigueur de la saison, au travers de la pluie et des neiges, courait depuis long-temps après moi, sans pouvoir m'atteindre. Dès qu'elle avait appris par les papiers publics mon arrivée en Europe et ma déportation à Ostende, elle s'était mise aussitôt en route pour cette dernière ville; et ce ne fut qu'à ses portes qu'elle apprit que j'en étais déjà parti. Elle me suivait depuis, à la piste des persécutions et des tourmens qu'on faisait peser sur moi, et dont chacun sur sa route, les passans même, l'entretenaient, ou bien encore qu'elle lisait chaque matin dans les journaux; entourée d'ailleurs elle-même partout, et de la part de tous, de cet intérêt, de cette bienveillance, de ces soins, de cet empressement dont on a vu que j'avais été l'objet. Depuis long-temps elle avait l'affreuse contrariété de demeurer toujours à peu d'heures de moi, mais sans jamais pouvoir m'atteindre, ce que nous ne dûmes qu'au séjour accidentel de Cologne.

Digitized by Google

SÉJOUR EN ALLEMAGNE,

DEPUIS L'ARRIVÉE A FRANCFORT JUSQU'AU SÉJOUR D'OFFEMBACH.

Espace de quinze mois.

Séjour à Francfort.—Mes efforts pour adoucir la situation de Longwood; lettres à Marie-Louise, aux Souverains alliés.—Ma lettre à Lord Bathurst.—Pétition au Parlement d'Angleterre.—Relations avec les divers membres de la famille de l'Empereur. — Mesures pour pourvoir aux besoins de Longwood; détails, etc.—Voyage aux eaux de Bade.—Séjour à Manheim; motifs de ce choix.—Congrès d'Aix-la-Chapelle; mes efforts; détails.—Lettre de Madame Mère, etc.; Note aux Souverains.—Nouveaux documens officiels reçus de Longwood, et adressés aux Souverains; nouveaux efforts; détails, etc.—Etat de l'opinion.—Arrivée du brick le Musquito.—Dernière vexation; le ministère Badois me fait sortir de Manheim; détails, etc.—Retraite à Offembach.

La bande prisonnière arriva enfin à Francfort, après plus de quinze jours d'une persécution dont les pays civilisés et dans l'état tranquille, offrent peu d'exemple. Un officier Prussien, beaucoup moins chargé, disait-il avec politesse, de me garder que de me faire bien traiter, m'y avait conduit. Il ne me permettait de communication libre avec personne, et ne devait me quitter qu'après une décision authentique et finale à mon égard.

Digitized by Google

En mettant le pied à Francfort, je me hâtai d'envoyer à notre ambassadeur, ainsi que je l'avais fait à celui que nous avions dans les Pays-Bas, la lettre suivante :

" Monsieur le Comte,—J'ai l'honneur, en arrivant dans cette ville, de réclamer la protection de votre caractère public contre les mesures rigoureuses exercées depuis long-temps sur ma personne.

" On s'est saisi de moi, on me transporte, contre mon gré, de ville en ville, sous escorte, avec tous les détails de la captivité. Ceux qui en agissent ainsi avouent ingénuement qu'ils me poussent en avant de la sorte, parce que je leur suis arrivé ainsi de l'arrière : ils n'ont du reste, aucun motif spécial ni ordre positif. En traversant les Pays-Bas, je me suis réclamé à ce sujet de l'ambassadeur de France à la cour de la Haie ; mais on a précipité ma course avec une telle rapidité, qu'il m'a été impossible de recevoir aucune réponse. Je prends la liberté de vous envoyer copie de la lettre que je lui ai adressée, afin de mettre V. E. au fait des premiers détails de mon affaire.

" M. le Comte, je suis en cet instant au cent trentième jour de route, harassé, fatigué, malade, infirme ; je me trouve comme roulé jusqu'ici par la fureur des flots ; je succombe, si enfin je ne trouve le port. J'implore, au nom de l'humanité et de la justice qu'on me laisse respirer un moment. J'ai trouvé une erreur établie sur toute ma route : ceux qui disposaient de ma personne ont tous

Digitized by Google

éprouvé un grand étonnement, quand la discussion est venue à éclaircir qu'il n'y avait en France, contre ma personne, aucune loi ou acte public ou particulier, et qu'il n'avait jamais rien existé qui eût pu les provoquer. Je vous prie, M. le Comte, d'avoir à ce sujet l'extrême bonté de vouloir bien, par votre témoignage, prévenir ici toute méprise qui influerait sur la décision à prendre à mon égard, et m'accorder la protection naturelle que je dois trouver dans votre caractère public. J'ai l'honneur d'être, etc.

" *P. S.* Je dois prévenir V. E., peut-être, que pressé par la circonstance, j'ai écrit il y a quelques jours à S. M. l'Empereur d'Autriche, pour lui demander un asile dans ses états, au cas où ma liberté serait gênée; mais un pays lointain, étranger à mes mœurs et à mon langage, ne saurait me convenir que par nécessité. J'ai besoin de m'éloigner le moins possible de France, pour revoir ma famille, et veiller à mes intérêts domestiques, négligés depuis trois ans. Bruxelles, qui, à ces avantages, joindrait, à cause de la langue, celui de me donner les moyens de suivre l'éducation de mes enfans, est le lieu qu'il me serait heureux d'habiter. J'ai prié M. de Latour du Pin, à La Haie, de me l'obtenir, et j'ose vous supplier de vouloir bien y joindre les moyens qui sont en votre pouvoir."

Je n'eus pas à Francfort plus de réponse que je n'en avais eu en Belgique. Toutefois S. E. ne demeura pas inactive à mon égard, et il me fut

Digitized by Google

assuré qu'elle avait, dès l'instant, requis près du sénat de la ville libre et souveraine, mon extradition dans les vingt-quatre heures. Heureusement l'officier Prussien qui était dans l'obligation de me suivre, et que cette continuation de voyage n'arrangeait pas, faisait intervenir sa légation pour qu'on me retînt. On se débattait donc à mon sujet, et j'étais résolu d'abord d'attendre paisiblement à qui demeurerait l'embarras de ma personne. Mais, d'après de sages conseils, je m'adressai à l'ambassadeur d'Autriche (Baron de Wessemberg), pour lui faire connaître que je m'étais adressé à son souverain pour implorer un asile dans ses états, et que je serais heureux qu'on voulût bien me laisser attendre sa décision ici. Il me suffit de ce peu de mots auprès d'un homme généreux et loyal, pour que mes nouvelles contrariétés trouvassent aussitôt leur terme. Il intervint immédiatement, me déclara provisoirement sous la protection de son souverain, et requit le *statu quo* à mon egard, jusqu'aux premières nouvelles de sa cour.

Alors tout se calma, alors s'éteignit enfin la vague Britannique qui amoncelée de si loin, frappait depuis long-temps sur mon existence. Le sénat de la ville libre me souffrit; l'officier Prussien prit congé. Aux bourrades succédèrent les politesses; le Prince d'Hardenberg, auquel je m'étais plaint de mon arrestation dans les provinces Rhénanes, me répondit s'en être fâché lui-même. Il

Digitized by Google

me vint de Vienne, avec bienveillance, l'asile demandé. Je fus libre, j'acquis même la perspective de voir désormais ma tranquillité respectée ; car la réponse de M. le Duc de Richelieu, ministre des affaires étrangères, à qui notre ambassadeur à Francfort s'était adressé à mon sujet, fut, me dit-on, qu'on n'avait qu'à me laisser en repos.

M. le Duc de Richelieu, dans son indépendance, n'avait fait qu'obéir, sans doute, à sa générosité naturelle, tandis qu'il est à croire que celle de M. l'ambassadeur à Francfort, jadis ministre diplomatique de Napoléon auprès du Roi Jérôme, se trouva gênée par le besoin de donner des gages, ce qui était très-bien assurément ; seulement j'avais le droit de trouver malheureux qu'en cette occasion ce fût à mes dépens.

Mes premiers soins, dès que je pus disposer de mes actions, furent tout au grand motif qui m'avait fait quitter Sainte-Hélène, et m'avait ramené en Europe. Bien que je me visse repoussé de Londres, où j'avais établi mes plus grandes espérances, je n'en pris pas avec moins d'ardeur la voie qui me restait encore.

J'écrivis d'abord à Marie-Louise, comme mon premier devoir, et lui adressai, ma lettre ouverte et sous le couvert même de M. le Prince de Metternich, ministre directeur de l'Autriche ; puis je m'adressai aux trois grands souverains alliés. Voici mes lettres :

Digitized by Google

LETTRE A MARIE-LOUISE, ÉCRITE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE ET EXPÉDIÉE D'EUROPE.

" Madame,—A peine hors de Sainte-Hélène, je crois de mon devoir de déposer avec empressement aux pieds de V. M. des nouvelles de votre auguste époux. J'ai été subitement arraché d'auprès de lui, sans aucun indice préalable, et comme frappé de mort subite à ses côtés, sans qu'il ait pu le prévoir : si bien que je ne suis pas asez heureux pour me trouver chargé d'aucune commission ou transmission spéciale à V. M. C'est dans ses conversations et son habitude de chaque jour, durant dix-huit mois, que je dois prendre ce que j'ose faire parvenir à V. M.

" Dans l'oubli des affaires du monde, l'Empereur Napoléon se reposait le plus souvent dans les souvenirs et les affections de sa famille. Il souffrait de n'avoir jamais reçu, bien qu'il l'eût officiellement demandé à ceux qui le gardent, des nouvelles de ce qui lui était le plus cher. V. M. trouvera ce chagrin vivement exprimé, de la propre main de son époux, dans la lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire après qu'on m'eut séparé de lui. J'oserai prendre la liberté d'en placer une copie sous les yeux de V. M. *

* Voyez la lettre de l'Empereur Napoléon au Comte Las Cases, Septième Partie.

Digitized by Google

" La santé de l'Empereur, à mon départ, était fort attaquée ; il était trés-mal sous tous les rapports, éprouvant beaucoup de nécessités et privé de toutes jouissances. Heureusement son moral triomphait de tout ; son ame impassible demeurait calme et sereine.

" Je l'ai vu contraint de faire vendre chaque mois une portion de son argenterie pour fournir aux besoins journaliers, et il a été réduit à accepter la petite somme dont un serviteur fidèle, en le quittant, était assez heureux de pouvoir disposer en Angleterre.

" Madame, dans toute l'émotion des sentimens de mon ame, j'ose, en serviteur pieux, prendre la liberté de déposer aux pieds de V. M., et dans l'espoir de lui être agréable, un sacrifice qui m'est cher, des cheveux de votre auguste époux, que je me trouvais posséder depuis long-temps. J'ose y joindre encore un tracé de Longwood, * fait par mon fils pour sa mère. Les regards de V. M. aimeront sans doute à parcourir en détail ce désert lointain.

" Madame, en arrivant en Europe, mon premier soin serait de courir aux pieds de V. M. si un devoir religieux ne me faisait demeurer en Angleterre, pour y consacrer tous les instans du reste de ma vie à tâcher de faire parvenir, par les voies légales qu'admettent les réglemens Anglais, quel-

* Voyez ce tracé, Tome I.

Digitized by Google

ques consolations sur l'affreux rocher qui retient à jamais toute l'ardeur de mes soins. Les ministres Britanniques ne pourront me refuser ce religieux emploi ; je le solliciterai avec chaleur, et le remplirai avec loyauté.

" Je suis, etc. Le Comte de Las Cases.

" P. S. Madame, à mon arrivée en Europe, repoussé d'Angleterre, saisi sur le continent, et retenu très-malade à Francfort, j'obtiens dans cet instant un asile dans les États de votre auguste père. Je profite du premier moment de ma liberté, pour addresser à V. M. des lignes qui furent tracées pour elle aux extrémités de l'Afrique, à trois mille lieues de distance. Je supplie V. M. de daigner les recevoir avec bienveillance, et cela me consolera d'une partie de mes peines."

LETTRE AU PRINCE METTERNICH, RENFERMANT LA PRÉCÉDENTE.

" Prince, — Je m'empresse d'exprimer à V. A. tous mes remercîmens, pour la faveur d'un asile obtenu dans les États de S. M. l'Empereur.

" Je prends en même temps la liberté de joindre, sous votre couvert, une lettre pour S. M. Marie-Louise ; et ici, Prince, je vous conjure d'agréer que, mettant de côte le caractère public de V. A. je ne m'addresse qu'à votre caractère privé. J'entends demander un conseil bien plutôt qu'accomplir un acte. Absent depuis si long-temps

Digitized by Google

d'Europe, ce ne serait qu'innocemment et contre mon gré que je viendrais à blesser quelques convenances. Je m'abandonne ici à la seule effusion de mon cœur.

" Prince, c'est l'ensemble de ces sentimens qui me porte à livrer ouverte à votre discrétion et à votre jugement personnel la lettre que j'inclus ici. C'est encore l'ensemble des mêmes sentimens qui me porte à vous peindre l'Empereur Napoléon en proie sur son roc à la persécution de quelques ennemis personnels et à l'abandon du reste de l'univers. Je ne vis désormais que pour l'espoir de lui porter quelques consolations. Je sais celles qui lui seraient le plus chères par l'habitude journalière de dix-huit mois, j'ose le dire, l'abandon et l'épanchement de quelques instans. Qui le connaît comme moi? Napoleon sent et s'exprime sur son histoire passée comme si elle avait déjà trois cents ans. Il n'est demeuré en arrière que sur les sentimens de famille. Quels qu'aient été les événemens de la politique, il ne doute nullement des sentimens domestiques. Comment, par quelle voie, de quelle manière, sans blesser la convenance ni les règles ni les intentions, pourrai-je obtenir des informations directes de ses plus proches, de sa femme, de son fils? Prince, j'ose vous répéter que je m'adresse ici d'homme à homme: c'est un cœur qui en questionne un autre.

" Durant mon séjour à Sainte-Hélène, nous n'avons communiqué ni pu communiquer avec

Digitized by Google

le Commissaire Autrichien ; V. A. a dû lire dans un document public*, adressé en réponse au Gouverneur, que, *si les Commissaires Autrichien et Russe étaient venus pour veiller à ce que Napoléon obtînt les égards et les traitemens qui lui étaient dus, la démarche de ces envoyés rappelait le caractère de leurs maîtres ; mais que lui, Gouverneur, ayant déclaré qu'ils n'avaient ni droit, ni autorisation, ni interférence sur ces objets, les avait, par cette déclaration, rendus inadmissibles.* Napoléon, en même temps, exprima publiquement qu'il les recevrait volontiers, comme simples particuliers, toutefois nous ne les avons pas vus davantage, soit que les instructions fussent telles, soit, comme j'ai plus lieu de le croire, que le Gouverneur voulût, à ce titre, les soumettre à un interdit qui aurait blessé leur caractère.

" V. A. verra, dans la copie d'une lettre transcrite pour S. M. Marie-Louise, la rigueur dont on a usé vis-à-vis d'un botaniste Autrichien et la peine qu'en a éprouvée l'Empereur Napoléon. Je renouvelle encore ici à V. A. l'expression de la nature de mes sentimens, et l'assurance du profond respect avec lequel je suis, etc.

Le Comte de Las Cases.

" *P. S.* Dans le cas où ma lettre à S. M. Marie-Louise viendrait à ne pas lui être remise, je

* Lettre de M. la Comte Montholon en réponse à Sir Hudson Lowe, voyez la 5me Partie.

Digitized by Google

supplie de V. A. la faveur signalée de vouloir bien ordonner que le petit paquet de cheveux qu'elle renferme me soit renvoyé."

LETTRE A. S. M. L'EMPEREUR DE RUSSIE.

" Sire, — Un sentiment, un devoir religieux me conduit aux pieds de V. M.

" Le serviteur pieux et fidèle d'une royale victime de l'adversité ose élever la voix jusqu'à votre trône qu'entourent toutes les prospérités de la fortune; dédaignerez-vous de l'entendre?

" Soudainement arraché d'auprès de Napoléon, et comme frappé de mort subite à ses côtés, j'erre depuis comme dans un autre univers, traînant partout avec moi l'image des maux dont j'ai été le témoin, et que je ne puis plus partager.

" Sire, c'est à vos pieds que mon cœur me suggère de venir chercher un adoucissement à mes peines, un espoir à mes vœux.

" Votre traité du 2 Août 1815, avec vos hauts alliés, consacre que Napoléon est votre prisonnier, et abandonne à l'Angleterre la possession de sa personne, tous les soins, toutes les mesures de sa détention.

" Sire, je ne parlerai point contre ce traité; je ne me plaindrai même pas des détails dont les Ministres Anglais accompagnent la portion que vous avez confiée à leurs dispositions.

" La politique, les hauts intérêts, les grands griefs, quelque lourds qu'ils pèsent sur mon ame,

Digitized by Google

sont ici loin de ma pensée : les seuls soins domestiques, en cet instant, remplissent mon cœur.

" J'implore donc Votre Majesté, ainsi que j'ai fait ses hauts alliés *, pour qu'elle daigne protéger la demande que j'adresse au Gouvernement Anglais, de permettre que je me consacre, à Londres, à procurer à l'illustre captif, en dedans des réglemens et des lois, quelques jouissances morales et des adoucissemens corporels, qui ne seront d'aucune charge à personne.

" Sire, ma demande est une faveur innocente, naturelle, simple, sans objections raisonnables, et je ne suis pas sans titres essentiels pour venir la solliciter de V. M. Elle est loin d'y être étrangère.

" En abandonnant à d'autres la garde et la détention du captif, V. M. n'a pas renoncé certainement à veiller aux égards, aux attentions qu'on devait à sa personne sacrée. En renonçant à toute interposition politique, V. M. n'a pu s'interdire de contribuer aux consolations qu'approuveraient ses sentimens privés, aux adoucissemens qui demeureraient en dehors de l'objet principal.

" Sire, tous les jours, à Sainte-Hélène, on remue, on fait peser des chaînes en votre nom. Auriez-vous accordé que votre nom n'y parvînt

* Pareilles lettres avaient été écrites à l'Empereur d'Autriche et au Roi de Prusse, à quelques variations près, commandées par les circonstances individuelles de ces Princes.

Digitized by Google

que pour autoriser seulement d'odieuses et d'intolérables rigueurs ?

" Sire, celui sur lequel elles s'exercent est celui-là même à qui vous avez donné long-temps le nom de *frère*. Votre ame royale ne peut l'oublier; votre cœur ne saurait y être insensible. J'implore donc ici, pour une légère faveur, votre sympathie, vos souvenirs, votre dignité même. Votre ame magnanime, Sire, s'est montrée trop amie de la morale publique, elle nous a montré trop de générosité et de délicatesse privées dans ses diverses relations, pour que je désespère un instant.

" Et quelle est, encore une fois, cette faveur que je place sous votre protection, Sire? D'être souffert seulement près du lieu de communication et d'envoi, c'est-à-dire sur le point le plus opportun, dans la position la plus propre à pouvoir, *d'après les formes voulues et les réglemens prescrits*, continuer de loin les soins domestiques qu'il ne m'est plus permis d'exercer dans la prison même : voilà tout.

" Toutefois, Sire, j'implore et j'attends cette faveur de V. M. Et combien ne deviendrais-je pas heureux, si elle daignait y ajouter de faire descendre jusqu'à moi, de confier à mes soins cette partie de l'intérêt moral et privé auquel ses grands engagemens ne sauraient l'avoir fait renoncer pour son propre compte. Et qui, mieux que moi, Sire, saurait comment s'en acquitter ? Qui pourrait s'y livrer avec plus d'ardeur? Je me suis

Digitized by Google

banni de ma patrie, pour pouvoir y consacrer désormais, sans distraction et sans gêne, le reste de ma vie. Daignez m'entendre et me satisfaire, Sire, je vous en conjure. Et à qui doivent se reporter ces soins que je propose? En faveur de qui vous sollicité-je ici de pouvoir me dévouer, Sire? C'est de celui que vous appelâtes votre ami.

" Ah! Sire, assez de prodiges, de gloire, remplissent le règne de V. M.; l'histoire en est déjà pourvue. Qu'on y trouve des actes d'une vertu plus rare; faites quelque chose pour l'amitié!... Que l'histoire dise de vous: Au milieu du plus terrible conflit politique qui fut jamais, il montra quelque chose encore au-dessus de la victoire; ce fut le souvenir, le respect d'une vieille amitié!!!...

" Que de fois, sur notre rocher, Sire, j'ai entendu l'Empereur Napoléon, traitant de ce qui le concerne, comme si c'était déjà de plusieurs siècles en arrière, parlant déjà le langage de l'histoire, dire: *Je n'ai eu avec l'Empereur Alexandre qu'une guerre de politique: elle était étrangère aux sentimens individuels: je ne dois pas lui supposer une animosité personnelle.* Une circonstance qui serait digne de vous, Sire, a dû l'y confirmer: Un bruit nous parvînt, au haut de notre rocher, que le commissaire de V. M. à l'île de Sainte-Hélène avait, à la suite de ses instructions, et de la propre main de V. M., la recommandation posi-

Digitized by Google

tive de porter les mêmes égards, les mêmes respects à l'Empereur Napoléon qu'à elle-même. Nous l'avons entouré, Sire, de ce rapport, que nous savions lui plaire : il était dans le caractère de V. M., et nous nous y sommes abandonnés, sans toutefois avoir trouvé à nous en convaincre ; car pendant tout mon séjour du moins, nous n'avons pu avoir aucune communication avec le commissaire de V. M. Elle aura su sans doute que Napoléon, requis par le Gouverneur de Sainte-Hélène, de recevoir le commissaire de V. M. et celui de son haut allié l'Empereur d'Autriche, fit répondre : *Que, si ces commissaires étaient chargés, de la part de leurs maîtres, de veiller à ce que, dans une île au milieu de l'Océan, séparée du reste de la terre, on ne manquât pas aux égards qui lui étaient dus, il reconnaissait là le caractère de ces deux Princes ; mais que le Gouverneur, ayant déclaré qu'ils n'avaient rien à avoir ni à interférer dans ce qui se passait sur ce rocher, ils devenaient, dès cet instant, sans mission à ses yeux.* Toutefois il ajouta qu'il serait ravi de les voir comme particuliers ; ce qui demeura sans effet, soit qu'ils ne l'aient jamais su, soit que leurs instructions ne le leur permissent pas, soit enfin (ce que je ne crois pas improbable) que le Gouverneur Anglais ait voulu les soumettre alors à une dépendance que n'admettait pas leur caractère.

" Sire, si j'ai osé, en cette occasion, élever mon humble voix jusqu'à V. M., j'en ai puisé la har-

Digitized by Google

diesse dans le dévouement profond, vif, inaltérable, que je conserve pour celui qui régna sur moi, qui fut mon maître.....; et ce sentiment doit me faire trouver grâce devant V. M.

" Je suis, etc., le Comte de Las Cases."

Encore le cœur gros de tous les mauvais traitemens que j'avais éprouvés de la façon du ministère Anglais, je me crus une obligation, une espèce de devoir public, d'en adresser des plaintes à Lord Bathurst par la lettre ci-après, demeurée, au surplus, confidentielle pendant plus de dix mois, et qui eût pu le demeurer toujours, si son premier subordonné, le sieur Goulburn, sous-secrétaire d'état, par des paroles fausses et déplacées à mon sujet, dans la chambre des communes, ainsi qu'on le verra plus bas, n'était venu me forcer, en quelque sorte, à donner de la publicité à ma lettre, publicité qui, au demeurant devient, pour le lecteur, un gage de plus de l'authenticité et de l'exactitude de tous les faits mentionnés ici.

LETTRE DU COMTE DE LAS CASES A LORD BATHURST.

" Milord,—Si je supportais sans rien dire les actes arbitraires et tyranniques, l'infraction des lois, le mépris des formes, la violation des principes dont je suis la victime depuis plus d'un an que je me trouve entre les mains de vos agens, mon silence pourrait être pris pour un acquiescement tacite qui me rendrait coupable envers moi-même, envers vous, envers la société tout entière ; envers moi qui ai de grands redressemens à prétendre ; envers vous qui les ignorez peut-être, et vous empresseriez de les accorder ; envers la société entière, dans l'intérêt de laquelle

Digitized by Google

tout homme de bien doit se montrer intraitable sur les écarts du pouvoir, pour l'honneur des lois et la sécurité de ceux qui viennent après lui.

" Milord, si j'ai tant tardé à vous adresser mes griefs, n'en accusez que vous-même, la persécution que j'ai rencontrée sur vos rivages, et celle dont vous avez donné l'impulsion dans les pays voisins. Il semblerait en effet qu'on a inventé pour moi un supplice nouveau : la déportation sur les grands chemins. Je me suis vu colporté de ville en ville comme un malfaiteur, et, bien que moribond, sans qu'on pût m'en donner aucun motif, qu'on voulût m'accorder aucun repos. Comment vous écrire ?

" Si j'adresse ici personnellement à Votre Seigneurie tout ce qui me concerne, c'est que c'est dans votre département et en votre nom qu'ont commencé les actes dont j'ai à me plaindre ; que c'est dans votre departement et en votre nom qu'ils ont continué, et que si, depuis, d'autres mains ont pesé sur moi, c'est Votre Seigneurie qui m'a placé sous leurs coups, ce sont ses suggestions qui ont dicté le traitement quej'ai reçu.

" Milord, je suis un des quatre auxquels vos ordres réduisirent, à Plymouth, le grand nombre de ceux qui recherchaient le bonheur et la gloire de suivre l'illustre victime de *la terrible hospitalité du Bellérophon* ; je remplissais de mon mieux à Longwood ma religieuse et sainte occupation ; j'y dévouais toutes les facultés de mon cœur et de mon ame aux adoucissemens de la captivité la plus dure qui fut jamais, quand je m'en suis vu soudainement enlevé par le Gouverneur de Sainte Hélène. Il était dans ses droits peut-être : j'avais enfreint ses réglemens : je n'étais coupable, après tout, qué d'avoir usé du droit de tout captif, celui de déjouer sans scrupule la surveillance de son geolier ; car il n'avait été rien laissé entre nous à la délicatesse, à la confiance, à l'honneur. Je ne me suis point plaint de l'acte exercé envers moi. Je n'ai souffert que dans ce qui a pu heurter gratuitement celui duquel on me séparait ; c'est presque à ses côtés, presque sous ses yeux qu'on m'a saisi ; ce qui lui a fait écrire, ainsi que vous l'aurez lu, qu'en me voyant de sa fenêtre, entraîné dans la plaine, au milieu de nombreux panaches flottans et de chevaux qui caracolaient autour de moi, il avait eu l'idée des sau-

Digitized by Google

vages de la mer du Sud, qui, dans leur joie féroce, dansent autour de la victime qu'ils vont dévorer.

" Milord, il a pu m'être permis de croire que la cause de ce qui m'est arrivé, les pièces secrètes confiées à mon domestique, sur sa propre sollicitation, n'étaient que le résultat d'un piége qui m'aurait été tendu. Le Gouverneur lui-même est demeuré d'accord avec moi, que les apparences pouvaient justifier ma pensée ; mais il m'a donné sa parole d'honneur qu'il y était étranger, et je l'ai cru. Ces pièces secrètes, du reste, étaient destinées, dans le principe, à passer précisément par ses mains : elles lui eussent été adressées, si, peu de temps auparavant, il ne m'avait fait dire que la continuation de mon style le porterait à m'éloigner de celui auquel je me dévouais. Cela est si vrai, et les pièces étaient si peu importantes en elles-mêmes, qu'il n'en a jamais été question depuis : elles sont demeurées tout à fait étrangères à l'évènement qu'elles avaient fait naître *.

Milord, ma captivité à Sainte-Hélène n'était que volontaire : vous aviez prononcé dans vos réglemens qu'elle cesserait à mon gré ; j'ai donc signifié à Sir Hudson Lowe, dès que je me suis trouvé séparé de Longwood, qu'a compter de cet instant je me retirais de sa dépendance personnelle, et que je me replaçais sous la protection des lois civiles et générales ; que si j'avais commis quelque faute, je demandais qu'il m'envoyât à mes juges ; que s'il croyait que mes papiers, que je lui avais donnée le temps de parcourir assez pour les comprendre, nécessitaient d'être mis sous les yeux des ministres, je demandais qu'ils vous fussent envoyés, Milord, et moi avec eux ; et afin de lui rendre cette déter-

---

* A moins que ce ne soit ce à quoi un ministre a voulu faire allusion dans le parlement d'Angleterre, le 14 Mai 1818.

Cherchant à justifier les persécutions exercées sur le Comte de Las Cases, il a dit qu'on l'avait surpris à établir une correspondance en Europe par l'intermédiaire de l'Angleterre. Mais le noble Lord n'a fait que l'affirmer de vive voix, et a refusé de produire les documens officiels qui en auraient établi la preuve. Chacun pourra fixer son opinion d'après cette dernière circonstance.

Digitized by Google

mination plus facile, je lui exposais l'état affreux de ma santé, le danger imminent de celle de mon fils, qui réclamaient de nous envoyer tous deux à la source des premiers secours de l'art; j'ajoutais en outre que j'acquiesçais d'avance, volontairement et de bonne foi, à toutes les restrictions, même illégales, que Votre Seigneurie, au besoin, jugerait à propos de m'imposer à mon arrivée en Angleterre. Sir Hudson Lowe ne crut pas pouvoir prendre ce parti; et après de longues hésitations, et m'avoir tenu captif au secret dans l'île pendant cinq ou six semaines, il finit par me déporter au cap de Bonne-Espérance, selon la lettre de ses instructions: mesure qu'il eût pu et eût dû sans doute exécuter en peu de jours. Ce Gouverneur a retenu en même temps tous ceux de mes papiers qu'il a jugés convenables, sans me permettre d'y apposer mon sceau, ou ne me le permettant qu'avec la restriction dérisoire de mon consentement exprès à ce qu'il pût le briser en mon absence, s'il le jugeait à propos, ce qui était me l'interdire.

"A la faveur de pareilles subtilités, Sir Hudson Lowe pourrait dire aussi, peut-être, qu'il n'a tenu qu'à moi de revenir à Longwood; il est très-vrai que, pressé par mes argumens et par la délicatesse de sa position vis-à-vis de moi, il m'a offert d'y retourner, parce que cela le tirait d'embarras. Mais en même temps qu'il me l'offrait, il me le rendait impossible. "Vous "m'avez souillé, flétri, lui disais-je, en m'enlevant sous les yeux "même de Napoléon: je ne pourrais plus être désormais pour "lui en objet de consolation; mais bien plutôt d'injurieux et "pénibles souvenirs; je ne saurais reparaître à Longwood que "sur son désir exprès." J'ai demandé d'écrire, j'ai même écrit pour connaître ce désir; mais Sir Hudson Lowe a prétendu dicter lui-même ou limiter mes expressions; j'ai dû m'y refuser. Sa situation entre captifs au secret qu'il faisait agir séparément à son gré, était aussi par trop avantageuse. D'ailleurs, si je retournais, Sir Hudson Lowe ne consentait pas davantage à me rendre mes papiers. Le lendemain il pouvait renouveler sur moi ou sur mes malheureux compagnons ses injurieux actes d'autorité; j'avais la douleur d'en avoir ouvert la porte; mon retour en au-

Digitized by Google

rait consacré l'usage ; il ne me restait qu'à me déchirer le cœur : partir.

" Voilà, Milord ; je crois, toute la partie de mon affaire relative à Sainte-Hélène : elle se trouve prouvée et développée dans ma correspondance avec Sir Hudson Lowe, dont vous avez saisi, dans la Tamise, et tenez en ce moment entre vos mains toutes les pièces soigneusement arrangées et mises en ordre par moi-même.

" Milord, arrivé au cap de Bonne-Espérance, je me crus bien mieux placé pour jouir de la protection de vos lois. Sorti de l'île fatale, sur laquelle l'importance du sujet pouvait servir de prétexte, peut-être, à certaines irrégularités, je me voyais à cinq cents lieues plus loin, dans une colonie tranquille, sous le plein exercice de votre belle législation si justement vantée. Quel fut mon étonnement ! Ce que Sir Hudson Lowe n'avait pas osé faire à Sainte-Hélène, me retenir captif, Lord Charles Somerset le trouva très-facile au Cap ; j'eus beau lui faire les mêmes demandes, les mêmes raisonnemens, offrir les mêmes concessions qu'à Sir Hudson Lowe pour être envoyé auprès de vous en Europe ; tout fut inutile, il me retint ; et ce fut l'acte de son caprice et de sa volonté ; car Sir Hudson Lowe n'était point son chef, il ne pouvait lui donner des ordres. Lord Charles Somerset était chef suprême : il jouissait, pour son compte, d'un pouvoir discrétionnaire ; il pouvait et devait être une espèce de juge sommaire dans mon affaire : il refusa constamment de m'entendre, repoussa tout éclaircissement, et malgré mes vives et instantes représentations, se contenta de faire froidement demander, à trois mille lieues, à mes juges naturels, s'il ferait bien de m'envoyer à eux ; et par là, il exécuta dès cet instant sur moi la plus affreuse sentence qu'aucun tribunal eût jamais pu m'infliger : un bannissement et une captivité de sept à huit mois, à trois mille lieues de ma famille, de mes intérêts, de mon pays, de mes proches, de toutes mes affections.

" Milord, d'après la sainteté de vos lois, et selon les principes classiques que vous ont légués vos pères, Lord Charles Somerset s'est rendu coupable envers moi du plus grand des crimes ; d'un

Digitized by Google

crime égal, aux yeux de bien des gens, et aux miens, par les tourmens que j'ai éprouvés, supérieur à l'homicide même. Je vous le dénonce, et j'en demande justice. Il n'est point d'Anglais à qui ses beaux priviléges sont chers, qui ne joigne ici sa voix à la mienne, et n'ait une juste idée du supplice que j'ai enduré. C'est en vain qu'on se replierait sur ce que le Cap n'est qu'une colonie sous un pouvoir militaire, et avec des lois encore en partie Hollandaises. Milord, partout où arrive le nom Britannique, doivent régner la justice et la protection des lois Anglaises; ce qui serait un crime sur la Tamise, ne saurait demeurer une chose simple sur un point de l'Afrique où flotte le pavillon d'Angleterre.

" Je n'étais point un prisonnier de guerre, je n'ai pu être qu'un prisonnier judiciaire; me tenir huit mois séparé de mes juges, est un déni de justice qui ferait frémir parmi vous; me punir sans jugement, sans sentence, est une tyrannie qui révolte votre législation. Et que demandais-je à Lord Charles Somerset? La liberté? Non; mais de vous être envoyé captif, et pour subir un jugement s'il y avait lieu. Il s'est fait dans ma personne un jeu de ce que la raison estime de plus sacré, de ce que le cœur a de plus doux, de ce que l'homme a de plus cher. Et quels pouvaient être ses motifs, quelles seraient ses excuses? il me les a constamment et obstinément refusés. Et ici, Milord, je demande qu'il soit bien entendu que l'indignation et la douleur ne m'emporttent pas au point de ne pas distinguer en Lord Charles Somerset les égards privés dont il a cherché à adoucir ma captivité, d'avec l'horreur de l'acte public par lequel m'y a condamné; bien qu'il soit vrai que, sur la fin de mon séjour, la chaleur de mes expressions, l'importunité de mes réclamations sans doute, l'ont aigri au point de me retenir, en dépit de mes instances et d'incommodités graves, dans la campagne, hors de la portée journalière des médecins et des remèdes de la ville.

" Enfin, Milord, après sept mois de captivité, et vos ordres sans doute arrivés, il m'a été signifié qu'il ne me restait plus qu'à me pourvoir d'un bâtiment qui pût me conduire en Angleterre. J'ai vainement sollicité une occasion qui pût convenir à

Digitized by Google

la détresse de ma santé et de celle de mon fils. Les vaisseaux convenables m'ont été refusés par un motif ou par un autre; je me suis vu réduit, dans le choix qui m'était laissé, au seul bâtiment qui se trouvait en partance, et indiqué d'ailleurs par S. E. le Gouverneur lui-même. J'ai dû m'y embarquer *captif*, et pourtant à *mes frais*, ce qui, pour le dire en passant, semble peu conciliable; c'était un brick de deux cent trente tonneaux et de douze hommes d'équipage, sur lequel, privé de médecin, soumis à tous les inconvéniens, à toutes les privations, à tous les maux d'un aussi petit bâtiment, il nous a fallu endurer une traversée de près de cent jours.

" Voilà, Milord, toute la partie de mon affaire qui concerne le cap de Bonne-Espérance, et dont la preuve et le développement se trouvent dans ma correspondance avec Lord Charles Somerset, saisie par vos ordres dans la Tamise, et en ce moment même en votre possession.

" En atteignant vos rivages, Milord, je croyais toucher enfin aux termes de mes maux. J'avais eu l'honneur d'adresser, en arrivant au Cap, une lettre à S. A. le Prince-Régent, pour me placer sous sa protection royale; je vous en avais écrit une en même temps pour le même sujet. Je ne doutais pas que je ne dusse à ces lettres l'ordre de mon retour. Déjà je me faisais un bonheur qui adoucissait mes chagrins, de retrouver les amis que j'ai à Londres, d'y reprendre mes intérêts domestiques, depuis plus de trois ans négligés ou détruits. Quel a été mon étonnement! En entrant dans la Tamise, je me suis vu aussitôt transféré à l'écart, mis au secret, mes papiers ont été scellés. Peu d'heures après, un de vos messagers est venu se saisir de moi au milieu de la nuit, m'a signifié ma déportation sur le continent, et m'a conduit à Douvres pour la mettre en exécution. S'étant présenté trois jours de retard, son zèle a su mettre ce temps à profit; il a remis mes papiers à ma disposition, m'a fait donner tout ce qu'il me fallait pour écrire, m'y a encouragé de son mieux, et a attendu le dernier instant du départ pour saisir, après la fouille la plus minutieuse, jusqu'à la dernière ligne

Digitized by Google

d'écriture. C'est une sorte de piége, Milord, que je n'ai garde d'attribuer autrement qu'à la bassesse de celui qui l'a pratiqué.

" Une circonstance de même nature s'était présentée à Sainte-Hélène. Sir Hudson Lowe, après m'avoir gardé cinq semaines au secret, où il m'avait permis tous les moyens d'écrire, voulut, à mon départ, fouiller de nouveau mes papiers; mais il me suffit alors de lui donner à entendre l'étrange couleur que prendrait la facilité qui m'avait été offerte de consigner sur le papier des idées qu'autrement j'aurais gardées en moi-même. Sir Hudson Lowe y renonça à l'instant: c'est une justice que je dois rendre à ce gouverneur.

" Ce qu'il y a de plus étrange ici, Milord, et qu'on aura de la peine à croire, c'est que votre messager, bien que j'en aie fait, a emballé tous mes papiers, et m'en a séparé, sans vouloir en tracer d'inventaire, ni observer aucune des formalités que requièrent toutes les jurisprudences du monde. Persuadé que cette déviation du premier des principes provenait de l'ignorance du subalterne, et non des ordres du ministre, j'ai cherché à y remédier dans vos intérêts, Milord, en obtenant et m'empressant d'y apposer mon sceau, afin de vous mettre à même de régulariser à temps les fautes de votre agent. Je désire que votre seigneurie apprécie cette mesure; elle a été calculée, ainsi que vous le prouvera la nature de mes papiers, uniquement pour vous donner une nuance de mon caractère et une preuve de ma modération. J'ai eu l'honneur de l'écrire, à l'instant même, à Lord Sidmouth, et de lui faire observer en même temps combien ma présence demeurait nécessaire à l'examen de mes papiers qui, par une seule parole de moi, deviennent fort simples, tandis que mon absence peut les laisser inexplicables. Lord Sidmouth ne m'a honoré d'aucune réponse.

" Milord, votre agent, du reste, sortant de la décence et de la générosité qui caractérisent si bien les particuliers de votre nation, a accompagné sa mission de plus d'amertume qu'il ne serait facile de l'imaginer. Après m'avoir choqué une première fois par ses grossières injures sur la personne que je vénère le plus dans le monde, il a épuisé sur moi toutes les vilenies de la

Digitized by Google

langue, et cela, parce que je ne me prêtais pas à converser avec lui. Il avait reçu de vous l'ordre de me garder ; mais a-t-il pu croire que vous eussiez voulu étendre votre pouvoir jusqu'à me contraindre de faire société avec lui ? Cet homme avait un second, sur lequel ne s'étendent point mes plaintes ; bien qu'il ait partagé les mêmes torts, j'ai su néanmoins lui distinguer parfois certaine retenue, et puis il a été excité, aiguillonné par le premier.

" Milord, votre messager, en me signifiant l'ordre de ma déportation au milieu de la nuit, ne m'a laissé de choix que Calais ou Ostende. A peine à moi-même, il a fallu me décider sur-le-champ. Peu d'heures après, rendu à la réflexion, j'ai demandé s'il ne me serait pas permis d'aller en Amérique, ou sur quelqu'autre point du continent. Il m'a répondu que non ; que d'ailleurs, d'après mon choix, il avait déjà écrit au gouvernement ; j'ai insisté, mais il m'a déclaré être sûr que tous mes efforts seraient inutiles. Son assertion pourrait-elle être vraie, Milord ? je ne saurais le croire ; toutefois ma destinée a été arrêtée en conséquence.

" On a montré à mes yeux, et l'on a refusé à mes mains l'ordre de S. A. R. le Prince-Régent de sortir à l'instant de la Grande-Bretagne. Ce refus est-il une forme ? était-ce une précaution ? Cet acte royal entraînerait-il une responsabilité, ou a-t-on craint que je ne m'en fisse un titre d'honneur ? Et, en effet, en pourrait-il être autrement, si n'arguant aucun grief, il ne semble punir qu'un des plus rares dévouemens, celui d'un serviteur s'immolant avec son maître qu'avait abandonné la fortune ?

" Milord, dans le choix rétréci que m'a fait parvenir votre seigneurie, j'ai donné la préférence à Ostende sur Calais, par de simples motifs de délicatesse puisés dans ma tendre vénération pour la patrie ; il m'en aurait trop coûté qu'on eût pu dire que mes compatriotes m'auraient persécuté pour un acte de vertu ; et peut-être de leur part c'eût-il été au moins excusable ; de la votre, Milord, ma déportation d'Angleterre n'a été qu'un vrai caprice, une dureté sans excuse.

Digitized by Google

" Quoiqu'il en soit, me voila sur le continent ; j'y ai été jeté de votre fait et contre mon gré ; et, Milord, qu'il me soit permis de m'arrêter un instant. Je connais toutes les circonstances de ma vie, et fortunément il n'est pas de coin en Europe où je ne puisse porter un cœur tranquille, un front serein, un pas assuré. Mais vous, Milord, qui n'avez ni le loisir, ni le vouloir, ni les facilités de rechercher mon obscure carrière ; si par hasard les dissentions politiques durant lesquelles les actes poursuivis ne sont pas toujours des crimes, eussent mis ma personne en danger ; si j'y eusse succombé, on m'eût dit une victime ; mais vous, Milord, qui m'auriez livré, quel nom n'eût pas été le vôtre ? ne vous exposiez-vous pas à ce qu'on pût dire : " Tandis " que les lois Anglaises s'énorgueillissent d'avoir aboli la traite " des nègres aux îles d'Amérique, les ministres Anglais trafi- " quent de la chair blanche sur le continent de l'Europe ! ! !"

" Milord, par suite de l'impulsion que votre seigneurie a imprimée à mes destinées, j'ai été saisi, et conduit à travers le royaume des Pays Bas, en malfaiteur et sans pitié, bien que moribond. J'en ai jeté les hauts cris. Oserais-je a ce sujet, Milord, vous transcrire des vérités peu agréables ? Mais pourquoi pas ? c'est le droit de tous vos compatriotes de faire entendre la vérité sans crainte à un ministre d'Angleterre ; à plus forte raison ce doit être celui d'un étranger qui a de si justes motifs de plainte et de douleur. Eh bien ! quand je me suis récrié sur un si révoltant abus à mon égard, on m'a demandé de quel point du globe je venais, d'où pouvait naître mon étonnement ? Les uns m'ont dit : " Notre Roi est bon, ne vous en prenez pas lui ; il " n'est que l'instrument dont on vous frappe ; la main tyran- " nique vient de plus loin." D'autres ont dit : " Le peuple " Anglais a depuis long-temps des comptoirs aux Indes pour son " trafic ; les ministres Anglais en établissent aujourd'hui sur le " continent pour leur despotisme. Quand leur autorité finit en " Angleterre, ils la prolongent sur le continent. C'est chez nous " qu'ils ont placé leurs instrumens de torture et leurs exécu- " teurs. Vous n'échapperez ni à leur inquisition ni à ses sup- " plices." Et alors les diatribes, les imprécations de pleuvoir

Digitized by Google

sur l'Angleterre et les Anglais. Sans doute, Milord, les gens sages, instruits et sans passion, sont loin de s'y tromper, et savent à qui s'en prendre exclusivement; ils distinguent fort bien l'excellence des lois d'avec leur violation et les abus du pouvoir; ils savent que les vrais Anglais combattent et détestent toute espèce de tyrannie chez eux et au loin; qu'ils sont dans leur île les défenseurs les plus ardens, les gardiens les plus zélés des grandes et belles vérités qui, sur notre continent, sont l'objet de nos espérances et de nos vœux. Mais le gros du vulgaire n'y regarde pas de si près; il trouve plus court de s'en prendre à une nation en masse et de la maudire tout entière.

" Mais enfin, Milord, après tout, quel est mon crime? quel peut être le motif d'une si cruelle persécution? J'ose vous le demander; et les pays où elle s'est prolongée par votre impulsion vous le demandent avec moi. Partout les autorités qui ont agi sur ma personne m'ont évité avec soin; elles eussent été embarrassées de mes droits et n'eussent pu motiver leurs actes; elles en ignorent elles-mêmes la source et la cause. Depuis le Cap de Bonne-Espérance jusqu'au lieu où je me trouve, si je demande quel jugement, quelle sentence, quelle charge existe contre moi, on ne me répond que par un ordre. Si je sollicite un motif, je n'obtiens que le silence.

" Milord, j'ai eu l'honneur de vous l'écrire du Cap, et j'ose vous le répéter ici: quelle objection raisonnable s'opposait aux vœux que je formais de demeurer sur votre sol et auprès de vous? Craignait-on que je ne parlasse, n'écrivisse sur des sujets politiques? Mais quel inconvient pouvait-il y avoir pour votre île? Craignait-on que je ne fisse entendre des plaintes importunes sur votre administration? Mais est-il un point sur le continent où l'on interdise mes cris, et où je ne trouve les esprits disposés à m'entendre? Votre voisinage, Milord, votre seul territoire n'était-il pas celui où vous aviez sur moi le plus d'action et d'autorité? Si je me rendais coupable n'avez-vous pas vos lois générales? Si je me rendais désagréable, n'avez-vous pas vos lois particulières, et surtout le *bill des étrangers?* Enfin, plus que tout cela, vous aviez pour garantie de ma réserve et de ma modé-

Digitized by Google

ration, mon désir de demeurer auprès de vous ; ce désir était extrême, Milord, et je vais vous en dire la cause. Mon séjour en Angleterre accomplissait les vœux, le destin, du reste de ma vie, celui de me consacrer à jamais (en dedans de vos réglemens, et par les voies légales que vous avez admises), à procurer des adoucissemens et des consolations à celui que je pleure. Je vous suppose assez d'élévation, Milord, ainsi qu'à vos collégues, pour ne remplir, en cette circonstance, qu'un devoir politique, et demeurer étranger à toute animosité personnelle. Quand vous avez pourvu à la sûreté du captif, vous ne sauriez lui envier des indulgences qui ne vous seront point à charge ; vous les faciliterez plutôt. Or, j'implore de vous cet emploi religieux ; mon cœur a besoin de le remplir, je le ferai avec loyauté. Je vous en eusse convaincu, Milord, si j'avais pu parvenir jusqu'à vous, et je n'en désespère point encore ; je sollicite de nouveau et toujours....

" J'avais compté aussi, Milord, je l'avoue, comme une chance de mon admission auprès de vous, le désir de Votre Seigneurie de saisir cette occasion singulière de vous affermir dans la connaissance de la vérité ; je pensais que votre poste et votre caractère vous en faisaient une loi. En prononçant sur les plaintes de Sainte-Hélène, quelles lumières contradictoires n'eussent pas éclairé vos noble fonctions de *jury ?* J'eussse répondu à toutes vos questions avec candeur, sans passion ; je vous eusse convaincu sans bruit, si vous en aviez eu le désir, de toutes les erreurs dans lesquelles la multiplicité et l'importance de vos affaires vous laissent sur ce qui nous concerne. J'ai lu dans trois papiers différens (les *Times, New-Times,* et *London-Chronicle)* votre réponse à Lord Holland sur sa motion relative à Sainte-Hélène, et je puis vous assurer que presque chaque ligne est une irrégularité.

" A Dieu ne plaise, Milord, que je ne vous croie dans la bonne foi ! Mais vos bureaux vous ont mal instruit. Votre Seigneurie a affirmé qu'aucun des parens de l'Empereur Napoléon, excepté son frère Joseph, ne lui avait écrit. Or, je lui ai remis moi-même trois ou quatre lettres venues de vous par le canal de Sir Hudson Lowe ; savoir : de Madame-Mère, Madame la Princesse Borghèse et son frère Lucien. Le fait est peu important en lui-même, Milord, mais cette inexactitude matérielle doit exciter vos

Digitized by Google

doutes sur d'autres points, et donner du poids à mes assertions sur le reste. Ce qui me concerne, par exemple, est tellement défiguré que, quelque préjugé que j'aie lieu d'entretenir contre Sir Hudson Lowe, je n'hésite pas à penser qu'il se récriera, sans doute lui-même contre l'irrégularité de l'exposition. Du reste, Milord, dans la chaleur des partis et de toute opposition, il se forme inévitablement deux *vérités*. La mienne ne saurait être précisément la vôtre. Le public le sait; aussi c'est sur les pièces officielles qu'il aurait aimé à établir la sienne. Vous avez cru devoir les refuser, Milord, n'aurez vous pas fixé son opinion ?

" Milord, je me résume après de si longs détails :

" 1° Je demande justice et redressement de l'abus d'autorité, de l'acte arbitraire et tyrannique par lequel Lord Charles Somerset m'a privé si long-temps de ma liberté, en violation des lois positives de son pays.

" 2° Je demande justice et redressement des formes irrégulières avec lesquelles on a saisi tous mes papiers dans la Tamise. On m'en a séparé sans vouloir, en dépit de toutes mes instances, en dresser d'inventaire.

" 3° Je demande justice et redressement de ce qu'au mépris de tous les principes, j'ai été livré captif sur le continent, et par suite de l'impulsion ou des instructions données, contraint de traverser la Belgique et les pays adjacens en malfaiteur.

" 4° Je demande la visite et la restitution prompte des papiers qui m'ont été saisis dans la Tamise. La plupart avaient été respectés par Sir Hudson Lowe, et d'autres me deviennent absolument nécessaires dans l'usage journalier de mes circonstances, domestiques; ils contiennent tous mes titres de propriétés et de fortune; sans eux, je demeure privé de tout.

" 5° Je demande la restitution de mes papiers de Sainte-Hélène, dont l'inventaire, reconnu et signé par Sir Hudson Lowe, se trouve parmi les papiers saisis sur la Tamise. Mes papiers de Sainte-Hélène se réduisent à peu près à un seul manuscrit, renfermant l'espace de dix-huit mois, où, jour pour jour, se trouvent inscrits, encore en désordre et sans être arrêtés, les conversations, les paroles, les gestes peut-être, de celui qui long-temps guida les destinées de l'Europe.

Digitized by Google

" Ce manuscrit, sacré par sa nature et son objet, était inconnu à tous et devait le demeurer; j'en ai laissé prendre connaissance à Sir Hudson Lowe suffisamment pour le convaincre de son inoffensive nature en politique. En arrivant au Cap, j'ai eu l'honneur d'écrire au Prince-Régent, par le canal des ministres, aussi bien qu'à eux-mêmes, pour mettre ces matériaux précieux sous leur protection spéciale; je le leur demandais au nom de la justice, au nom de l'histoire. Ils sont, aux yeux de toutes les lois, ma propriété sacrée, celle de mes enfans, celle de l'avenir.

" 6° Enfin, et sur toutes choses, je demande la restitution de la lettre que l'Empereur Napoléon m'a fait l'honneur de m'adresser dans ma prison, au secret, dans l'île de Sainte-Hélène. Une lettre étrangère à la politique, lue par le gouverneur de Sainte-Hélène, lue par les ministres même, s'ils l'ont voulu, ne saurait, dans aucun code du monde, quelque sévères d'ailleurs qu'en pussent être les expressions confidentielles, être enlevée à celui dont elle est devenue la propriété. Cet objet précieux et sacré est la récompense de ma vie, le titre de mes enfans, le monument de ma famille.

" Milord, ami naturel et réfléchi de toute convenance et de toute modération, c'est à vous que j'adresse d'abord l'énumération de mes griefs. C'est a vous seul à qui j'en demande sans bruit * le redressement. Si votre seigneurie croyait ne devoir pas y répondre, c'est à vos tribunaux de justice alors auxquels je me trouverais dans l'obligation d'adresser mes plaintes; après eux, viendrait encore le tribunal de l'opinion publique, et ensuite, par-dessus tout encore, ce tribunal suprême d'en haut qui, planant également sur la victime et les tyrannies, accomplit dans l'éternité le triomphe infaillible de tous les droits, et le châtiment final de toutes les injustices.

" J'ai l'honneur d'être, etc."

---

* Cette lettre n'a été rendue publique qu'au bout d'un an, et encore a-t-on vu plus haut on lira plus loin le motif qui en a amené la publicité.

Digitized by Google

Enfin, c'est vers ce même temps que parut aussi ma pétition au parlement d'Angleterre; je l'avais fait passer des déserts de Tygerberg à Londres pour qu'on en fît l'usage convenable: soit qu'elle ne fût pas parvenue, soit qu'on trouvât des inconvéniens à la produire, il n'en avait pas été dit un mot; mon retour réveilla cette circonstance. Un membre des communes, frappé de la sensation que sa publicité venait de causer, s'offrit de la présenter lui-même, et il me fut envoyé à cet effet d'Angleterre un papier auquel j'apposai ma signature, formalité qui ne se trouva pas suffisante; ce qui joint à d'autres considérations peut-être, empêcha qu'elle ne fût mise sous les yeux de la chambre. Je la retranscris ici; elle tient de trop près à mon sujet pour qu'on ne me le pardonne pas; et puis ce papier, et d'autres qu'on trouve dans ce volume, ont été mutilés, defigurés, retraduits en Français d'un texte étranger; j'ai intérêt à les rétablir dans leur intégrité; et puis encore, si l'on ne les trouvait pas ici, ils passeraient pour apocryphes; ce que je veux éviter.

PÉTITION AU PARLEMENT D'ANGLETERRE.

" Un simple individu, un faible étranger, ose élever sa voix au milieu de vous, représentans du peuple d'Angleterre; mais il vous invoque au nom de l'humanité, de la justice, au nom de votre gloire. Parlerait-il en vain? pourrait-il n'être pas écouté?

" Jeté hors de Sainte-Hélène, enlevé d'auprès du plus grand monument des vicissitudes humaines qui fut jamais, je me traîne vers vous pour vous peindre sa situation, ses souffrances.

Digitized by Google

" Arraché soudainement d'auprès de lui, et sans qu'il ait été possible de le prévoir; privé de toute communication, mes paroles, mes idées ne seront que de moi; elles n'auront d'autre source que mon cœur. Peut-être l'ame altière de celui qui en est l'objet s'irritera-t-elle de la démarche que j'entreprends en ce moment, pensant qu'ici bas il ne doit, il ne peut appeler de ses griefs *qu'à Dieu seul*. Peut-être me demandera-t-il qui m'a commis les soins et le bien-être de sa vie? N'importe. Mon amour pour lui aura causé ma faiblesse; je me sens déjà trop loin de son héroïque influence; mon cœur ne peut plus renfermer les maux dont il a été le témoin, ils s'ouvrent un passage, ils m'arrachent des cris.

" Vous avez banni dans les déserts de l'Océan celui dont la magnanime confiance venait, *librement* et *par choix*, vivre au milieu de vous, sous la protection de vos lois qu'il avait cru toutes puissantes. Sans doute vous ne cherchâtes dans votre détermination que ce qui vous semblait utile; vous ne prétendîtes pas être justes. Autrement on vous demanderait: Qui l'avait mis en votre pouvoir? qui vous avait donné le droit de le juger? sur quoi l'avez-vous condamné? qui avez-vous entendu dans sa défense?..... mais vous avez porté une loi..... elle existe, je la respecte. Je ne suis point qualifié pour discuter le principe. Je contiendrai tout murmure, mon protêt ne sortira pas de mon cœur. Vous n'entendrez ici que les maux dont on accompagne vos décisions, et sans doute contre vos intentions.

" Représentans de la Grande-Bretagne, vous avez dit ne vouloir que vous assurer de la personne de l'Empereur Napoléon et garantir sa détention. Cet objet rempli, vous avez entendu qu'on prodiguât tout ce qui pourrait adoucir, alléger ce que vous avez pensé l'œuvre, l'obligation de la politique: tels ont été l'esprit, la lettre de vos lois, les expressions de vos débats, les vœux de votre nation, les sentimens de son honneur. Eh bien! il n'est parvenu à l'illustre captif, sur son affreux rocher, que la partie sévère de vos intentions. Heureux toutefois encore si elles n'avaient pas été outre-passées! Mais les nuages qui cou-

Digitized by Google

ronnent son île sont moins épais, moins sombres, que les peines morales et physiques qu'on amoncelle sur sa tête.

" Sous le prétexte vain d'appréhensions purement imaginaires, chaque jour on a vu de nouvelles restrictions. Son ame fière a dévoré chaque jour de nouveaux outrages ; tout exercice lui est devenu impossible ; toutes visites, toutes conversations se sont trouvées à peu près interdites. Ainsi les privations de toute espéce, les contrariétés de toute nature, se joignent pour lui à l'insalubrité mortelle d'un climat tout à la fois humide et brûlant, à la fade monotonie d'un ciel sans couleurs ni saisons. On resserre à chaque instant d'une manière effrayante le cercle de sa vie ! Il est réduit à garder sa chambre ; on va lui donner la mort !

" Avez-vous donc voulu toutes ces choses ? non sans doute ; et quels motifs pourraient les justifier ? La crainte d'une évasion ? Mais qu'on réunisse des militaires, des marins, des juges capables ; que l'on consulte leurs lumières : qu'on s'instruise de leurs opinions ; et qu'on cesse de livrer un tel objet à l'arbitraire d'un seul homme, qui, pouvant prendre ses terreurs pour guide, ne s'occupera chaque jour qu'à combattre jusqu'aux fantômes que pourra lui créer son imagination frappée, sans songer qu'il ne peut détruire toutes les chances et parvenir à la dernière qu'en donnant la mort. A Longwood, on tient toute évasion pour impossible, on n'y songe pas. Certes, chacun y voudrait accomplir l'entreprise au prix de sa vie : la mort paraîtrait douce pour un si glorieux résultat. Mais comment tromper des officiers en constante surveillance ? échapper à des soldats bordant le rivage ? descendre des rocs à pic ; se jeter pour ainsi dire à la nage dans le vaste Océan ; franchir une première ligne de bateaux, une seconde de vaisseaux de guerre, lorsqu'on est dominé de tous les sommets, qu'on peut être environné, suivi de signaux à chaque instant, et dans toutes les directions ? Et sur quelles embarcations se hasarderait-on ? il n'en existe point à portée du rivage. Sur quel bâtiment chercherait-on un refuge ? il n'en est de près ni de loin ; toutes voiles étrangères, celles de votre

Digitized by Google

nation même, deviennent la proie de vos croiseurs, si elles s'approchent, sans d'urgens motifs, de l'île maudite.

" Avec de telles précautions et de telles circonstances l'île entière n'est-elle donc pas une prison suffisamment sûre ? devrait-il être nécessaire d'y encercler sans cesse des prisons dans des prisons ? et si, ce qui est impossible, tant de difficultés pouvaient être vaincues, l'immensité des mers, la presque totalité des terres, ne demeurent-elles pas encore une nouvelle prison ?

" Or, qui pourrait porter des hommes dans leur bon sens à rêver d'aussi ridicules efforts ? qui pourrait induire dans Longwood, à des pensées si follement désespérées ? Aussi l'Empereur Napoléon en est toujours aux mêmes projets, aux mêmes désirs qu'il exprima lorsqu'il vint avec confiance, *librement* et *de bonne foi*, au milieu de vous : " Une retraite et du repos sous " la protection de vos lois positives ou de celles de l'Amérique." Voilà ce qu'il voulait, voilà ce qu'il veut encore, ce qu'il demande toujours.

" Si donc l'île de Sainte-Hélène par sa nature n'est pas déjà une prison suffisante ; si elle n'a pas l'avantage de faire concourir la sûreté avec l'indulgence, alors on a trompé votre choix et vos intentions. A quoi bon nous envoyer mourir misérablement dans un climat qui n'est pas le nôtre ? à quoi bon toutes vos dépenses additionnelles ? à quoi bon votre nombreuse garnison et son grand état-major ? à quoi bon votre etablissement de mer ? a quoi bon les gênes qu'on impose au commerce de cette île malheureuse ? Il était tant de points dans vos dominations Européennes où vous pouviez nous garder sans frais, et où nous nous serions estimés moins malheureux ! Si cette île, au contraire, par sa nature et à l'aide des précautions exprimées ci-dessus présentait en elle-même tout ce que la sagesse, la prudence humaine peuvent croire nécessaires, alors toutes additions aggravantes ne seraient-elles pas autant de vexations inutiles, d'actes tyranniques et barbares exécutés contre votre intention ? Car vous n'avez pu vouloir qu'on torturât Napoléon, qu'on le fît mourir à coups d'épingle ; et pourtant il n'est que trop vrai qu'il périt par des blessures incessantes de chaque jour, de chaque heure, de chaque minute.

Digitized by Google

" Si vous n'avez voulu voir en lui qu'un simple prisonnier, et non l'objet de l'ostracisme des Rois, Roi lui-même ; si vous n'avez prétendu lui donner qu'une prison ordinaire, et non lui choisir un lieu où l'on pût adoucir l'irrégularité de son exil ; si on n'a voulu le confier qu'à un geolier et non à un officier d'un grade éminent, qui, par ses habitudes des affaires et du monde, sût allier ce qu'il doit à la sûreté du captif avec le respect et les égards qu'il commande ; si on n'a voulu suivre que la haine et la vengeance et toutes les passions étroites, vulgaires ; si on n'a voulu enfin que confier au climat la mort de l'illustre ennemi, charger la nature d'un acte qu'on n'osait pas exécuter soi-même ; si on a voulu tout cela, je m'arrête ; je n'ai plus rien à dire, je n'ai déjà que trop dit.

" Mais si, dans le sens de votre bill même, vous avez voulu entourer votre acte politique, comme vous l'avez fait en effet, de toutes les intentions d'une nation grande, noble, honorable, je puis continuer ; car vous aurez voulu tout le bien que peut permettre la circonstance, vous aurez interdit tout le mal que ne commanderait pas la nécessité. Vous n'avez pas voulu qu'on privât le prisonnier de tout exercice, en lui imposant inutilement des conditions ou des formes qui eussent fait de cette jouissance un tourment.

" Vous n'avez pas voulu qu'on lui prescrivît la nature de ses paroles, la longueur de ses phrases ; vous n'avez pas voulu qu'on restreignît son enceinte primitive, sous prétexte qu'il ne faisait pas un usage journalier de son étendue ; vous n'avez pas voulu qu'on le forçât de se réduire à sa chambre, pour ne pas se trouver au milieu des retranchemens et des pallissades dont on entoure ridiculement son jardin, etc.

" Or toutes ces choses existent ; elles se sont succédées chaque jour, bien qu'elles soient jugées inutiles, et que beaucoup de vos compatriotes les condamnent et en gémissent.

" Vous n'avez pas voulu, qu'au grand détriment de sa santé et de ses aises, il fût condamné à une mauvaise, petite, incommode demeure, tandis que l'autorité en aurait de grandes et de belles à la ville et à la campagne qui eussent été beaucoup plus com-

Digitized by Google

modes, plus convenables, et eussent sauvé l'envoi du fameux palais, ou pour parler bien plus correctement, de l'immense quantité de madriers bruts pourrissant aujourd'hui, sans emploi, sur le rivage, parce qu'on a trouvé qu'il faudrait de sept à huit ans pour accomplir la bâtisse projetée. Vous n'avez pas voulu qu'en dépit des sommes que vous y consacrez, les nécessités de la vie, toutes les subsistances fournies journellement à Longwood fussent du dernier rebut, lorsqu'il en existerait pour d'autres de meilleure qualité; vous n'avez pas voulu qu'on poussât l'outrage, vis-à-vis de Napoléon, jusqu'à vouloir le forcer de discuter les petits détails de sa dépense; qu'on le sommât de fournir un surplus qu'il ne possédait pas; ou qu'à défaut, on le menaçât de réductions impossibles; qu'on le forçât de s'écrier dans son indignation: " De le laisser tranquille, qu'il ne demandait rien; que " quand il aurait faim, il irait s'asseoir au milieu de ces braves " dont il apercevait les tentes au loin, lesquels ne repousseraient " pas le plus vieux soldat de l'Europe." Vous n'avez pas voulu que Napoléon se trouvat contraint par là de faire vendre son argenterie pièce à pièce, afin de subvenir à ce qui lui manque chaque mois, et qu'il se trouvât réduit à accepter ce que des serviteurs fidèles étaient assez heureux pour pouvoir déposer à ses pieds.

" O Anglais! est-ce ainsi qu'on peut traiter en votre nom celui qui a gouverné l'Europe, disposé de tant de couronnes, créé tant de rois? Ne craignez-vous pas le cri de l'histoire? et si jamais elle venait à graver: " Ils l'ont trompé pour s'en saisir, et puis " ont marchandé son existence." Souffrirez-vous que l'on compromette à ce point vos sentimens, votre caractère, votre honneur? Est-ce donc là votre bill, vos intentions? Et quel rapport de si inconvenables mesures ont-elles avec la sûreté?

" Vous n'avez pas voulu que l'autorité se fît une étude puérile et barbare dans ses paroles, ses réglemens et ses actes, de rappeler sans cesse ce qu'il eût été délicat de ne mentionner jamais, en nous répétant chaque jour que nous nous abusons étrangement sur notre position; en interdisant sévèrement tout respect inusité; en punissant même, nous a-t-on dit, celui en qui l'habitude l'aurait laissé échapper; en restreignant les jour-

Digitized by Google

naux qui nous parviennent, à ceux qui pourraient nous être les plus désagréables; en nous procurant volontiers les libelles, et soustrayant ou retenant, au contraire, les ouvrages bienveillans; enfin, en nous imposant la forme littérale de la déclaration par laquelle nous achetions l'esclavage et le bonheur de soigner un objet révéré, en nous contaignant d'y admettre des dénominations contraires à nos habitudes et à nos lois, se servant ainsi de nos propres mains pour dégrader l'objet auguste que nous entourions; et toutefois, nous avons dû le faire parce que, sur notre refus universel, nous avons été menacés d'être arrachés tous à notre doux emploi, jetés aussitôt sur un bâtiment et déportés au cap de Bonne-Espérance. De quel intérêt ces mesures cruelles et tyranniques peuvent-elles être à la sûreté?

" On croira avec peine que Napoléon, s'informant s'il pouvait écrire au Prince-Régent, l'autorité ait répondu qu'on ne laisserait passer sa lettre qu'au cas qu'elle fût ouverte, ou qu'on l'ouvrirait pour en prendre connaissance. Procédé que réprouve la raison, également injurieux aux deux augustes personnes.

" Sainte-Hélène avait été choisie pour nous, avait-il été dit, afin que nous puissions y jouir d'une certaine liberté et de quelque indulgence. Mais nous ne pouvons parler à personne; il nous est interdit d'écrire à qui que ce soit; nous sommes restreints dans nos plus petits détails domestiques. Des fossés, des retranchemens entourent nos demeures; une autorité sans contrôle nous gouverne... Et l'on avait choisi Sainte-Hélène pour nous procurer quelque indulgence! Mais quelle prison en Angleterre eût donc pu être pire pour nous? Certes, il n'en est aucune aujourd'hui qui ne nous semblât un bienfait. Nous nous trouverions en terre chrétienne; nous respirerions l'air Européen. Une autorité supérieure, contradictoire, nous mettrait à l'abri des ressentimens personnels, de l'irritation du moment, ou même du défaut de jugement.

" Il a été insinué, ou interdit même aux officiers de votre nation de se présenter devant celui dont ils surveillent la garde; il a été défendu aux Anglais même, quels que soient le rang et la confiance qu'ils possèdent, de nous approcher et de s'entretenir

Digitized by Google

avec nous, sans des formalités qui équivalent à une interdiction, dans la crainte que nous ne leur dépeignissions les mauvais traitemens dont on nous accable. Précaution inutile à la sûreté; mais qui prouve l'envieuse attention qu'on met à nous empêcher de faire parvenir la vérité. On nous a fait un crime de nos efforts à ce sujet, comme si de vous la faire parvenir, surtout quand elle intéresse votre honneur, votre caractère, n'était pas bien mériter de vous.

"Certes, vous n'avez pas voulu qu'on portât la tyrannie sur nos pensées et nos sentimens au point de nous insinuer ou de nous dire que, si nous continuions à nous exprimer librement dans nos lettres à nos parens, à nos amis, nous serions arrachés d'auprès de Napoléon et déportés de l'île. Circonstance qui a précisément amené ma déportation, en me portant à faire passer clandestinement les lettres même que j'avais d'abord destinées pour le Gouverneur et que je lui aurais envoyées, sans son inquiétante insinuation; insinuation gratuitement tyrannique, puisque ces lettres étaient envoyées ouvertes aux ministres, accompagnées au besoin des notes de l'autorité locale, qu'elles pouvaient être retenues par les ministres, si elles étaient inconvenables, ou livrées même aux lois, si elles étaient criminelles; et que, dans tous les cas, elles devaient avoir à leurs yeux le mérite d'être un moyen de plus d'obtenir la vérité.

"Certes, vous n'avez pas voulu que ceux qui avaient obtenu la faveur de demeurer auprès de Napoléon, se trouvassent en dedans des lois pour leur sévérité, et fussent jetés en dehors pour leurs bienfaits. C'est pourtant ce qui nous a été positivement signifié. Vous n'avez pas voulu qu'on saisît mes papiers les plus secrets et les plus sacrés, et que, bien que je les eusse fait parcourir sommairement pour en laisser connaître la nature, on m'en séparât, on me refusât d'y apposer mon sceau. Vous n'avez pas voulu qu'on se fît sur ma personne un jeu barbare de ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré parmi vous; qu'au mépris de mes constantes réclamations d'être rendu à la liberté, ou livré aux tribunaux; qu'en dépit de mes offres réitérées de me soumettre volontairement d'avance à toutes les précautions,

Digitized by Google

même arbitraires, qu'on voudrait m'imposer en Angleterre, on me retînt captif à Sainte-Hélène ; on m'envoyât de cette île au Cap de Bonne-Espérance, pour me faire revenir, avec le temps, du Cap vers Sainte-Hélène : me promenant ainsi prisonnier sur la vaste étendue des mers, dans de frêles bâtimens, au grand détriment de la santé de mon fils, dont la vie était en danger, au péril de la mienne qu'on a affligée d'infirmités qui doivent m'accompagner au tombeau, si toutefois elles ne m'y précipitent avant le temps.

" Vous n'avez pas voulu qu'arrivé au Cap l'autorité m'y retînt arbitrairement sans discussions, sans examen, sans informations, et m'y fît sécher dans les angoisses de la douleur, de l'attente et du désespoir, sous le prétexte ridicule d'envoyer à deux mille lieues demander à mes juges naturels, aux ministres auxquels je sollicitais si vivement d'être livré, si l'on ferait bien de m'envoyer à eux ; et exécutant déjà sur moi, par ce seul fait, une sentence mille fois plus terrible que ne saurait être celle de tous les juges, savoir: de me priver durant plusieurs mois de ma liberté, de me retenir tout ce temps captif aux extrémités de la terre, séparé de ma famille, de mes amis, de mes intérêts, de tous mes sentimens, consumant péniblement dans le désert le peu de jours qui me restent. Certes, sous l'empire des lois positives, on ne saurait se jouer tyranniquement ainsi de la liberté, de la vie, du bonheur des individus.

" O Anglais ! si de tels actes demeuraient impunis, vos belles lois ne seraient plus qu'un vain nom. Vous porteriez la terreur aux extrémités de la terre, et il ne serait plus ni liberté ni justice au milieu de vous.

" Tels sont les griefs que j'avais à vous faire connaître et qui sont développés avec d'autres encore dans une lettre ci-jointe * qu'en quittant Sainte-Hélène j'ai remise à l'autorité, dans l'espoir qu'elle pourrait lui faire faire un retour sur elle-même.

---

* Les griefs de Longwood, adressés à Sir Hudson Lowe, qu'on a vu plus haut.

Digitized by Google

" Beaucoup de ces griefs eussent mérité peut-être que nous ne voulussions pas les appercevoir; toutefois, je me suis fait la violence de vous les exposer. Il n'en est pas de si petits qui n'intéressent votre honneur.

" Et quelles peuvent être les causes de pareilles mesures? d'où peuvent venir ces graduelles attaques, ces aggravations continues? comment les aura-t-on justifiées? nous l'ignorons.

" Ce n'est pas, du reste, qu'à Sainte-Hélène l'autorité conteste le péril de la santé du captif, l'imminent danger de la vie, la probable et prompte issue d'un tel état de choses. " Mais, C'est " lui qui l'aura voulu, se contente-t-on d'observer froidement, ce " sera sa faute." Mais y prend-on bien garde? Confesser que Napoléon cherche la mort, n'est-ce pas confesser qu'on lui rend la vie intolérable? " D'ailleurs, continue-t-on, pourquoi se re- " fuser à prendre l'exercice nécessaire, parce qu'un officier doit " l'accompagner? qu'a donc cette formalité de si heurtant, de si " pénible? pourquoi s'obstiner à en faire une si grande affaire?" Mais qui peut se croire le droit de juger des sensations de l'illustre victime! Napoléon se prive et se tait; que veut-on de plus? Du reste, on l'a répété cent fois, ce n'est ni la couleur de l'habit, ni la différence de nation qui crée la répugnance, mais la nature de la chose en elle-même, et ses effets inévitables. Si dans un pareil exercice le bénéfice du corps demeurait de beaucoup au-dessous des souffrances de l'esprit, cet exercice serait-il un avantage?

" Mais," insinue-t-on encore (car il n'est pas une même échelle pour tous les esprits et tous les sentimens), " pourquoi des " égards si recherchés, des attentions, des soins si extraordi- " naires? après tout, c'est un captif de distinction peut-être, " mais qu'est il donc de plus? quels seraient ses titres?"

" Ce qu'il est? quels sont ses titres? je vais le raconter:

" Napoléon est la première, la plus étonnante destinée de " l'histoire. C'est l'homme de la renommée, celui des prodiges, " le héros des siècles. Son nom est dans toutes les bouches, ses " actes agitent toutes les imaginations, sa carrière demeure sans " parallèle. Quand César médita de gouverner sa patrie, César

Digitized by Google

" en était déjà le premier par sa naissance, ses richesses; quand " Alexandre entreprit de subjuguer l'Asie, Alexandre était roi et " fils d'un roi qui avait préparé ses succès; mais Napoléon, " s'élançant de la foule pour gouverner le monde, se présente " seul, sans autre auxiliaire que son génie: ses premiers pas dans " la carrière sont autant de merveilles: il se couvre aussitôt de " lauriers immortels, et règne dès cet instant sur tous les esprits: " idole de ses soldats, dont il a porté la gloire jusqu'aux nues, " espoir de la patrie qui dans ses angoisses pressent déjà qu'il " sera son libérateur; et cette attente n'est point trompée. A sa " voix expirante, Napoléon interrompant ses mystérieuses desti- " nées, accourt des rives du Nil: il traverse les mers, au risque " de sa liberté et de sa réputation; il aborde seul aux plages " Françaises. On tressaille de le revoir; des acclamations, l'al- " légresse publique, le triomphe le transportent dans la capi- " tale. A sa vue, les factions se courbent, les partis se confon- " dent; il gouverne, et la révolution est enchaînée!

" Le seul poids de l'opinion, la seule influence d'un homme " ont tout fait. Il n'a pas été besoin de combattre; pas une " goutte de sang n'a coulé; et ce ne sera pas le seule fois qu'un " tel prodige signalera sa vie.

" A sa voix, les principes désorganisateurs s'évanouissent, les " plaies se ferment, les souillures s'effacent. La création semble, " encore une fois, sortir du chaos.

" Toutes les folies révolutionnaires disparaissent; les seules " grandes et belles vérités demeurent. Napoléon ne connaît " aucun parti; aucun préjugé n'entache son administration. " Toutes les opinions, toutes les sectes, tous les talens se groupent " autour de lui: un nouvel ordre de choses commence.

" La nation respire et le bénit; les peuples l'admirent, les rois " le respectent, et l'on est heureux, l'on va s'honorer de nouveau " d'être Français.

" Bientôt on l'éleva sur le trone; il devint Empereur. Cha- " cun connaît le reste. On sait de quel lustre, de quelle puis- " sance il honora sa couronne. Souverain par le choix des " peuples, consacré par le chef de la religion, sanctionné par la

Digitized by Google

" main de la victoire, quel chef de dynastie rassembla jamais des " titres aussi puissans, aussi nobles, aussi purs? Qu'on re- " cherche!....

" Tous les souverains se sont alliés à lui par le sang ou les " traités. Tous les peuples l'ont reconnu. Anglais, si seuls vous " faites exception, cette exception, n'a tenu qu'à votre politique; " elle n'a été qu'une affaire de forme; bien plus, vous êtes précisé- " ment ceux qui aurez vu dans Napoléon les titres les plus sacrés, " les plus incontestables. Les autres puissances auront pu obéir " peut-être à la nécessité. Vous, vous n'aurez fait que vous ren- " dre à vos principes, à votre conviction, à la vérité; car telles " sont vos doctrines, que Napoléon, quatre fois l'élu d'un grand " peuple, a dû nécessairement, malgré vos dénégations publiques, " se trouver souverain dans le fond de vos cœurs. Descendez " dans vos consciences!...Or, Napoléon n'a perdu que son " trône; un revers l'en a arraché, le succès l'y eût fixé pour ja- " mais. Il a vu marcher contre lui onze cent mille hommes; " leurs généraux, leurs souverains ont proclamé partout qu'ils " n'en voulaient qu'à sa seule personne. Quelle destinée!.... " Il a succombé, mais il n'a perdu que le pouvoir; tous ses ca- " ractères augustes lui demeurent et commandent les respects " des hommes. Mille souvenirs de gloire le couronnent tou- " jours; l'infortune le rend sacré, et dans cet état de choses, le " véritable homme de cœur n'hésite pas à le considérer comme " plus vénérable sur son rocher, qu'à la tête de six cent mille " hommes, imposant des lois."

Voilà quels sont ses titres.

" Vainement les esprits bornés ou les cœurs de mauvaise foi voudraient le charger, comme de coutume, d'être la cause offensive de tous les maux, de tous les troubles dont nous avons été les témoins ou les victimes. Le temps des libelles est passé; la vérité doit avoir son tour. Déjà les nuages du mensonge s'éclaircissent devant le soleil de l'avenir. Un temps viendra qu'on lui rendra pleine justice; car les passions meurent avec les contemporains; mais les actes vivent avec la postérité qui n'a point de

Digitized by Google

bornes. Alors on dira que les grandes actions, les grand biens furent de lui; que les maux furent ceux du temps et de la fatalité.

" Qui ne commence à voir aujourd'hui que, malgré sa toute-puissance, il n'eut jamais le choix de sa destinée ni de ses moyens? que, constamment armé pour sa propre défense, il ne recula sa destruction que par des prodiges toujours renaissans; que dans cette lutte terrible on lui rendait obligatoire de tout soumettre, s'il voulait survivre et sauver la grande cause nationale. Qui parmi vous, Anglais, songe à nier surtout cette dernière vérité? N'a-t-on pas mainte fois, parmi vous, proclamé *la guerre viagère*; et vos alliés secrets n'avaient-ils pas dans le fond du cœur ce que votre position vous permettait de dire tout haut? Ne vous vantez-vous pas encore en cet instant que vous l'eussiez combattu tant qu'il eût subsisté? Ainsi, toutes les fois qu'il vous a proposé la paix, soit que ses offres fussent sincères, soit qu'elles ne le fussent pas, cela vous importait peu: votre décision était arrêtée. Quel parti, dès-lors lui restait-il donc, et quel reproche pourrait-on hasarder contre lui, dont on ne fût déjà coupable soi-même? Et qui aujourd'hui prétendrait encore mettre en avant le reproche banal de son ambition? qu'a-t-elle donc eu de si neuf, de si extraordinaire, et surtout de si exclusif dans sa personne?

" Etouffait-elle en lui le sentiment, quand il disait à l'illustre Fox, que désormais les lois, les mœurs, le sang faisaient tellement de l'Europe une même famille, qu'il ne pouvait plus y avoir de guerre que ce ne fût une guerre civile?

" Etait-elle irrésistible, quand, nous peignant tous ses inutiles efforts pour empêcher la rupture du traité d'Amiens, il conchuait que l'Angleterre, malgré tous les avantages d'aujourd'hui, gagnerait pourtant encore à s'y être tenue; que toute l'Europe y eût gagné; que lui seul peut-être, son nom et sa gloire y eussent perdu.

" Etait-elle bien avide et commune cette ambition, quand, à Châtillon, il préférait la chance de perdre un trône, à la certitude de le posséder au prix de la gloire et de l'indépendance nationale.

" Etait-elle incapable d'altération, quand on lui a entendu

Digitized by Google

dire: " Je revenais de l'île d'Elbe un tout autre homme. On " ne l'a pas cru possible, et l'on a eu tort. Je ne fais pas les " choses de mauvaise grâce ni à demi. J'eusse été tout à fait " le monarque de la constitution et de la paix ?"

" Etait-elle insatiable, quand, après la victoire dont il se regardait comme certain à Waterloo, sa première parole aux vaincus allait être à l'instant même l'offre du traité de Paris, et une union sincère et solide qui, confondant les intérêts des deux peuples, eût assuré l'empire des mers à l'Angleterre, et forcé le continent au repos ?

" Etait-elle aveugle et sans motifs, quand, après son désastre, passant en revue les conséquences politiques qu'il avait tant prévues, et frémissant des probabilités de l'avenir, il s'écriait: " Il n'est pas jusqu'aux Anglais même qui auront peut-être à " pleurer un jour d'avoir vaincu à Waterloo."

" Et qui pourrait donc songer désormais à revenir avec avantage sur cette ambition ? Ce ne sauraient être les peuples, tout frappés qu'ils sont de la conduite de ceux qui l'ont renversé. Seraient-ce les souverains ? Mais ceux qui ne parlaient que de justice avant le combat, quel usage ont-ils fait de la victoire ? Qu'on cesse donc de répéter d'oiseuses allégations. Elles purent être un excellent prétexte; elles seraient de pitoyables justifications. Qu'on se contente d'avoir vaincu !.....

" Mais je m'emporte. Où m'entraînent la force de la vérité, la chaleur du sentiment, l'élan du cœur ! Je reviens à mon objet.

" Représentans de la Grande-Bretagne, prenez cet état de choses en considération nouvelle. La justice, l'humanité, votre honneur, votre gloire vous le demandent. Sainte-Hélène est insupportable; son séjour équivaut à une mort certaine et préméditée; vous ne voudrez pas vous en rendre responsables aux yeux des siècles. Napoléon fut vingt ans votre terrible ennemi; il vous souviendra d'Annibal et de l'infamie Romaine.... vous ne voudrez pas souiller d'une pareille tache les belles pages de votre histoire présente. Sauvez à votre administration l'odieuse, l'horrible inculpation d'avoir trafiqué du sang du prisonnier. L'histoire en fournit plusieurs exemples, tous nous font horreur. Et

Digitized by Google

quel plus grand caractère encore ne serait pas réservé à celui-ci ! car il est aisé de le prédire, quand Napoléon ne sera plus, quand on pourra croire le forfait accompli, alors Napoléon deviendra l'homme des peuples ; alors il ne sera plus que la victime, le martyr des rois. Ainsi le voudra la marche inévitable de la force des choses et du sentiment des hommes. Sauvez nos annales modernes d'un tel scandale et de ses dangereuses conséquences.

" Sauvez la royauté de ses propres aveuglemens. Sauvez les intérêts les plus sacrés des grand monarques au nom desquels s'exécute la victime. Sauvez la majesté royale dans le premier de ses attributs, le plus saint de ses caractères, son *inviolabilité*. Si les rois eux-mêmes portent la main sur les représentans de Dieu sur la terre, quel frein, quel respect prétendraient-ils opposer aux attentats des peuples ? Il n'est point ici bas de prospérité à l'abri du temps ou de la fortune. Le cercle des vicissitudes enveloppe tous les trônes. Cette cause est la cause de tous les rois présens et à venir. Un oint du Seigneur, dégradé, avili, torturé, immolé, ne peut, ne doit être qu'un objet d'indignation, d'horreur pour l'histoire, de fremissement pour les rois.....

" Rappelez Napoléon au milieu de vous ; laissez-le venir trouver le repos sous la protection de vos lois ; qu'elles jouissent de son insigne hommage. Ne les privez pas de leur plus beau triomphe. Et qui pourrait vous arrêter ?

" Serait-ce votre première décision ? mais en la rappellant, vous montreriez à tous les yeux que vous ne fûtes alors guidés que par la force des circonstances, la loi de la nécessité.

" Serait-ce votre repos intérieur ? mais la pensée en serait insensée, le doute une injure, un outrage à vos institutions, à vos mœurs, à toute votre population.

" Serait-ce la sûreté de l'Europe ? mais les vérités de circonstance n'ont qu'un temps, et ce n'est qu'au vulgaire qu'il appartient de les perpétuer, de les mettre en avant, long-temps après qu'elles n'existent plus. Napoléon, dans sa toute-puissance, pouvait être l'effroi de l'Europe ; réduit à sa seule personne, il

Digitized by Google

ne peut plus en être que l'étonnement, la méditation. Et de bonne foi, que pourrait-il aujourd'hui, même avec du pouvoir, contre la sûreté de la Russie, celle de l'Autriche, de la Prusse, la votre?

"Enfin, seraient-ce ses arrière-pensées qu'on pourrait redouter? mais Napoléon n'en a d'autres aujourd'hui que celle du repos. A ses propres yeux, dans sa propre bouche, sa prodigieuse carrière a déjà toute la distance des siècles. Il ne se croit plus de ce monde, ses destinées sont accomplies. Pour une ame d'une telle élevation, le pouvoir n'a de prix que pour conduire à la célébrité, à la gloire. Or, quel mortel en accumula davantage sur sa tête? La mesure n'en semble-t-elle pas au-dessus de l'imagination des hommes? ses revers même n'en ont-ils pas été pour lui des sources abondantes? Existe-t-il rien de comparable au retour de l'île d'Elbe? et plus tard, quelle apothéose que les regrets d'un grande peuple? Un grand nombre parmi vous ont traversé nos provinces, pénétré dans nos foyers; vous connaissez nos secrets, nos sentimens. Si la patrie lui était moins chère que la gloire, qu'aurait-il à désirer après ce qu'il a laissé en arrière? Son âge avancé, sa santé perdue, le dégoût des vicissitudes, peut-être celui des hommes, la satiété surtout des grands-objets qu'on poursuit ici-bas, ne lui laissent plus rien de neuf aujourd'hui, de désirable qu'un asyle tranquille, un heureux et doux repos. Il vous les demande, Anglais, et vous les lui devez, vous les devez à l'héroïque magnanimité avec laquelle il vous donna la préférence sur tous ses autres ennemis. Sachez, osez, veuillez être justes. Rappelez-le, et vous aurez consacré la seule gloire qui semble manquer à votre condition présente. Les admirateurs, les vrais amis de vos libertés et de vos lois l'attendent de vous; ils le réclament. Vous avez mis en défaut ceux qui se plaisent à vanter tous les biens qui découlent de votre belle constitution. "Où est donc, disent ces "adversaires, avec une ironie triomphante, cette générosité, cette "élévation de sentimens, cette inflexibilité de principes, cette "moralité publique, cette force d'opinion que vous nous disiez "chez ce peuple libre être en quelque sorte supérieure à la

Digitized by Google

" souveraineté même? où sont les fruits tant vantés de ce sol " classique des institutions libérales? Tout ce pompeux écha- " faudage, ces peintures imaginaires ont donc disparu devant les " dangers qu'avait fait courir un seul homme, ou bien encore, " devant la haine et la vengeance qu'il a laissées après lui. Et " qu'aurait fait de plus ce pouvoir absolu que nous défendons et " que vous décriez tant! il eut fait moins peut-être, mais bien " sûrement il n'eût pas pu faire davantage. Il se fut montré " sensible, sans doute, à la noble et magnanime confiance de son " ennemi, ou s'il se fût décidé, parce que la chose lui eût été " utile, il eût mis du moins plus d'énergie, de franchise, d'éléva- " tion dans son injustice; il ne se fût pas abaissé, pour pallier " son tort aux yeux des peuples, à y associer gratuitement ses " voisins. Il eût évité surtout de se laisser envelopper dans ce " dilemme accablant: ou, quand vous avez conclu votre inique " traité d'ostracisme, la victime n'était pas encore en votre pou- " voir, et vous avez eu la lâcheté de lui tendre la main pour " vous en saisir; ou vous la teniez déjà, et vous avez sacrifié " votre gloire, l'honneur de votre pays, la sainteté, la majesté de " vos lois, à des sollicitations étrangères."

" Anglais, pour pouvoir répondre, vos amis sont obligés de se " retourner vers vous; ils attendent.

" Pour moi, malgré une funeste expérience de deux années, telle est encore ma confiance en vos principes, que je compte toujours sur votre justice; et j'ai osé parler devant vous, ne consultant que mon cœur, persuadé que ce serait du milieu de vos rangs même que je verrais s'élever la défense et les talens dignes de cette grande et belle cause. Quoique vous décidiez au reste, mes destinées à moi sont arrêtées.

" Où que demeure la victime, je veux aller porter à ses pieds le peu de jours qui me restent encore *; et dans ce tribut de

---

* Toute sollicitation à cet égard a été vaine auprès du ministère Anglais. Cette demande, plusieurs fois répétée, est demeurée sans réponse, ou n'a produit qu'un refus, ainsi qu'on le verra spécialement dans une des lettres de ce Recueil.

Digitized by Google

sentimens, je croirai n'avoir rien fait que pour moi. Quand je le suivis d'abord, j'obéissais plutôt à l'honneur, je suivais la gloire. Mais aujourd'hui, je pleure, loin de lui, toutes les qualités du cœur qui attachent l'homme à l'homme. Combien de vos compatriotes l'ont approché! ils vous diraient tous la même chose. Qu'on les consulte. Anglais! est-ce donc là l'homme dont on vous avait fait la peinture? est-ce bien avec connaissance de cause que vous avez prononcé sur son sort?

"Le Comte de Las Cases."

Cependant ma sollicitude ne s'était pas bornée aux lettres adressées aux souverains et rapportées plus haut, mes soins s'étaient portés avec ardeur sur tous les points et tous les objets que j'avais pu imaginer. Dès que j'avais été rendu à la liberté, je m'étais vu entouré des bannis Français qui se trouvaient à Francfort, et qui, partageant mes sentimens, me montrèrent l'intérêt le plus tendre. Tous, sans en excepter ceux même, qui n'avaient à disposer que du denier de la veuve, m'offrirent ce qu'ils possédaient, non-seulement pour les besoins personnels qu'ils me supposaient, mais encore pour l'objet pieux qui m'occupait tout entier. J'eus aussi le bonheur de trouver dans la même ville la Comtesse de Survillers, dont l'extrême bonté n'est qu'une des vertus. Enfin, des négocians distingués de Francfort, sur le seul bruit de mes aventures, et par pure sympathie, me firent les offres les plus généreuses, et il n'est pas jusqu'à des membres de la diplomatie, en si grand nombre dans cette ville, qui ne me fissent parvenir indirectement des preuves de bienveillance. Tout

Digitized by Google

cet ensemble me mit à même de savoir aussitôt où se trouvaient tous les membres de la famille de l'Empereur, et me procura les moyens les plus efficaces d'entrer promptement en relation avec chacun d'eux, pour pourvoir, sans délai, aux besoins de celui au soulagement duquel j'avais résolu, leur apprenais-je, de consacrer tous mes efforts, tous mes momens, toute mon existence.

D'un autre côté, je m'étais imposé la règle d'écrire régulièrement une fois par mois, à jour fixe, au Grand-Maréchal, afin d'obtenir les indications nécessaires pour pouvoir me rendre le plus utile possible ; et j'envoyais cette lettre ouverte au Sous-Secrétaire d'État des Colonies avec lequel j'avais, par ce moyen, ouvert une correspondance que je jugeais la plus sûre et la plus propre à remplir mon objet. Je le suppliai et il me promit d'envoyer régulièrement à Longwood les journaux, brochures, ouvrages nouveaux et autres objets de consommation journalière que je lui indiquais, ou dont je le priais de vouloir bien faire lui-même la désignation contre l'acquittement que j'en ferais à son ordre.

Tous les parens de l'Empereur ; sa mère, ses frères, ses sœurs, et je n'étais particulièrement connu d'aucun d'eux, le Prince Lucien excepté, me répondirent aussitôt avec les expressions les plus vives, les plus touchantes ; c'était la première nouvelle authentique ou à peu près qu'ils recevaient de l'illustre victime, mandaient-ils, et ils

Digitized by Google

étaient heureux de trouver enfin un intermédiaire à l'aide duquel ils pussent lui faire parvenir leur respect, leur dévouement et leurs vœux ; ils ne demandaient qu'à savoir ce qu'ils avaient à faire. Une rétribution annuelle de 150,000 fr. fut immédiatement résolue et organisée ; c'était la somme que je jugeais indispensable au nécessaire de Longwood. Ils s'en partagèrent la charge, et déjà je tenais entre les mains la cote part de plusieurs d'entre eux, quand j'eus la satisfaction de pouvoir la leur renvoyer, en les prévenant de réserver pour d'autres momens, leurs bonnes intentions, dont, à moins de cas imprévus, je n'aurais pas besoin de deux à trois ans. C'est qu'il s'était trouvé un dépôt de quelques centaines de mille francs appartenant à l'Empereur, et je m'estimais heureux de pouvoir donner, d'aussi bonne heure, aux membres de la famille, une preuve de la régularité, de la réserve et de la réflexion avec laquelle j'opérais ; malheureusement je me pressai trop ; car l'argent qui avait été promis, et devait être fourni par moi, fut, soit par des méprises, des embarras de banque où la négligence des agens, plus d'une année à se réaliser, ce qui me causa beaucoup de chagrin et d'embarras ; car les treize lettres de change que j'avais laissées au Grand-Maréchal en partant avaient été promptement dépensées, et il avait continué de tirer de nouvelles traites sur mon banquier ou sur d'autres à Londres, qui laissèrent protester ces lettres de change, l'un parce qu'il

Digitized by Google

n'avait plus de fonds à moi, d'autres parce qu'ils n'en avaient reçu de personne, ce qui amenait des frais énormes, compromettait Longwood, et faisait le sujet des gorges chaudes des papiers ministériels Anglais.

Dès que je fus instruit de ce malheureux contre-temps, j'écrivis à Londres que je me rendais, une fois pour toutes, personnellement garant de toutes les traites qui arriveraient de Longwood, et qu'elles seraient remboursées à ordre à Francfort, et j'y pourvoyais du mieux que je pouvais avec l'argent de Madame Mère, le seul que j'eusse tenu en réserve, et celui de quelques amis, quand le mien propre était épuisé ; car mes quatre mille louis m'étaient rentrés, et d'une manière assez singulière pour que je le mentionne. Quelqu'un, très-délicatement situé d'ailleurs, et qui se trouvait avoir de l'argent à l'Empereur, bien qu'il ne me connût pas, soupçonnant que je pouvais avoir quelques besoins, me fit tenir directement cent mille francs, sans aucun titre de ma part. C'était le seul moyen qu'il eût imaginé, sans doute, d'accorder la prudence avec sa délicatesse. De sorte que je me suis trouvé remboursé sans avoir jamais produit de créance ni donné de reçu, et que je ne sache pas qu'il s'en trouve de traces dans aucun compte.

Six mois s'étaient déjà écoulés, la belle saison était venue, et mes souffrances, que les contrariétés et les peines d'esprit avaient fort empiré,

Digitized by Google

me firent ordonner les eaux de Bade : mais étais-je bien libre de m'y rendre ? Nous vivions dans un temps si singulier on se faisait partout en cet instant, un tel jeu des droits et de la destinée d'un Français que chacun, autour de moi, doutait fort de ma liberté, et moi-même je n'étais pas sans quelqu'inquietude, tant j'étais habitué à voir violer toute justice à mon égard. On a vu que je n'avais trouvé d'asile à Francfort, que par la protection spéciale de l'ambassade Autrichienne, j'avais demandé un refuge en Autriche, conditionnellement il est vrai ; mais en m'accordant cette faveur, on pouvait avoir eu l'idée de s'en prévaloir comme d'une espèce de droit sur ma personne. Quoiqu'il en soit, je tenais tellement à constater ma droiture et à me montrer reconnaissant des procédés bienveillans de M. le baron de Wessemberg que je devais aller lui donner connaissance de mon départ, tout en lui demandant s'il me considérait comme sous sa surveillance, mais il dissipa d'un mot mes scrupules et mes craintes en me répondant, avec la loyauté, la grâce qui le caractérisent, qu'on avait prétendu me donner l'hospitalité et non m'imposer une prison.

Je me rendis donc à Bade où j'eus l'honneur d'être reçu par le Grand Duc et la Grande Duchesse, presqu'avec mystère il est vrai, mais avec tout l'accueil et tous les sentimens que je devais attendre d'enfans adoptifs de Napoléon. Il y avait d'autant plus de mérite en eux à le témoigner,

Digitized by Google

qu'il y avait dans leur entourage et leur haute confiance d'état, certains ennemis acharnés de la cause que j'avais suivie, qui regardaient comme une espèce de scandale politique ce vif intérêt, cette grande bienveillance du couple souverain à mon égard. Ce n'est pas, au surplus, que j'en mésusasse ; car, dans ces réunions d'eaux toujours si bruyantes, et cette année particulièrement remarquables, je m'étais retiré tout à fait à l'écart, vivant dans une solitude profonde, ne paraissant jamais et me dérobant scrupuleusement à une curiosité naturelle à ces lieux de dissipation et d'oisiveté.

Cette réserve de ma part, cette circonspection, me valurent, du reste, l'honneur d'entrevues augustes, où je pus jouir de l'inestimable satisfaction d'apprécier toute l'étendue du dévouement et de la tendresse portés à celui auquel je m'étais consacré. L'une de ces entrevues surtout, par la nature du rendez-vous, celle du lieu, des formes etc., composerait un véritable épisode de Roman. Toutefois je n'en dirai rien par plusieurs considérations ; aussi bien je suis forcé d'être bref, et je dois glisser rapidement où sauter à pieds joints sur une foule de circonstances, non seulement par la peine que j'ai à dicter, mais aussi pour ne pas épuiser la patience des lecteurs.

En quittant l'excellent Grand-Duc, je lui demandai à demeurer dans ses états, et fus me fixer à Manheim. J'avais choisi cet endroit parcequ'en

Digitized by Google

me conservant, comme à Francfort, l'avantage de toutes mes correspondances; il ne me présentait pas les inconvéniens de cette dernière ville dans laquelle j'en avais beaucoup, dont plusieurs d'une nature fort délicate, et je cherchais à leur échapper.

Je ne sortais presque jamais et n'abusais guère plus de ma liberté que du temps du commissaire Prussien; mais je m'étais créé l'obligation de recevoir tout le monde. Je ne me dissimulais pas qu'il se présenterait sans doute des mal intentionnés déguisés: mais je savais aussi qu'il était tant de gens de toutes classes et venant parfois de si loin uniquement conduits par le sentiment! ....Or, je ne me serais pas pardonné, pour échapper à un perfide, de courir le risque de navrer peut-être un cœur de bonne foi, qui, dans ses regrets et sa douleur, croyait pouvoir trouver près de moi quelques mots de jouissance et de consolation; mais, par suite de ma facilité, on s'imaginerait difficilement tout ce que j'eus à entendre, les questions qui me furent faites, les idées que l'on me suggéra, les insinuations de tout genre, etc.; l'un me proposait de se charger de mes commissions les plus secrètes, les plus chanceuses, les plus lointaines; un autre m'offrait d'être mon intermédiaire avec des personnages marquans et très-chauds; un autre voulait se rendre déguisé à Parme, me garantissant de remettre à l'impératrice Marie Louise en personne tous mes paquets. Que sais-je? je n'en finirais pas. Enfin, j'ai reçu plu-

Digitized by Google

sieurs fois, et de gens de diverses contrées, la proposition d'aller tenter l'évasion de Napoléon. Les uns étaient conduits par l'enthousiasme; d'autres spéculaient, d'autres encore tendaient des piéges sans doute; la provocation est devenue si effrontée, si commune de nos jours! Heureusement que toute ma garantie à moi était de n'avoir rien à cacher. Je ne possédais aucun secret, je n'avais donc que des désirs ou des vœux à exprimer en réponse et dans la position avouée où je m'étais placé, les rapports qu'on en aurait été faire, n'eussent assurément appris rien de bien neuf; aussi ne m'en est-il jamais arrivé le moindre désagrément; toutefois, en adoptant Manheim, qui est à l'écart, et où je vivais dans un isolément absolu, ne voyant personne, j'obviais tout d'un coup à la plupart de ces inconvéniens dont j'étais assailli; au contraire, dans une ville de passage comme Francfort, le rendez-vous naturel des agioteurs de tout genre, des intrigans de toute espèce, et de plus je constatais, aux yeux intéressés à m'observer, combien je voulais demeurer étranger à tout indigne moyen.

Le congrès d'Aix-la-Chapelle approchait, et j'avais fondé sur cette auguste réunion de grandes espérances; toutes les ames généreuses les partageaient; on ne pouvait pas s'imaginer que des souverains ne se montrassent pas sensibles au tourment de Napoléon que chacun d'eux avait si long-temps traité d'ami, de frère et de fils, surtout

Digitized by Google

quand ils auraient un récit authentique et fidèle de son supplice. Je m'étais donné tous les soins pour qu'ils se trouvassent entourés, assaillis de sollicitations et de lumières. J'avais écrit à Marie-Louise; j'étais chargé de faire présenter aux souverains une lettre de Madame Mère, tous les autres parens devaient agir de leur côté, et j'avais moi-même soigneusement réuni, pour chacun des souverains, tous les documens authentiques existans, et tracé une note relative, incluse dans une lettre adressée *à eux-mêmes*. Il n'est pas jusqu'à Lord Castlereagh auquel je crusse devoir la communiquer à son titre de représentant le Roi d'Angleterre. Voici toutes ces pièces. Qu'on me pardonne au surplus si on y retrouve souvent des répétitions et parfois jusqu'aux mêmes phrases, c'est qu'au fait elles ne concernent toutes qu'un seul et même objet, que cet objet se trouve réduit à sa plus simple expression, que le cercle est fort retréci, et qu'il ne reste qu'à tourner sur soi-même.

A L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE.

" Madame,—Revenu des lieux où l'on fait périr votre époux, que de maux j'aurais à vous peindre! ! ! Mais vous êtes sa femme, la mère de son fils, quelles paroles pourraient parler plus haut que ce qui doit se retracer naturellement à votre cœur! ! !

" Je pense devoir faire connaître à V. M. que je vais profiter de la réunion des souverains alliés pour porter à leurs pieds, d'une voix défaillante, les supplications d'un adoucissement au sort affreux, aux peines cruelles qu'on fait peser en leur nom, et qui ne peuvent être dignement senties que par un serviteur

Digitized by Google

dévoué comme moi, ou par un sang aussi proche comme est le vôtre.

" Mais, Madame, quels pourraient être mes titres auprès des droits de V. M. estimés saints, sacrés, tout-puissans, tenus en vénération par toute la terre.

" Veuillez les faire valoir, Madame, et la postérité, l'histoire, qui consacrent aussi des couronnes, vous ceindront d'un diadême aussi impérissable que la sainte morale qui subjugue les hommes, et les douces vertus qui remplissent une ame de délices *.

" Je suis, etc. le Comte DE LAS-CASES."

MADAME-MÈRE AUX SOUVERAINS ALLIÉS, A AIX-LA-CHAPELLE.

" Sires,—Une mère affligée au-dessus de toute expression, a espéré depuis long-temps que la réunion de vos MM. II. et RR. lui rendrait le bonheur.

" Il n'est pas possible que la captivité prolongée de l'Empereur Napoléon, ne prête point l'occasion de vous en entretenir; et que votre grandeur d'ame, votre puissance, les souvenirs des événemens passés, ne portent vos MM. II. et RR. à vous intéresser pour la délivrance d'un prince qui a eu tant de part à leur intérêt, et même à leur amitié.

" Laisseriez-vous périr dans un exil de tourmens, un souverain, qui, confiant dans la magnanimité de son ennemi, se jeta dans ses bras? Mon fils aurait pu demander un asile à l'Empereur, son beau-père; il aurait pu s'abandonner au grand caractère de l'Empereur Alexandre, dont il fut jadis l'ami; il aurait pu se réfugier chez S. M. Prussienne, qui, sans doute se voyant implorée, ne se serait rappelé que son ancienne alliance; l'Angleterre peut-elle le punir de la confiance qu'il lui a témoignée?

" L'Empereur Napoléon n'est plus à redouter; il est infirme. Fût-il plein de santé, eût-il les moyens que la Providence lui mit jadis dans les mains, il abhorre la guerre civile.

* Cette lettre a été mise à la poste à Vienne; on ignore si elle est jamais parvenue: il est probable que non.

Digitized by Google

" Sires, je suis mère, et la vie de mon fils, m'est plus chère que ma propre vie. Pardonnez à ma douleur la liberté que je prends d'adresser à vos MM. II. et RR. cette lettre.

" Ne rendez point inutile la démarche d'une mère qui réclame contre la longue cruauté exercée sur son fils.

" Au nom de celui qui est bon par essence, et dont vos MM. II. et RR. sont l'image, intéressez-vous à faire cesser les tourmens de mon fils ; intéressez-vous à sa liberté ? Je la demande à Dieu, je la demande à vous qui êtes ses lieutenans sur la terre.

" La raison d'Etat a ses limites, et la postérité, qui immortalise tout, adore par-dessus toute la générosité des vainqueurs.

" Je suis, etc. MADAME-MERE."

N. B. Cette lettre est restée sans réponse. D'autres démarches furent faites en faveur de Napoléon par des personnes de sa famille ; mais elles ne m'ont pas été connues d'une manière assez authentique pour pouvoir les mentionner ici.

NOTE ADRESSÉE AUX SOUVERAINS ALLIÉS, EN CONGRÈS A AIX-LA-CHAPELLE (Octobre 1818).

" Sires,—La majesté royale n'a point de juges sur la terre. Toutefois, puisque les souverains eux-mêmes, la dépouillant de son attribut le plus sacré, l'ont soumise à leur tribunal, je viens avec une respectueuse confiance leur parler en faveur d'un monarque long-temps reconnu par eux tous, aujourd'hui déchu par eux, captif en leur nom, et donnant en ce moment à l'univers l'exemple de la plus grande, de la plus terrible vicissitude qui fut jamais. Et qui pourrait s'en dire à l'abri, si l'on viole l'inviolabilité ?

" Fidèle à sa dignité, supérieur à l'infortune, il n'attend que de la mort seule la fin de ses tourmens ; mais moi, arraché inopinément du roc fatal où je l'entourais de mes soins pieux, je veux encore lui consacrer au loin les restes d'une vie défaillante, et chercher à adoucir des maux que je ne puis plus partager.

Digitized by Google

" Cette mission sacrée, que j'ose entreprendre en cet instant, je me la donne moi-même ; je la puise dans mon tendre dévouement à sa personne, dans la chaleur de mes affections privées pour celui qui fut mon maître.

" Etranger ici à toute politique, je n'aurai d'autre impulsion, je ne prendrai d'autre guide que cette morale sainte et sacrée qui enchaîne les rois et les peuples. Elle sera ma force, mes droits, mon excuse.

" Napoléon, sur son roc, est en proie aux tourmens, aux privations de toute nature ; aux mauvais traitemens des hommes et aux calamités du climat. C'est un fait notoire à tous aujourd'hui, suffisamment prouvé par les documens authentiques sortis du lieu même, et dont j'ose placer ici quelques-uns sous les yeux des hauts souverains.

" Or, si le droit de la guerre, si le droit des nations ont dû être méconnus pour le repos du monde, *a-t-on dit*, l'humanité du moins ne saurait aussi avoir perdu tous ses droits.

" Depuis trois ans la paix a partout succédé à la guerre : les passions se sont calmées ; les nations, les individus se sont réconciliés ; les gouvernemens, les partis ont désarmé ; le droit commun a partout repris son empire ; un homme seul n'a point participé à ces bienfaits. Il demeure seul encore en dehors des lois humaines : jeté sur un roc stérile, livré à un climat dévorant, voué aux angoisses d'une mort lente, qu'abreuvent chaque jour la haine et les outrages, quel terme fixe-t-on à un aussi étrange supplice ? S'il est condamné à vivre, cet état d'exception n'est-il pas trop cruel ? Ne l'est-il pas encore bien davantage, s'il était condamné à mourir ? Et quels ont été ses crimes ? Qui l'a entendu ? Où est le tribunal ? sa sentence, ses juges, leurs droits ? Dira-t-on qu'il n'y a d'autres garanties contre lui, d'autres sûretés que la prison, les chaînes, la mort ? Dira-t-on qu'on ne peut s'en fier à ses actes, à ses promesses, à ses sermens ? Citera-t-on le retour de l'île d'Elbe ? Mais il y était souverain. On avait signé des engagemens avec lui : les a-t-on tenus ? Cette fois, en abandonnant le continent, il a abdiqué toute souveraineté, il a déclaré sa carrière politique terminée ; c'est donc

Digitized by Google

un tout autre état de choses. Mais même, dans le cas où la mort seule pourrait assouvir la haine et les craintes, *pourquoi alors ne l'avoir pas donnée franchement* (ce sont ses propres paroles) *une mort prompte, sans être plus juste, serait plus humaine et moins odieuse, elle deviendrait un bienfait.* Voilà ce qu'il a dit lui-même, écrit, répété; qui oserait démentir une telle assertion?

" Et quels assez puissans motifs perpétuerait-on pour justifier une aussi intolérable situation?

" A-t-on voulu punir ses envahissemens passés? Mais les peuples ont épuisé leur ressentiment dans la victoire; ils gardent le silence.

" Aurait-on voulu user de représailles? mais Napoléon s'est trouvé maître chez les autres; en a-t-il agi ainsi? Qu'on se reporte à Austerlitz, au bivouac de Moravie, à Vienne, à Tilsit, aux conférences de Dresde; bien plus, qu'on le prenne dans ce dont l'histoire aura le plus de peine à le défendre: Charles IV. captif dans ses mains, put à son gré, et toujours en Roi, occuper ou Compiègne, ou Marseille, ou Rome; et Ferdinand se vit à Valençai constamment entouré de tous les soins, de tous les respects qu'il pouvait prétendre. Un prince, qui lui disputait le trône, tombe dans ses mains. Quel usage Napoléon fit-il de la victoire? La liberté immédiate du prisonnier atteste sa magnanimité, et l'histoire la consacrera à côté des indignes traitemens dont on l'accable.

" Aurait-on cru devoir renouveler pour lui l'ostracisme des Anciens? Mais les Anciens, en repoussant d'au milieu d'eux les talens qu'ils croyaient redoutables, n'immolaient point leur victime; ils ne la transportaient pas dans un autre univers, ne la fixaient pas sur un affreux rocher, ne l'entraînaient pas sous un climat brûlant; en un mot ne chargeaient pas la nature d'un crime qu'on semblerait ici n'oser pas exécuter soi-même.

" Enfin, craindrait-on que ce nom ne fît encore trop au milieu de nous? Mais qu'on prenne garde de manquer le grand but. Toujours la persécution intéresse les peuples; toujours elle remue les masses constamment généreuses; et si l'on veut fournir des partisans, ne suffit-il pas de faire des martyrs? De quelle néces-

Digitized by Google

sité sont donc d'aussi extraordinaires, d'aussi étranges mesures ? Pourquoi violer ainsi à la fois le code des nations, le code des souverains, le code des particuliers ?

" Parmi les nations civilisées, la fureur s'apaise devant un ennemi désarmé, et parmi les sauvages même il demeure sacré, surtout s'il s'est confié à la bonne foi.

" Pourquoi donc continuerait-on de lutter péniblement encore contre ce que réclament l'humanité, la justice, la religion, la morale, la politique, toutes les lois de la civilisation ? Pourquoi ne pas s'abandonner plutôt à ce que commande la générosité, ce qu'exigent la dignité, la gloire, les vrais intérêts ? Osons le dire ici : Les rares exemples des rois dévoués aux tourmens et à la mort sont toujours flétris par l'histoire, et elle ne doit les rappeler qu'avec horreur aux peuples ; aux rois qu'avec saisissement ! ! ! . . . .

" Depuis que j'ai été enlevé de Sainte-Héléne, j'ignore personnellement les altérations qu'aurait pu éprouver le traitement infligé à Napoléon ; mais avant mon départ, il était intolérable sous le rapport de sa dignité personnelle et de son existence morale et physique ; y aurait-on porté des modifications, long-temps réclamées en vain par ses serviteurs ? Encore n'aurait-on pas pu changer l'influence mortifère du climat, ni toute l'horreur de cet affreux séjour ? Ces circonstances sont telles, qu'elles suffisent seules pour empoisonner toutes les sources de la vie. Il n'est point en Europe de cachot qui ne soit préférable, et pas un être humain, quelque force de corps, quelque force d'ame qu'on lui supposât, qui pût, en de telles circonstances, résister long-temps aux terribles effets d'une aussi pernicieuse prison.

Aussi la victime est-elle déjà atteinte d'un mal qui doit la conduire infailliblement sous peu à la mort. La faculté n'hésite point à le prononcer, et moi, dans les angoisses de mon ame, j'ose venir l'exposer devant les augustes souverains, en laissant à leur humanité, à leur propre cœur, à leur haute sagesse à y pourvoir.

" Certes, on ne saurait m'accuser, moi, d'un manque de respect, de dévouement à la souveraineté. Ces témoignages de

Digitized by Google

ma vie seront, en ce moment, la garantie de ma hardiesse auprès des hauts souverains; comme le sentiment de leur dignité, de leurs intérêts, de leur gloire, demeurera celle de mes espérances et de mes vœux. Le Comte de Las Cases."

LETTRE A S. M. L'EMPEREUR D'AUTRICHE,

(Renfermant la note ci-dessus), à lui-même.

" Sire, — J'ai osé, le 10 Février dernier, déposer aux pieds de V. M. la sollicitude et les vœux d'un serviteur fidèle en faveur de son maître.

" Que V. M. daigne pardonner à ma constance, pût-elle lui devenir importune! J'ose ici placer sous ses yeux une note nouvelle en faveur de celui qui fut son frère, et dont elle fit son fils. Je prends la liberté d'accompagner cette note de quelques documens authentiques.

" Sire, mon espérance et mes excuses sont dans les qualités privées, les vertus profondes de V. M. L'Europe se plaît à reconnaitre, à proclamer en vous le plus droit, le plus moral, le plus humain, le plus religieux des hommes; et pourtant c'est en votre nom qu'on torture, qu'on fait mourir celui à qui vous unîtes votre fille chérie, celui que votre choix et la religion ont rendu votre fils.

" Ah! Sire, frémissez qu'on ne rapporte à vos yeux sa tunique ensanglantée!...Et s'il était arrivé ce jour de la justice éternelle, où le juge suprême des hommes et des rois, faisant entendre ses jugemens terribles, demanderait: " Qu'as-tu fait de ton fils? Qu'est-il devenu? Pourquoi séparas-tu l'époux de l'épouse? Comment osas-tu désunir ce qui avait été conjoint et béni en mon nom? Je puis bien accorder la victoire à qui il me plaît; mais nul ne saurait en abuser contre mes saintes lois, sans encourir ma colere....

" Sire, je m'arrête: en aurais je trop dit? Que V. M. pardonne: ce sont les sentimens désordonnés, les cris perçans que m'arrache le meurtre de mon maître, exécuté à mes yeux. Sire, c'est à vos genoux et tout hors de moi que j'en appelle à votre

Digitized by Google

intercession ; c'est contre l'homicide que je vous invoque. Ah ! ne soyez pas insensible.

" Je suis, etc. * Le Comte de Las Cases."

A LORD CASTLEREAGH,

En lui addressant la note aux Souverains Alliés.

" Milord, — J'ai l'honneur d'adresser à V. S. copie d'une note que j'ai pris la liberté d'adresser aux Souverains Alliés.

" J'ai cru devoir vous la transmettre, Milord, à cause du respect profond que je porte à l'auguste personne que vous représentez, et de l'estime que m'inspirent les talens personnels de V. S.

" Quelles que soient vos opinions, Milord, sur cette note, peut-être même vos oppositions, V. S. a trop de générosité d'ame pour condamner tout-à-fait et sans réserve, j'en suis sûr, ces constans efforts d'un serviteur fidèle, qui a voué aux adoucissemens et à la consolation de celui qui fut son souverain jusqu'au dernier soupir de son existence.

" Milord, combien V. S. a influé sur cette grande destinée ! Combien elle peut y influer encore ! Que ne puis-je faire arriver ma voix jusqu'à vous ! Dans les angoisses et les longueurs de mes solitudes, j'ai parcouru souvent le cercle des grands motifs qui avaient pu dicter vos terribles et cruelles déterminations. Je n'ai pu trouver que l'intérêt de votre patrie, la loi rigoureuse de la nécessité, la conviction du caractère et des dispositions de celui sur lequel vous frappiez ; enfin la gloire et la responsabilité de votre administration. Mais, Milord, V. S. a-t-elle bien pu recueillir le complet ensemble de tous les élémens contradictoires ? A-t-elle bien pu épuiser toutes les sources d'informations et de lumières ? Que ne m'a-t-il été possible d'approcher V. S. ? Ou que le délabrement de ma santé et de mes facultés ne me permet-il de lui exposer dignement tout ce que j'ai dans le cœur et dans la pensée ! Vous en demeureriez frappé peut-

* Une pareille lettre fut adressée à l'Empereur Alexandre et au Roi de Prusse, avec des changemens analogues.

Digitized by Google

être, Milord, et peut-être bien des objets captiveraient votre étonnement et vos plus graves méditations.

"J'ai l'honneur, etc. Le Comte de Las Cases."

L'époque du congrès arrivée, je me rendis à Francfort, où, par l'effet du hasard, j'arrivai le jour même de l'entrée de l'Empereur Alexandre. C'était une occasion bien propice sans doute pour solliciter la faveur de lui être présenté, et son affabilité reconnue, la facilité avec laquelle il se laisse approcher, peut-être aussi la circonstance particulière qui me concernait, devaient me faire espérer de l'obtenir facilement; aussi m'y excita-t-on ardemment de tout côté: c'était le moyen le plus sûr d'accomplir mon objet, disait chacun, et l'on m'imputa à tort de ne vouloir pas le tenter; mais j'avais longuement pesé, à part moi, le pour et le contre d'une telle démarche, et j'étais loin de partager l'opinion commune sur la probabilité de son résultat; et à quoi pourrait me conduire cette haute faveur, m'étais-je demandé; pouvais-je prétendre remuer, par mon éloquence, le cœur du souverain? Et si mes paroles eussent pu le toucher comme homme, la décision finale ne devait-elle pas émaner du concours de plusieurs autres? Et puis, dans ces momens si courts et si embarrassés, étais-je bien sûr de parler avec autant de suite et de régularité que j'écrirais? Etait-il convenable que je lui remisse en temps inopportun, et comme j'eusse pu le faire d'une pétition ordinaire, des pièces authentiques que je ne destinais qu'aux souverains réunis? Et si l'Empereur Alex-

Digitized by Google

andre venait, comme il n'était que trop probable, à s'exprimer, devant moi, sur Napoléon d'une manière que je n'eusse pu m'empêcher de contredire, ne pouvait-il pas arriver que j'eusse irrité, aigri celui que je prétendais adoucir? Cette dernière considération surtout m'avait déterminé, d'autant plus qu'à côté de ces nombreux inconvéniens il ne se présentait à moi qu'un seul avantage, et qu'il m'était tout personnel: l'insigne faveur d'approcher le premier des monarques, de converser avec celui duquel Napoléon avait dit sur son roc: " Si je meurs ici, voilà mon héritier en Europe."

Au surplus, ce souverain me savait dans la ville; on m'apprit qu'il l'avait mentionné dans une de ses réunions, et j'avais la presque certitude qu'on devait lui avoir parlé de moi, et cela par suite d'une circonstance assez particulière pour trouver place ici. Ma chambre dans l'hôtel où j'étais descendu, se trouvait toucher précisément celle d'un de ses généraux qui avait sa haute confiance et l'habitude de tous ses instans. La seconde ou la troisième soirée après mon arrivée, le maître de l'auberge entre chez moi pour me dire que ce général est prêt à me recevoir, et qu'il se fera un plaisir de m'accorder l'entretien que je lui ai demandé. Dans mon étonnement, ma réponse fut d'abord qu'on allât dire qu'il y avait erreur; puis, réfléchissant tout-à-coup que c'était peut-être une circonstance heureuse ménagée par le Ciel, je courus après l'homme qui exécutait déjà sa com-

Digitized by Google

mission, et de la porte j'expliquai moi-même qu'il y avait méprise sans doute, puisque je n'avais pas eu l'honneur de demander une pareille faveur. Sur quoi le général courant à moi comme pour me retenir, et renvoyant ses aides-de-camp, il me dit avec grâce et politesse que, méprise ou autrement, il allait se trouver heureux de cette occasion de faire connaissance et de causer avec moi, et nous eûmes en effet une conversation fort longue et toute, comme on peut le croire, sur Sainte-Hélène.

Je n'étais venu à Francfort que pour faire déposer authentiquement toutes mes piéces à chacune des légations respectives. Cette opération finie je retournai promptement à Manheim toujours pour échapper au mouvement et aux intrigues de Francfort, où plusieurs ne manquèrent pas de m'offrir, auprès du congrès, des services qu'ils disaient pouvoir être très importans, me proposant d'y être des agens très-chauds de mon affaire, ce qu'il m'eût fallu, comme de raison, payer très-cher, et l'on a vu que j'avais à peine de quoi pourvoir aux premiers besoins de celui pour les intérêts chanceux duquel on me demandait de grosses sommes; mais pendant la durée du congrès et en attendant quelque décision favorable des souverains, il devait me parvenir jusque dans ma solitude de Manheim des preuves nouvelles de la méchanceté de Sir Hudson Lowe et des mauvais traitemens qu'il continuait d'exercer sur ses victimes; je fus déterré à Manheim par un malheu-

Digitized by Google

reux maître canonnier d'un vaisseau de la compagnie des Indes, et il me parvint un gros paquet du Général Bertrand.

On trouve assez au long, dans M. O'Méara, l'histoire de ce maître canonnier, et toutes les vexations qu'il éprouva de la part du Gouverneur et de ses confidens, pour avoir été porteur d'un buste du jeune Napoléon, dont il espérait tirer quelque bénéfice en en faisant hommage à Longwood. Ce buste que l'on avait voulu d'abord faire jeter à la mer, puis essayé d'en déguiser l'existence en l'enlevant, sous le prétexte d'en faire présent même à Napoléon, fut enfin, par la force de la voix et de l'indignation publique, envoyé en effet à Longwood, et le Comte Bertrand fit passer au canonnier, tant pour la valeur du buste, que pour l'indemniser des vexations et des pertes qu'il lui avait causées, une des lettres de change que je lui avais laissées en partant, de la valeur de 300 louis; le Comte Bertrand, en la lui adressant, le priait de vouloir bien lui en accuser réception, mais ce pauvre homme, loin d'avoir pu accuser une telle réception, n'avait même pas eu connaissance de la lettre du Comte Bertrand. Il avait dû continuer sa route vers l'Inde après le don de son buste, avec la seule annonce verbale de Sir Hudson Lowe, " Que les gens de Longwood lui avaient destiné " quelque gratification, et qu'on lui en donnerait " connaissance avec le temps." Au retour de l'Inde il fut interdit au malheureux, tout le temps

Digitized by Google

de sa relâche à Sainte-Hélène, de descendre à terre, et l'on se contenta de lui dire encore que ce dont on lui avait parlé concernant ses intérêts se trouverait à Londres à l'Amirauté. Arrivé en Angleterre, ses recherches lui procurèrent en effet la lettre de change de 300 louis; c'était la première connaissance qu'il en avait, mais plus de 18 mois s'étaient écoulés, les personnes sur qui elle était tirée n'avaient plus les fonds nécessaires, et il lui fallut quitter Londres avec la persuasion et la douleur d'avoir perdu et son buste et son argent; c'était un habitant de la Dalmatie, retournant dans son pays par la voie de Trieste; il traversait tristement l'Allemagne, lorsque, par le plus grand des hasards, il apprit à Francfort qu'il trouverait à Manheim le signataire de sa lettre de change; il m'arriva, et sa joie fut vive et ses malédictions contre Sir Hudson abondantes, en recevant un argent qui lui composait désormais une petite fortune, disait-il, et ferait le bonheur de sa vie.

Quant au gros paquet que je reçus aussi vers ce même temps, du Grand-Maréchal, il se composait d'une longue lettre de lui, écrite par ordre de l'Empereur, et de diverses pièces authentiques venues en dehors de la voie régulière. Mais, à mon grand étonnement, le même jour où il me parvenait, j'en lisais le contenu dans les papiers Belges, tiré et retraduit des journaux Anglais. Devinant les intentions de Longwood, je ne m'en empressai pas

Digitized by Google

moins d'en envoyer officiellement copie à Lord Liverpool, ainsi qu'on va le voir: j'insère ici toutes ces pièces, parce que la lettre du Comte Bertrand, reprenant, avec quelques détails, les mauvais traitemens éprouvés par l'Empereur depuis l'instant où je l'avais quitté, procure au lecteur dix-huit mois de plus de l'historique de Longwood; et puis quelques-unes des piéces portent des apostilles de la main même de Napoléon, et sont trop remarquables pour être passées sous silence.

LETTRE DU COMTE DE LAS CASES A LORD LIVERPOOL.

" Milord, — Je reçois à l'instant une longue lettre du Comte Bertrand, et le même courrier, à mon grand étonnement, me la montre imprimée dans le *Vrai Libéral* de Bruxelles, retraduite du *Morning Chronicle* de Londres.

" Dire à Votre Seigneurie comment cela est arrivé, c'est hors de mon pouvoir; mais l'assurer que c'est à mon grand regret et sans ma participation, est la vérité.

" Je ne l'explique qu'en me disant qu'un de vos compatriotes n'aura voulu se charger de ce paquet de Longwood, qu'autant qu'il lui aura été donné ouvert et qu'il lui sera demeuré prouvé qu'il intéressait l'honneur de son pays. Arrivé à Londres, il en aura tout à la fois donné connaissance au public, et me l'aura expédié.

" Milord, si, d'après mes constantes sollicitations, j'avais obtenu la faveur de résider en Angleterre, il n'en eût pas été de même. Persuadé, ainsi que le Comte Bertrand semble le soupçonner, que les vexations atroces et les détails odieux qu'on accumule journellement à Longwood, peuvent être étrangers et inconnus à l'administration, c'est à vous Milord, qui présidez cette administration, et à vous seul, que j'eusse accouru d'abord donner connaissance de ces torts inouis, vous fournissant ainsi les moyens, et vous laissant le mérite de les redresser vous-même.

Digitized by Google

" Je supplie Votre Seigneurie de croire que ce n'eût été qu'après avoir épuisé vainement tout ce que les formes, la bienséance et les hiérarchies commandent, que je me serais abandonné au parti extrême de secourir enfin à l'opinion publique, qui, elle-même, se plaît à ne recevoir et à ne se prononcer qu'en dernier ressort. J'en ai donné la preuve, Milord, lorsqu'après huit mois d'un silence absolu de Lord Bathurst aux divers griefs dont j'avais eu l'honneur de lui demander le redressement, leur publicité eût été au moins excusable, et que portant je n'y ai cédé encore que lorsque les expressions déplacées d'un membre de vos communes sont venues la rendre indispensable.

" J'en ai donné la preuve, Milord, dans les vives instances hasardées par l'impulsion de mon cœur à Aix-la-Chapelle, en transmettant soigneusement à Lord Castlereagh même, copie des sollicitations et des griefs que je déposais respectueusement aux pieds des hauts souverains.

" Enfin, c'est pour vous en donner, autant qu'il reste en moi, une nouvelle preuve, Milord, que je fais copier à la hâte la lettre du Comte Bertrand afin que vous puissiez en avoir une connaissance authentique, directe, et la placer sous les yeux de S. A. R. le Prince Régent.

" Milord, demeuré victime des souffrances physiques, infligées par l'insalubrité de Sainte-Hélène, aussi bien que des peines morales dont on a accompagné ma séparation, l'état déplorable de ma santé, qui me fait interdire par la faculté tout travail quelconque, ne me permet pas de rien ajouter à la lettre que j'ai l'honneur de vous faire transcrire. D'ailleurs, quel commentaire pourrait égaler les seuls faits qu'elle présentera à vos regards.

" J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération, Milord, etc.

" P. S. Milord, après m'être addressé à Votre Seigneurie pour les intérêts d'une importance si haute et si sacrée, me sera-t-il permis de profiter de cette occasion toute naturelle pour descendre avec vous à des objets qui me sont purement personnels ?

" Ne dois-je espérer aucun redressement, obtenir aucune réponse concernant les griefs nombreux sur lesquels j'ai fait enten-

Digitized by Google

dre mes plaintes? Dois-je surtout demeurer privé des papiers qu'on me retient à Ste.-Hélène depuis deux ans, en dépit de mes nombreuses protestations à Sir Hudson Lowe lui-même; malgré la lettre que j'ai eu l'honneur d'adresser, pour cet objet, du Cap, à S. A. R. le Prince Régent; celle que j'ai écrite au même sujet, du même lieu, à un de vos collègues; enfin celle que j'ai adressée de Francfort à Lord Bathurst?

"Ce silence constant et absolu à des demandes si justes et si réitérées, serait-il un déni formel de justice? Je ne saurais le croire, Milord; j'ai été élevé à connaître la force, la supériorité de vos lois, à savoir le respect que chacun de vous est tenu de leur porter, quel que soit son rang ou son poste. Je préfère penser qur la faute en est à moi, qui ne sais point m'y prendre et manque peut être aux formes exigées; mais dans ce cas encore, Milord, ne serait-il pas convenable, juste, délicat de me les faire connaître, ou même d'y suppléer. Milord, je l'invoque de votre générosité. Ces papiers, que dans le temps, j'ai laissé parcourir à Sir Hudson Lowe, sont d'une considération tout à fait étrangère à la réclusion qui vous occupe: ils ne sauraient, sous ce rapport, vous être d'aucune importance: mais à moi, ils sont chers et précieux au-delà de toute expression."

LETTRE DU COMTE BERTRAND AU COMTE DE LAS CASES.

"J'ai reçu le 7 Juin, mon cher Las Cases, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 15 Janvier dernier, et depuis j'ai reçu le 13 de ce mois, celles des 15 Février, 15 Mars et, 15 Avril,* que j'ai communiquées, et qui ont décidé l'Empereur à me dire de vous écrire. J'ai reçu, il y a quatre mois, une caisse de livres et de brochures qui m'était adressée par M. Goulburn, et depuis une offre extrêmement obligeante d'envoyer un tableau qui se trouvait dans la chambre de St.-Cloud, relatif au baptême du petit Napoléon. M. Henri Goulburn avait eu la complaisance de débattre le prix de ce tableau avec le propriétaire, et d'en ré-

* Voyez plus bas, copies de ces lettres.

Digitized by Google

duire le prix à moitié! On n'a pas voulu répondre à cette offre, parce que cela a paru tellement constraster avec ce qui se passait ici, qu'on l'a prise pour une démarche tenant à des discutions parlementaires, à peu près comme celles relatives à la maison de bois. Cependant l'honnête procédé qu'on a tenu à votre égard, et tout ce que vous me dites dans votre dernière lettre * me frappe si vivement! ..... Serait-il possible que les horribles vexations que nous éprouvons ne fussent pas faites de l'aveu du Gouvernement Anglais, et que l'Empereur mourût ici victime de la haine particulière du Gouverneur? Les gouvernemens et les princes peuvent si facilement être trompés, que, dans ce doute, je vous écris cette lettre.

"Les choses sont bien changées depuis votre départ en l'année 1817 et celle-ci 1818. Les vexations envers l'Empereur sont devenues telles, qu'on doit les caractériser d'un attentat contre sa vie. Vous allez en juger par le détail. Il ne se peut que vous n'ayez lu dans les journaux du mois de Mars, des observations sur le discours de Lord Bathurst. Mais depuis, les choses ont bien empiré, et la haine du gouverneur de ce pays n'a plus connu de bornes.

"Quand vous êtes parti, l'Empereur avait renoncé à monter à cheval, pour se soustraire aux piéges et aux insultes dont on voulait le rendre le bût en le faisant insulter par les sentinelles. Depuis, il a dû se priver même de la promenade à pied, pour éviter les mêmes incovéniens. Pendant les mois de Mars et d'Avril, l'Empereur sortait quelquefois pour venir chez ma femme, et quelquefois aussi il s'asseyait à cinquante pas de la maison, sur le banc que vous connaissez, où il restait une demi-heure ou une heure. On a trouvé le moyen de l'en empêcher et de l'obliger à ne plus sortir de la chambre. On savait que cela n'était pas très-difficile. On mit pour jardinier un soldat du 66e; on avait stationné chez moi un sergent d'ou-

* L'expérience semble n'avoir que trop prouvé qu'il y avait plus de connaissance des hommes à Longwood, que dans le correspondant de Francfort.

Digitized by Google

vriers, l'un et l'autre fort utiles à la maison, soit pour ôter quelques mauvaises herbes qui pouvaient empester l'air (car aucun jardin n'est possible dans cette localité), soit pour raccommoder la maison qui est en ruines et fait eau à chaque pluie. Cela parait fort raisonnable. Mais le Gouverneur a investi ces deux soldats du droit d'arrêter qui leur plaît, aux portes mêmes et sous les fenêtres de l'Empereur. Dès ce moment, il n'est plus sorti, et voilà plus de cent jours qu'il n'a pas même mis la tête à la fenêtre.

" Ce climat, ce défaut absolu d'exercice, cette mauvaise habitation ont affecté sa santé de manière que vous ne le reconnaîtriez plus. Depuis la fin de Septembre 1817, il a eu les premiers symptômes d'une hépatalgie chronique, que vous savez être mortelle en ce pays. Il avait pour le soigner le bon O'Méara, en qui vous savez qu'il a confiance. Sir Hudson Lowe, dans le mois d'Avril, au moment où ce médecin lui était le plus nécessaire, l'a forcé de donner sa démission, voulant lui imposer M. Baxter, que vous connaissez. L'Empereur a refusé de voir aucun médecin. Il a été, depuis le 10 Avril jusqu'au 10 Mai, sans médecin, et enfin les Commissaires Russe et Autrichien qui étaient ici, indignés, ont fait connaître au Gouverneur que si, dans cette circonstance l'Empereur mourait, eux-mêmes ne sauraient que dire, si l'opiniou se répandait en Europe qu'il avait été assassiné. Il paraît que cela a décidé le Gouverneur à restituer le médecin; mais il n'est sorte de mauvais traitemens, qu'il ne lui ait fait éprouver. Ils ont voulu le faire chasser de la table des officiers du 66e, et ces braves militaires n'ayant pas voulu participer à un acte aussi arbitraire, il a fait donner lui-même l'ordre par le colonel à ce médecin de cesser de manger avec ses officiers. Il a écrit à Londres, et il est probable qu'on chassera ce médecin. L'Empereur n'en recevra aucun autre ; et si le Prince Régent ou le Lord Liverpool ne prennent pas connaissance de ce fait, il mourra ici de maladie, même privé de l'assistance de son médecin. Cependant l'Empereur est très-malade; depuis deux mois il se lève à onze heures du matin et se recouche à deux heures. Il eut, il y a peu de jours, une crise

Digitized by Google

très-violente, produite par le mercure que le Docteur O'Méara, lui fait prendre : cela lui était indiqué pour le mal de foie ; le Docteur O'Méara fut effrayé de sa responsabilité, me proposa de faire appeler M. Baxter et le Chirurgien du Conquérant. Ce sont les deux premiers médecins de ce pays ; vous savez la répugnance que l'Empereur avait contre M. Baxter, fondée sur ce qu'il était un ancien Chirurgien-major du Battaillon Italien que commandait Sir Hudson Lowe. Cette répugnance depuis s'est fort accrue, parce qu'il s'est prêté depuis le mois d'Octobre 1817, jusqu'au mois de Mars 1818, à rédiger des bulletins pleins de faussetés, et qui ont trompé son Gouvernement et l'Europe. Mais il ne vit pas d'inconvénient, quoiqu'il s'en souciât peu, à ce qu'il appelât le Sieur Stokoe, qui, effectivement, vint à Longwood le même jour à trois heures après midi ; mais ne voulut pas entrer chez l'Empereur, considérant sa responsabilité comme compromise, et en danger de perdre une place qu'il avait acquise par quarante ans de service. Cela me parut si extraordinaire que je ne voulus pas le croire ; je le vis, il me témoigna ses regrets, car c'est un homme qui est fort respectable : cela s'expliqua très facilement ; c'était une insinuation qui lui avait été faite comme au Sieur Cole, banquier que vous connaissez, avec qui j'avais quelque compte d'argent à régler, que je fis appeler chez moi, et qui, en arrivant, me déclara qu'il ne pouvait me parler qu'en présence de l'officier d'ordonnance, parce que, sans cela, il serait perdu. Comme de raison, je m'y suis refusé. La même chose est arrivée il y a peu de jours, avec le Sieur Fowler, arrivé d'Angleterre, avec qui j'avais un compte à régler pour quelques centaines de livres sterl. d'objets d'habillement qu'on avait fait faire à Londres. Il est vrai que vous ne connaissez pas la position où nous nous trouvons aujourd'hui, qui ne peut en rien se comparer à celle où nous étions de votre temps. Mais alors même elle était vexatoire, et vous connaissez assez ce Prince pour que vous eussiez dû vous opposer à ce qu'aucune personne de la famille de l'Empereur ne vînt ici. Le spectacle des humiliations, des vexations, de la haine, auxquelles il est en proie, lui serait tout à fait insoutenable, si sa mere ou quelqu'un de ses frères venait à le

Digitized by Google

partager. Même le Comte de Montholon et moi, qui sommes seuls aujourd'hui auprès de lui, il nous a plusieurs fois engagés à partir, à nous soustraire à un pareil traitement, et à le laisser seul; que son agonie en serait moins amère, s'il ne nous en voyait pas les victimes. Depuis long-temps, vous savez que les officiers ne venaient plus chez moi; mais sur la route, quand nous les rencontrions, ils avaient l'honnêteté de causer avec ma femme; ils en ont eu la défense, non par écrit, mais par insinuation; de sorte qu'il est arrivé plusieurs fois que ces officiers, nous apercevant, se sont détournés de la route.

" Les choses en sont venues au point que le linge sale reste plusieurs jours à être visité par le capitaine d'ordonnance, et quelquefois par l'état-major, scène fort indécente et fort déshonorante pour eux; mais qui n'a pour but que l'outrage et l'insulte.

" Au mois de Juin 1816, un store-ship, vaisseau magasin, apporta un buste de marbre du petit Napoléon. Sir H. Lowe lui fit donner l'ordre de le jeter à l'eau. Il l'a depuis nié; mais nous en avons l'attestation juridique; car cet acte a révolté et Lady Malcolm, qui était encore dans ce pays, et tous les capitaines de store-ship, qui s'y trouvaient alors.

" Depuis, en Février dernier, le store-ship le Cambridge, a apporté deux gravures du petit Napoléon, qu'il avait achetées sur les quais de Londres. Sir H. Lowe les a fait acheter, en disant que c'était pour en faire présent au père; et lorsqu'un mois après les officiers de ce bâtiment ont appris que c'était au contraire pour les lui soustraire, ils n'ont pu dissimuler leur indignation qu'un pareil trait fût fait par un Anglais.

" Toute cette conduite du gouverneur ne peut pas être ignorée du Gouvernement Britanique. Si on s'est fait répéter, à Londres, par Lord Amherst, ce que lui a dit l'Empereur, si on a interrogé le Capitaine Popleton, qui a été deux ans officier d'ordonnance, et que vous connaissez, si on a interrogé le Colonel Nichols du 66e, si on a interrogé le Colonel Fehrzen du 53e, et tant d'autres, on a dû connaître quels ont été les indignes traitemens qu'on se permet ici.

" S'il est des ennemis de l'Empereur en Europe qui eussent ap-

Digitized by Google

prouvé le Gouvernement Anglais, s'il l'eût fait périr ouvertement et publiquement à bord du Bellérophon, il n'en est aucun qui un jour ne couvre d'imprécations et d'opprobre, et ne désavoue ceux qui le font périr d'une manière aussi lâche.

" Comment concilier tout cela avec ce que vous m'écrivez ? peut-être par une correspondance astucieuse, pleine de fausseté et tissue avec adresse. Toutefois, nous avons fait nos plaintes depuis deux ans, assez ouvertement, et on doit être instruit à Londres de la conduite criminelle qu'on tient ici.

" Vous serez étonné que je vous parle des commissaires Français, Autrichien et Russe qui sont ici. Pendant que vous y étiez, nous ne les avons jamais vus. Aujourd'hui ils n'ont pas vu l'Empereur, ni ne sont venus chez nous. Mais nous les avons rencontrés plusieurs fois sur les chemins de l'enceinte : manière assez ridicule de se voir. Si l'Empereur ne les reconnaît pas comme commissaires, il n'a jamais refusé de les recevoir comme étrangers.

" Quant au gouverneur, il ne l'a pas vu depuis le mois d'Avril 1816, et vous êtes au fait des raisons que l'Empereur avait de ne pas le recevoir, après les insultes qu'il en avait reçues. Dans cet état de choses, que Sir H. Lowe se venge, cela n'est pas d'un caractère généreux sans doute ; mais cela s'explique. Mais comment le gouvernement peut-il continuer depuis deux ans sa confiance à un homme qui en abuse aussi étrangement ?

" Je vous prie donc instamment, et au nom de l'Empereur, de faire connaître la situation des choses à la famille et à ses parens ; d'exiger impérieusement qu'aucun d'eux ne vienne accroître ses maux, en venant les partager.

" Vous nous dites que le Gouvernement Anglais nous a abonnés au Morning-Chronicle. Il en est pour ce journal comme pour le Times ; on nous l'envoie en ôtant les numéros qu'il convient d'ôter. Ainsi on nous a envoyé quelques numéros de Février, quelques numéros de Mars ; mais on a ôté tous ceux qu'il a plu de soustraire. N'avoir pas une série de journaux, c'est pire que de n'avoir rien.

" Comment nous enverrait-on des livres ? Lors qu'aussitôt qu'un store-ship arrive, le premier soin du Gouverneur est

Digitized by Google

d'acheter tous les livres qui s'y trouvent, surtout en Français, pour nous priver de les acheter.

" Quant aux brochures que vous nous annoncez, nous n'avons reçu, le 12 Mars, qu'une caisse, ce qui nous fait penser que probablement on aura gardé le reste.

" J'ai lu cette lettre à l'Empereur, qui en a approuvé le contenu ; mais qui a trouvè que j'avais faiblement exprimé tout ce que la conduite qu'on tient à son égard a de lâche. Il désire que j'y ajoute deux apostilles *, qui vous feront connaître quelle est sa pensée tout entière sur l'officier qu'on a préposé à la garde de ce pays. Jusqu'à cette heure, le traitement du calomelas n'a pas amélioré l'état du foie, et lui a produit d'autres incommodités.

" Recevez, mon cher Las Cases, l'assurance de mes sentimens affectueux : Le Comte BERTRAND.

" P. S. Dans le peu de jours qui se sont écoulés depuis que ma lettre est écrite, il s'est passé bien des événemens qui vous prouveront combien notre situation empire tous les jours, loin de s'améliorer comme vous paraissez le croire. Vous savez que le Capitaine Mackey, officier du 53e, avait été remplacé à Longwood, comme officier d'ordonnance, par le Capitaine Popleton, du même régiment, et celui-ci, à son départ, par le Capitaine Blackeney, du 66e, officier qui, comme ses prédécesseurs, jouissait de la meilleure réputation dans son régiment. Dès les premiers jours de son arrivée, il trouva que le Gouverneur exigeait de lui des choses bien peu dignes d'un homme d'honneur ; mais comme depuis cela s'est fort accru, il a enfin vivement désiré, aussitôt que son année de service dans ce poste avilissant serait à son terme, d'en être quitte. On sait qu'il a déclaré confidentiellement à ses amis du régiment, qu'il était impossible à un homme d'honneur de continuer à rester dans ce poste sans perdre sa propre estime. Il se peut aussi que Sir H. Lowe n'ait pas été satisfait des sentimens connus de ce capitaine. Quoi qu'il en soit, le 20 de ce mois, un officier envoyé dans l'île pour y commander les milices, et dont vous connaissez les anciennes

---

* Voyez plus bas.

Digitized by Google

relations avec Sir H. Lowe, le seul de tout l'état-major du Gouverneur que l'Empereur ait refusé de voir, vint s'installer pour officier d'ordonnance, et avec lui, sous divers prétextes, un autre officier; des orte qu'on en avait deux au lieu d'un. Il paraît que quelques chambres et effets du gouvernement, qui avaient été donnés en commun pour l'officier d'ordonnance et le Docteur O'Meara, ont donné lieu à des démêlés vifs entre eux.

" J'adressai, le 22, la protestation cotée A* au gouverneur, qui me fit envoyer un cartel par cet officier. Il était au-dessous de de mon caractère et de ma situation de provoquer Sir H. Lowe; mais dans cette circonstance, je crus devoir lui adresser la lettre cotée B.†

" Le 24, il a fait partir de Longwood le Docteur O'Meara, en vertu, a-t-il dit, d'un ordre de Lord Bathurst, ainsi que vous le verrez par la lettre du gouverneur, côtée C.‡, au Comte de Montholon, qui lui a répondu la lettre D. §

" Le Docteur O'Méara, comme vous savez, a été donné à l'Empereur, par une décision du conseil, en remplacement de son propre médecin, et sur la demande spéciale que j'en adressai à l'Amiral Keith. Il ne pouvait être ôté à l'Empereur que par un ordre du conseil. Si cet ordre existe, pourquoi ne nous en donne-t-on pas connaissance? Certainement, ni le conseil, ni le Lord Bathurst n'eussent ôté à l'Empereur le médicin de son choix, ils en sentaient la conséquence, sans le remplacer au préalable par un autre qui eût sa confiance.

" Mais y eût-il même un ordre du conseil, cela ne justifierait point le gouverneur; car cet ordre, donné dans des circonstances ordinaires, ne pouvait être exécuté au moment où l'Empereur était gravement malade; on n'a jamais pu entendre qu'on lui enlevât son médecin au milieu du traitement d'une maladie aussi sérieuse et qui attaque sa vie, surtout lorsque depuis le mois d'Avril on a demandé que, si on voulait lui ôter le Docteur O'Meara, on envoyât d'Europe un médicin qui le remplaçât, et qui eût la

---

* Voyez plus bas.
† Voyez plus bas.
‡ Voyez plus bas.
§ Voyez plus bas.

Digitized by Google

confiance du malade, demande dont la réponse doit arriver avant trois mois.

" Je termine, mon cher Las Cases; j'ai le cœur déchiré.

BERTRAND."

PREMIÈRE APOSTILLE ÉCRITE PAR L'EMPEREUR AU DOS DE LA LETTRE DE SIR H. LOWE, DATÉE DU 18 NOVEMBRE 1817.

" Cette lettre, celles des 24 Juillet et 26 Octobre derniers, sont pleines de mensonges. Je me suis renfermé dans mon appartement depuis 18 mois, pour me mettre à l'abri des outrages de cet officier. Aujourd'hui ma santé est affaiblie, elle ne me permet plus de lire de si dégoûtans écrits; ne m'en remettez plus.

" Soit que cet officier se croie autorisé par des instructions verbales et secrètes de son ministre, comme il l'a fait entendre, soit qu'il agisse de son propre mouvement, ce que l'on pourrait arguer du soin qu'il prend à se déguiser, je ne puis le traiter que comme mon assassin.

" Si on eût envoyé dans ce pays un homme d'honneur, j'aurais éprouvé quelques tourmens de moins sans doute; mais on se fût épargné bien des reproches de l'Europe et de l'histoire, que le fratras d'écrits de cet homme astucieux ne saurait tromper.

" Longwood, ce 23 Novembre 1817. NAPOLÉON."

SECONDE APOSTILLE ÉCRITE EN MARGE DE LA LETTRE DE SIR THOMAS READE AU COMTE BERTRAND, DU 25 AVRIL 1818.

" 1°. Je vous ai fait connaître hier, quand vous m'avez présenté cettre lettre, que je ne voulais point en prendre connaissance, et que vous ne deviez pas me la traduire, puisqu'elle n'était pas dans les formes usitées depuis trois ans.

" 2°. Ce nouvel outrage ne déshonore que ce fat. Le roi d'Angleterre seul est fondé à traiter d'égal avec moi.

" 3°. Cette conduite astucieuse cependant a un but: empêcher

Digitized by Google

que vous ne fassiez connaître *la trame criminelle que l'on ourdit depuis deux ans contre ma vie.*

" 4°. C'est ainsi qu'ayant l'air d'ouvrir des recours aux réclamations, on les ferme.

" 5°. C'est ainsi qu'ayant eu l'air de vouloir me loger, et annonçant une bâtisse depuis trois ans, je suis toujours dans cette grange insalubre, et aucune bâtisse n'est encore commencée.

" 6°. C'est ainsi qu'ayant eu l'air de me laisser la faculté de monter à cheval, on m'empêche, par des moyens indirects, de pouvoir le faire, et de prendre de l'exercice: première cause de ma maladie.

" 7°. On emploit les mêmes moyens pour empêcher de recevoir aucune visite. On a besoin des ténèbres.

" 8°. C'est ainsi qu'après avoir attenté à mon médecin, l'avoir forcé à donner sa démission, ne voulant pas être un instrument passif et privé de toute moralité, on le tient cependant en arrestation à Longwood, voulant faire accroire que je m'en sers, sachant bien que je ne veux pas le voir, que je ne l'ai pas vu depuis quinze jours, et que je ne le verrai jamais tant qu'on ne l'aura pas mis en liberté, fait sortir de l'oppression où il se trouve, et rendu à son indépendance morale, en ce qui concerne l'exercice de ses fonctions.

" 9°. C'est ainsi qu'on commet un faux caractérisé en faisant faire des bulletins par un médecin qui ne m'a jamais vu, ne connaît ni mon état ni ma maladie; mais cela est bon pour tromper le prince, le peuple d'Angleterre et l'Europe.

" 10°. On sourit avec un plaisir féroce aux nouvelles souffrances que cette privation des secours de l'art jette sur cette longue agonie.

" 11°. Demandez que cette apostille soit envoyée à Lord Liverpool, ainsi que votre lettre d'hier et celles des 13 et 14 Avril, afin que le Prince-Régent connaisse mon ********, et qu'il puisse le faire punir publiquement.

" 12°. S'il ne le fait pas, *je lègue l'opprobre de ma mort* à la maison régnante d'Angleterre.

" Longwood, le 27 Avril 1818. NAPOLÉON."

Digitized by Google

PIÈCE A.—PROTESTATION ADRESSÉE AU GOUVERNEUR LE 22 JUILLET 1818.

" Je suis chargé de protester:

" 1°. Contre toute violation de l'enceinte par des domestiques, ouvriers ou autres, que vous revêtiriez secrètement de l'autorité publique.

" 2°. Contre les insultes faites au Docteur O'Méara pour l'obliger à s'en aller d'ici, et contre les empêchemens publics ou secrets que vous avez mis ou que vous mettriez à ce que Napoléon se fît assister dans sa maladie comme consultant, par un officier de santé en qui il aurait confiance, accrédité au service de Sa Majesté Britannique, ou reconnu pour exercer publiquement ses fonctions dans l'île.

" 3°. Contre les témoignages, les rapports, les écrits de l'officier de milice Hyster, qui n'est placé à Longwood que pour être un instrument de haine et de vengeance.

Le Comte BERTRAND."

PIÈCE B.—AU GOUVERNEUR SIR H. LOWE.

" Longwood, 25 Juillet 1818.

" M. le Gouverneur,—J'ai l'honneur de vous envoyer une lettre que je reçois.

" Le vieillard me paraît en démence.

" Il ne peut avoir connaissance de ma correspondance officielle que par vos ordres. Je ne lui réponds, ni ne lui répondrai. Il n'est qu'un mandataire, et si son principal officier-général veut me demander raison, je suis prêt à lui faire honneur.

" J'ai l'honneur d'être, Le Comte BERTRAND."

PIÈCE C.—DU GOUVERNEUR AU COMTE MONTHOLON.

" Plantation House, le 25 Juillet 1818.

" Monsieur, je me fais à moi-même l'honneur de vous apprendre, pour l'information de Napoléon Bonaparte, que selon

Digitized by Google

l'instruction que j'ai reçue du Comte de Bathurst, datée du 16 Mai 1818, il m'est enjoint de retirer M. O'Méara d'auprès de sa personne, et qu'en conséquence j'ai donné des ordres pour qu'il ait à quitter Longwood sur-le-champ.

" Le Contre-Amiral Plampin, a reçu à la même occasion des instructions des Lords de l'Amirauté, pour lui faire quitter cette-île.

" Après l'éloignement de M. O'Méara, les instructions du Comte de Bathurst portent en outre, que j'aie à enjoindre au Docteur Baxter de donner ses soins, comme médecin à Napoléon Bonaparte, toutes les fois qu'il en sera requis, et d'informer particulièrement ce docteur qu'il ait à considérer la santé de Napoléon Bonaparte comme le principal objet de son attention. En communiquant cet arrangement, il m'est enjoint de ne pas manquer d'avertir, en même-temps, que si Napoléon Bonaparte a quelque motif pour n'être point satisfait de l'assistance médical du Docteur Baxter, ou s'il préfère quelqu'autre médecin de cette île, je suis parfaitement disposé à acquiescer à cet égard à ses désirs, et permettre à tout autre praticien médical, qu'il pourra choisir, de lui donner ses soins, pourvu que celui-ci se conforme strictement aux règles établies et en vigueur.

" Ayant ainsi expédié au Docteur O'Méara les ordres pour son départ, j'ai donné les instructions nécessaires à M. Baxter. Il sera prêt à se rendre à Longwood, à la première demande qui lui en sera faite.

" En même-temps, jusqu'à ce que je sois informé des désirs de Napoléon Bonaparte à ce sujet, je donnerai ordre pour qu'un officier de santé soit toujours prêt à Longwood, en cas d'appel subit.

" J'ai l'honneur d'être, etc.

" Hudson Lowe, lieutenant-général.."

PIÈCE D.—DU COMTE MONTHOLON AU GOUVERNEUR.

" M. le Gonverneur,—Le Docteur O'Méara a quitté hier Longwood, forcé de laisser son malade au milieu du traitement qu'il

Digitized by Google

dirigeait. Ce matin ce traitement a cessé, ce matin un grand crime à commencé d'avoir exécution ! ! ! Les lettres de M. le Comte Bertrand, des 13, 24, 26, 27 Avril dernier, ne laissent rien à dire. L'Empereur ne recevra jamais d'autre médecin que le sieur O'Méara, parce qu'il est le sien, ou celui qui lui serait envoyé d'Europe, conformément à la lettre ci-dessus citée, du 13 Août.

" J'ai communiqué la lettre que vous m'avez écrite hier. Ce que j'ai l'honneur de vous écrire est la substance de la réponse qu'on m'a chargé de vous transmettre.

" J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre, etc.

" Le Comte MONTHOLON."

LETTRE DU COMTE BERTRAND, A SON ÉMINENCE LE CARDINAL FESCH*.

" Monseigneur,—Le sieur Cypriani maître d'hôtel de l'Empereur, est décédé à Longwood, le 27 Février dernier, à quatre heures de l'après-midi. Il a été enterré dans le cimitière protestant de ce pays, et les ministres de cette église lui ont rendu les mêmes devoirs qu'ils eussent rendu à quelqu'un de leur secte. On a eu soin de faire mettre dans l'extrait mortuaire que je vous enverrai, mais dont l'extrait de ma lettre peut tenir lieu, qu'il était mort dans le sein de l'église apostolique et romaine. Le ministre de l'église de ce pays aurait volontiers assisté le mort, et celui-ci aurait désiré un prêtre catholique ; comme nous n'en avons pas, il a paru ne pas se soucier d'un ministre d'une autre religion. Je serais bien aise que vous nous fissiez connaître quels sont les rites de l'église catholique à se sujet, et si on peut faire administrer un catholique mourant par un ministre Anglican. Nous ne pouvons du reste trop nous louer du bon esprit et du zèle que dans cette circonstance ont montré les ministres

* Nous avons cru devoir insérer ici la présente lettre parce qu'elle multiplie les détails intérieurs de Longwood, et ajoute des traits à tout ce qui a été dit de sa véritable situation.

Digitized by Google

de la religion de ce pays. Cypriani est mort d'une inflammation de bas-ventre. Il est mort le Vendredi, et le Dimanche précédent il avait fait son service sans aucun pressentiment. Un enfant d'un des domestiques du Comte de Montholon était mort à Longwood quelques jours avant. Une femme de chambre est morte il y a quelques jours d'une même maladie. C'est l'effet du climat malsain de ce pays, où peu d'hommes vieillissent. Les maux de foie, la dyssenterie et les inflammations de bas-ventre font beaucoup de victimes parmi les naturels, mais surtout parmi les Européens. Nous avons senti dans cette circonstance, et nous sentons tous les jours, le besoin d'un ministre de notre religion. Vous êtes notre évêque, nous desirons que vous nous en envoyiez un Français ou Italien. Veuillez dans ce cas faire choix d'un homme instruit, ayant moins de quarante ans, et surtout d'un caractère doux, et qui ne soit pas entêté de principes anti-gallicans.

" Le sieur Pierron, officier, a pris le service de maître d'hôtel, mais il a été très-malade, et quoique convalescent est encore en mauvais état. Le cuisinier est aussi dans la même situation. Il serait donc nécessaire que vous, ou le Prince Eugène, ou l'Impératrice, en voyassiez un maître-d'hôtel et un cuisinier Français ou Italien, de ceux qui ont été au service des maisons de l'Empereur, ou qui le seraient des maisons de sa famille.

" Votre Eminence trouvera ci-joint: 1° les papiers qu'on a trouvés dans le porte-feuille du sieur Cypriani; 2° une épingle qu'il portait habituellement et que j'ai cru devoir envoyer pour sa femme; 3° le décompte de tout ce qui lui revient, montant à la somme de 8,287 fr. ou 345 liv. sterl., 5 sh., 10 p.; 4° une lettre de change pour la solder à ses héritiers. Sachant que vous avez soin de son fils, et que sa fille est chez Madame, l'Empereur attend qu'il connaisse la fortune que laisse Cypriani, qui paraît avoir des fonds assez considérables placés à Gênes, pour assurer un sort à ses deux enfans.

" Je ne veux pas vous affliger en vous parlant de la santé de l'Empereur, qui est peu satisfaisante. Cependant, son état n'a pas empiré depuis les chaleurs. Je pense que vous cacherez ces

Digitized by Google

détails à Madame. N'ajoutez aucune foi à toutes les fausses relations qu'on peut faire en Europe. Tenez comme règle et comme seule chose vraie, que depuis vingt-deux mois l'Empereur n'est pas sorti de son appartement, si ce n'est quelquefois et rarement pour venir voir sa femme. Il n'a guère vu personne, si ce n'est deux ou trois Français qui sont ici, et l'ambassadeur Anglais à la Chine.

" Je prie Votre Eminence de présenter mes respects à Madame et aux personnes de sa famille ; et d'agréer les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc. Comte BERTRAND."

PREMIÈRE LETTRE DU COMTE DE LAS CASES AU GÉNÉRAL COMTE BERTRAND*.

" Je viens vous consacrer le premier instant qui m'appartient. Voilà déjà plus d'un an que je suis loin de Longwood, et depuis

---

* On a cru devoir joindre ici les lettres suivantes du Comte de Las Cases ; 1° parce qu'elles se trouvent mentionnées dans la lettre précédente du Comte Bertrand, et qu'elles servent à en compléter le sens et l'intelligence ; 2° parce qu'elles font connaître la candeur et la bonne foi qui présidaient à cette correspondance avec Longwood ; 3° enfin, parce qu'elles mettent à même d'apprécier dignement l'assertion étrange du Sieur Goulburn, qui recevant ces lettres et y répondant avec politesse, n'a pas craint néanmoins d'affirmer dans la chambre des communes, en une certaine occasion, que les expressions de leur auteur se présentaient toujours enveloppées d'une double interprétation. Comment l'homme de bonne foi, a qui ont été adressées les lettres ci-dessus, qui a reçu et doit avoir lu ma lettre à Lord Bathurst surtout, peut-il se permettre de dire que les expressions de leur auteur se présentent toujours enveloppées d'une double interprétation ? Certes, M. Goulburn doit être difficile en fait de sens explicite et prononcé, ou bien, il n'entend pas le Français. Mais a-t-il lu ? a-t-il mal lu ? a-t-il voulu mal lire, et, semblable à Lord Bathurst, ne s'exprimerait-il pas, ainsi que son noble patron, dans ses fameuses dénégations au Lord Holland, dans

Digitized by Google

ce temps, que de peines, de chagrins, et de travers de toutes espèces!!! Je laisse aux papiers publics à vous en instruire. J'écarterai de mes lettres toute parole, tout sujet qui pourrait servir de prétexte à vous en priver. Je veux faciliter de tout mon pouvoir le seul but que je me propose, celui de faire arriver jusqu'à vous les preuves d'une sollicitude qui va faire l'objet du reste de ma vie. J'ai trop présents la consolation et le bonheur dont m'étaient auprès de vous autres, quelques souvenirs d'Europe, pour ne pas me vouer entièrement à vous procurer cette espèce de consolation; ô, mes chers compagnons, qui remplissez à jamais mes pensées de chaque jour et de tous les momens! Je vous écris donc au premier instant où je me trouve libéré de surveillance personnelle; et tous les mois régulièrement à pareil jour, au moins je vous donnerai une semblable marque de mes soins incessans. Des obstacles étrangers pourront les empêcher peut-être d'arriver jusqu'à vous; mais de ma part, la mort seule pourra m'y faire manquer; et j'invoque ici, au nom de tous les sentimens, ceux qui, chargés de la censure de mes lettres, croiraient y trouver des motifs de les intercepter. Je les supplie de me faire connaître, afin de me donner l'occasion de les éviter, les déviations involontaires de ma part qu'ils croiraient condamnables. La morale publique ne saurait interdire le besoin et la consolation des sentimens domestiques. Or, ce sont eux uniquement que je chercherai à satisfaire auprès de vous.

"Je viens de recevoir en Autriche l'asile que j'avais demandé dès que je me suis vu inquiété dans ma liberté. Je me rendrai à Lintz sitôt que ma santé, qui est déplorable, me permettra de pouvoir supporter la route. Les maux de tête que j'ai pris au Cap, ne font qu'accroître et demeurent fort inquiétans. Je vais

---

la chambre des pairs, non d'après ce qui est, mais seulement ce qui lui est avantageux? C'est le besoin surtout de mettre chacun à même de juger du mérite des assertions du sieur Goulburn, qui a amené la communication de ces lettres. La négligence, l'abandon qu'on y remarque démontrent assez combien peu elles étaient destinées à devenir publiques.

Digitized by Google

faire usage des libres communications qui me sont permises désormais, pour obtenir des informations précises sur toutes les personnes qui peuvent vous être chères. Aujourd'hui je ne puis vous envoyer que ce que j'ai recueilli indirectement.

" Ma femme qui, par le plus grand des bonheurs, éprouvait le refus de venir à Sainte-Hélène, précisément au moment où j'en sortais moi-même, et qui est venue me joindre sur les grands chemins, où j'étais colporté comme un ballot, retourne à Paris, chercher mes autres enfans. Elle me mettra à même de vous donner quelques détails dans ma première lettre, touchant votre famille, celles de Montholon et de Gourgaud.

" J'ai pu m'assurer que S. M. Marie-Louise se portait très-bien à Parme, que son fils à Schœnbrunn y est resplendissant de santé et de beauté. La Comtesse de Survilliers est retenue ici par une santé très-chancelante; elle reçoit de temps à autre des nouvelles de son mari, qui est bien en Amérique. Ses deux filles sont à merveille. L'aînée est une resemblance frappante de l'auguste chef de la famille. La Princesse Borghèse, Madame-Mère, le Prince de Canino, le Cardinal Fesch, le Prince Louis, sont à Rome, et en bonne santé; le reste de la famille, la Princesse Elisa, le Comte de Monfort, et la Princesse Murat, sont dans différentes parties de l'Autriche. J'espère avec le temps pouvoir vous transmettre des détails plus directs et plus positifs. J'éprouve le plus vif regret de n'avoir pu débarquer et me fixer en Angleterre. Je suis privé d'exécuter immédiatement moi-même la recherche et l'envoi de tout ce que j'imaginerais propre à porter quelques légères distractions sur votre affreux rocher. C'est un devoir religieux que j'ai sollicité auprès des Ministres Britanniques, et que je solliciterai chaque jour de nouveau. Ma constance ne désespèrera jamais de les toucher sur ce point. Toutefois, quelque éloigné que je sois, je ne manquerai pas de remplir cet objet sacré à l'aide de quelque intermédiaire. Seulement vous recevrez plus tard et moins complets les résultats de mes efforts et de mes soins.

" Soignez tous votre santé; vivez pour la consolation, la ten-

Digitized by Google

dresse, le bonheur, et les vœux de ceux qui vous admirent et vous aiment.

"J'ai reçu, en touchant à Douvre, une lettre de vous, du 22 Juillet, et une de Sir H. Lowe, du 29. Elles m'apprennent que vous avez reçu le peu de choses que j'avais adressées du Cap à Longwood, ce que je n'avais pas compris jusque là; que vous avez reçu le titre éventuel que vous m'aviez remis et que je vous ai renvoyé, concernant l'argent que j'avais osé déposer aux pieds de l'Empereur, en partant, et que j'avais été assez heureux pour voir accepter. Sir H. Lowe m'apprend que tous les billets que je vous avais laissés à ce sujet, ont été négociés. J'espère qu'on y aura fait strictement honneur. Je ne sais encore où j'en suis moi-même. Je n'ai pas eu jusqu'ici la possibilité d'écrire une ligne à mon agent de Londres, ni d'en recevoir aucune.

"Je regrette bien de n'avoir point en mon pouvoir et à ma disposition, la relation des campagnes d'Italie. Cette époque éloignée, déjà étrangère à la politique de nos jours, a désormais tout le mérite de l'histoire. Elle est vivement désirée. La science et les contemporains la réclament. Je m'estimerais heureux qu'elle fût livrée à ma discrétion; et dans le cas où vous m'obtiendriez cette faveur, je vais pourvoir au moyen d'en profiter sans retard, en demandant dès cet instant à Londres, quelles seraient les formalités qu'on imposerait ici et là bas pour que ce manuscrit pût me parvenir. Je prierai qu'on veuille bien transmettre aussi la réponse qui me sera faite, à Sir H. Lowe, afin que vous puissiez juger de votre côté si ce que l'on prescrirait vous semblerait convenable.

"A votre tour, mon cher Général, écrivez-moi par toutes les occasions; mandez-moi toutes les commissions qui vous viendront à l'esprit, sérieuses et frivoles, aisées ou difficiles, n'importe. Dites-vous bien, répétez-vous sans cesse, que je ne vis que pour vous tous, et en vous tous. Mon corps seul a quitté votre rocher. Le Comte de Las Cases."

Digitized by Google

LETTRE DU COMTE DE LAS CASES A M. GOULBURN, SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT, EN LUI ADRESSANT LA PRÉCÉDENTE.

" Monsieur, " Francfort, 26 Janvier, 1818.

" J'apprends de ma femme l'extrême bonté avec laquelle vous avez bien voulu, en différentes circonstances, lui transmettre au nom de Lord Bathurst, à Paris, des nouvelles de moi et de mon fils. Veuillez bien en recevoir mes remercimens et ma reconnaissance.

" Oserais-je (si, comme je le comprends, vous vous trouvez sous Lord Bathurst, à la tête de la direction des affaires de Sainte-Hélène) implorer de vous la faveur de me diriger sur certains points relatifs à la correspondance avec cet endroit.

" Oserais-je vous solliciter, au nom de tous les sentimens qui peuvent habiter dans un cœur humain et sensible, de seconder, d'accord avec vos propres réglemens, mes religieuses intentions de chercher à porter quelque consolation et quelque adoucissement aux douleurs qu'on y éprouve.

" Oserais-je vous prier de m'obtenir de Lord Bathurst, de savoir s'il me sera permis de faire parvenir à Longwood les livres, brochures, papiers publics, et autres objets que je croirais y pouvoir être agréables ; dans le cas de l'affirmative, vous priant, Monsieur, de vouloir bien désigner vous même la personne de confiance que vous voudriez, pour en faire la recherche et l'achat à Londres, ne me réservant que d'en payer le montant à vos ordres.

" Oserais-je vous prier, si, dans les lettres ouvertes que je vous adresserai pour Sainte-Hélène, vous y apercevez la moindre phrase douteuse qui put vous inquiéter, de l'effacer vous-même de mon consentement, pour ne pas en gêner l'expédition, et avoir la bonté de m'en prévenir, pour que je ne retombasse pas dans le même inconvénient.

" Vous pourrez lire, Monsieur, dans la lettre que j'ai l'honneur de vous envoyer aujourd'hui pour Longwood, que j'y fais

Digitized by Google

la demande d'un manuscrit *(les Campagnes d'Italie)* étranger à la politique du temps, mais précieux pour l'histoire et la science. Dans le cas où l'on voudrait bien me le confier de Longwood, pourrais-je obtenir de vous que vous voulussiez bien m'en faciliter le prompt envoi, en prescrivant dès cet instant à Sir H. Lowe, les formalités qu'il y aurait à remplir de part et d'autre pour qu'il pût me parvenir.

" Je sais, Monsieur, qu'au milieu de tous vos embarras, ce que j'ose vous demander peut multiplier vos soins. Toutefois, je ne désespère pas de les obtenir par la sainteté des motifs qui me portent à vous les demander. Je vous en aurai la plus vive et la plus sincére reconnaissance. C'est dans l'intention de me rendre le moins importun possible, et de simplifier d'autant l'objet de mes desirs, que j'ai cru pouvoir m'adresser directement à vous, Monsieur, au lieu de m'adresser à Lord Bathurst; ce en quoi j'ose espérer que je n'ai rien fait d'inconvenable; ce serait fort innocemment et tout à fait contre mon gré.

" J'ai l'honneur d'être, Monsieur, etc.

Le Comte de Las Cases."

DEUXIÈME LETTRE DU COMTE DE LAS CASES AU GÉNÉRAL COMTE BERTRAND.

" Francfort, 26 Janvier 1818.

" Me voilà fidèle à mon engagement; je vous écris après un mois, et à pareil jour de ma première lettre. Je tiens à consacrer la même date, pour que vous soyez certain qu'elle ne vous manquera jamais. Toutefois, des parties de ma lettre seront peut-être plus fraîches que sa date, par la circonstance du silence de Mad. de Las Cases dont j'attendais chaque jour des nouvelles de Paris. Elle m'a quitté il y a près d'un mois. Elle devait aller voir tous vos parens, ainsi que ceux des Généraux Gourgaud et Montholon. Je devais en recevoir les détails les plus circonstanciés. A mon grand étonnement, je n'en entends point parler, et ne voulant pas retarder plus long-temps à vous écrire, je me vois réduit à renvoyer au mois prochain tous les détails que je

Digitized by Google

suis bien sûr qu'elle aura été prendre avec autant de zèle et de soin que si c'était moi-même.

" J'ai la satisfaction de savoir que ma première lettre vous a été envoyée : je l'avais accompagnée d'une lettre d'envoi à M. Goulburn ; je viens de recevoir sa réponse. Je me fais un vrai plaisir de reconnaître qu'elle est pleine d'attentions, d'égards, et satisfaisante sur tous les points ; ce qui me donne l'espoir qu'il y avait le vice de ne pas s'entendre.

" On m'assure qu'on sera toujours prêt à vous transmettre mes lettres, lorsqu'elles seront de même nature et ne présenteront pas plus d'objections. On ajoute que, conformément à ma demande, on vous transmettra les livres et pamphlets que je désignerai. On s'offre de se les procurer et d'en surveiller exactement l'envoi, se réservant de m'en envoyer de temps à autre le montant, pour être acquitté par moi. On me fait savoir que, s'il est agréable à l'Empereur de me confier *les Campagnes d'Italie*, Sir H. Lowe reçoit des instructions pour les transmettre en Angleterre, d'où on me les fera remettre, dans les formes exprimées, de Longwood même, après en avoir pris la connaissance nécessaire. Enfin, l'on m'apprend que mes papiers saisis dans la Tamise m'ont été renvoyés sur-le-champ, et sans avoir été ouverts ; que des fatalités seules peuvent m'en avoir privé jusqu'ici, ce qui en effet est encore de la sorte.

" J'espère donc, qu'avec cette présente lettre, vous recevrez déjà quelques publications. Malheureusement, je suis loin, et bien mal placé pour les choisir et les avoir dans toute leur nouveauté. Mais je vais écrire à Londres, pour tacher de remédier à cet inconvénient. J'espère aussi, par la même occasion, pouvoir faire expédier bien des objets dont vous manquez ou qui pourraient vous être agréables, ou bien encore essentiels à la santé de l'Empereur.

" Sa Majesté Marie-Louise se porte à merveille, et est toujours à Parme. Son fils d'après les nouvelles de peu de jours, de quelqu'un qui l'avait vu à un bal d'enfans, était beau comme l'amour, et faisait les délices de Vienne ; ce sont ses propres expressions. Il danse avec fureur, et s'en acquitte à merveille.

Digitized by Google

" J'ai été pour tous les membres de la famille de l'Empereur, un objet du plus tendre et du plus touchant intérêt. Je me suis vu entouré, pressé de leurs offres et de leurs vœux. Je serai assez heureux pour vous transmettre de leurs nouvelles régulièrement tous les mois.

" Le Prince Jérôme m'a fait dire que ses offres pour moi ne connaîtraient d'autres bornes que l'impossible. Il a recueilli près de lui le bon et vertueux Planat, qui, depuis notre séparation du Bellérophon, poussé de tourmente en tourmente, était menacé de périr sur la plage. La Princesse Hortense me mande qu'elle a été bien persécutée; mais que si le motif de ses tourmens avait été le tendre et respectueux dévoûement qui remplissait son cœur, elle en était fière et heureuse.

" Toutes les fois que ma santé me le permet, je vais faire ma cour à la Princesse Joseph, que sa mauvaise santé tient dans la retraite la plus absolue, et alitée la plupart du temps. Nous parlons de Sainte-Hélène. Nos pensées traversent les mers; ce sont d'heureux instans pour nous. Ses filles sont à merveille. Son mari, d'après de trés-fraîches nouvelles, était en bonne santé. Il avait pris soin de deux domestiques de l'Empereur Napoléon, dont le Gouvernement Anglais avait jugé à propos de diminuer l'établissement de Longwood.

" Le Prince Lucien me donne des nouvelles de toute la famille réunie à Rome. Madame, M. le Cardinal Fesch, la Princesse Borghèse et le Prince Louis, se portent à merveille, et joignent leurs vœux et leurs prières pour la santé et la conservation de leur auguste parent. Pour le Prince Lucien, il est heureux, dit-il, à Rome: il vient d'établir avantageusement ses trois filles. Toutefois, son esprit et son cœur se dirigent sans cesse sur Sainte-Hélène. Il ne peut plus se faire à l'idée de voir son frère languir et mourir dans son exil. Il me somme de lui dire du fond de mon cœur, si l'Empereur serait aussi heureux de le voir, qu'il le serait lui-même de se présenter à lui; et il me charge, ce que j'exécute par le même courrier, de demander au gouvernement Anglais s'il veut lui accorder de passer à Sainte-Hélène, pour y demeurer deux années, ou toujours, si son frère ne l'en

Digitized by Google

renvoie, avec ou sans sa femme et ses enfans ; sa femme lui disputant l'honneur de le suivre ; s'engageant à ce que lui ou les siens ne contribuent à aucun accroissement quelconque de dépense, se soumettant à toutes les restrictions imposées à son frère, et offrant de se soumettre à toutes celles qu'on jugerait à propos de lui imposer personnellement avant son départ ou après son retour.

" Mon cher général, je ne puis m'empêcher de revenir encore à vous prier de voir si l'Empereur daignerait me confier les *Campagnes d'Italie ;* vous me ferez parvenir ensuite celles d'Egypte à leur tour. Ce sont deux trésors pour le monde savant et pour l'histoire, tout à fait étrangers à la politique du temps, par conséquent, sans nulle objection. J'ai fait parvenir à Londres les remercîmens de la Comtesse Bertrand, pour les souvenirs gracieux qu'on avait bien voulu lui témoigner et les attentions aimables qu'on avait eues pour ses enfans. Si j'avais pu demeurer en Angleterre, je me serais occupé, moi, sur les lieux, de chercher quelque chose qui pût être agréable à ces dames. De si loin, je n'ai que mes vœux ; il sont bien sincères pour elles et pour vous tous, mes chers compagnons. Le roc fatal ne sort point de mon cœur.

" Ma santé continue d'être bien mauvaise ; mes maux de tête s'aggravent journellement : les médecins ne savent qu'en dire. Que Dieu me la conserve pour le service et pour le bien de mon cœur ! Je vous embrasse tous bien tendrement. Pour vous autres, soignez votre santé, portez-vous bien, ce sera ma recompense, celle de vos amis, qui vous aiment comme moi.

" Le Comte de Las Cases."

LETTRE DU COMTE DE LAS CASES A M. GOULBURN, EN LUI ADDRESSANT LA PRÉCÉDENTE.

" Francfort-sur-le-Mein, le 4 Mars 1818.

" Monsieur, je reçois à l'instant votre lettre. La réponse satisfaisante qu'elle contient à tous les articles de la mienne, les procédés et l'obligeance personnels dont vous voulez bien me

Digitized by Google

donner la preuve ; j'en suis extrêmement touché et tout à fait reconnaissant.

" Je vous envois une seconde lettre pour Longwood. Tout ce que vous me rappelez touchant les papiers de la campagne d'Italie lorsque j'étais encore à Sainte-Hélène, est très-juste. Veuillez bien faire agréer mes remercîmens à Lord Bathurst, pour les instructions qu'il fait adresser à Sir Hudson Lowe, afin de me faciliter l'envoi de ces papiers dans le cas où l'Empereur Napoléon daignerait trouver agréable de me les confier.

" Je vais écrire à Londres, pour qu'on vous remette, Monsieur, une note des livres et des publications que je désirerais que vous eussiez la bonté de transmettre à Longwood. Je suis trop loin des lieux pour pouvoir les choisir à temps. Dans tous les cas, si les premières occasions étaient trop promptes pour que cette note vous fût remise, oserais-je vous prier d'expédier de vous-même les dernières brochures de messieurs de Pradt, Fiévée, Benjamin-Constant, Châteaubriand, celles sur le concordat, etc. etc. ? Voudriez-vous y joindre de votre choix, ce que vous croirez de meilleurs, de plus neuf, de plus récommandable dans vos publications ? Auriez-vous la bonté d'abonner l'établissement de Longwood au *Journal du Commerce*, si toutefois, depuis mon départ, ils ne reçoivent déjà un journal Français ; comme aussi de vouloir bien l'abonner de votre choix, à un de vous journaux d'opposition ? Le *Courier* et le *Times* leur étaient communiqués, étant communs dans l'île. J'acquitterai ponctuellement la dépense que vous voudrez bien m'en adresser, vous priant seulement de ne pas en laisser monter les réclamations partielles trop haut ; non plus que de les tirer sur moi à vue. Je n'ai point de fonds à ma disposition ; ceux que j'avais été assez heureux d'offrir et de voir accepter, ne me sont point encore remboursés. Je suis donc réduit à puiser dans la bourse d'autrui et d'un chacun : je suis le *mendiant de Bélisaire*.

" Encouragé par la grâce de votre réponse *officielle*, et dans l'espoir de rencontrer de plus en vous des dispositions *officieuses*, j'oserai étendre mes demandes jusqu'à vous prier de vouloir bien faire comprendre dans les envois à Longwood, des objets que je

Digitized by Google

crois agréables aux jouissances, ou essentiels à la santé du prisonnier de Longwood. Auriez-vous la bonté de faire chercher quelques livres du meilleur café qu'il serait possible de se procurer dans Londres, et une certaine quantité du meilleur vin de Bourdeaux existant ? Je sais par expérience, pour ce dernier, qu'on pouvait s'en procurer sur les lieux, de la cave des propriétaires mêmes, du prix de six à sept francs, qui était supérieur à tout ce que le commerce laissait circuler. Je mettrais du prix à ce qu'il fût possible de se procurer quelque chose de la sorte. Monsieur, dans toute la vérité de mon âme, en dehors de tout ressentiment et de toute humeur, je puis vous assurer qu'il n'arrivait que trop souvent que le vin présenté à Napoléon n'était pas supportable, et qu'il en était ainsi de la plupart des choses à son usage. Ce qui pourra vous aider à le comprendre, c'est de vouloir bien réfléchir que nous subsistions à Longwood à *l'entreprise*. Votre gouvernement débourse les sommes, nul doute ; mais vous connaissez assez les affaires pour savoir les inconvéniens et les abus des fournitures. Ceci n'est pas un cri nouveau de ma part, c'est un épanchement. Du Cap, j'ai fait parvenir du vin de Constance. Il a été trouvé très-bon, a causé quelque plaisir. Voudriez-vous bien ordonner qu'on en fît un nouvel envoi à mon compte ? Un autre objet auquel je tiendrai beaucoup, serait de tâcher d'obtenir de nos huiles de Provence, sur les lieux mêmes, ce qu'il y aurait de meilleur. On ne nous a jamais rien donné de ce genre qui ne fût tout à fait repoussant : on y sentait vivement la privation d'eau de Cologne, dont l'habitude, ou la santé même, demandait un grand usage.

" Monsieur, je sais que j'ose exprimer ici des détails tout à fait hors de votre sphère. Je n'imagine pas même comment, avec la meilleure volonté, vous en pourriez venir à bout convenablement. Cependant, la seule humanité, les procédés, les égards les plus communs sembleraient donner droit à de pareilles indulgences. C'est pour obvier à tout, et satisfaire en même temps à tout, que se sollicitais si vivement, si ardemment la permission de me fixer sur vos rivages. Tout ce que j'ose vous indiquer ici, eût été mon unique et ma constante occupation. Je l'eusse,

Digitized by Google

du reste, rempli sans reproche. On eût pu s'en rapporter à moi. J'eusse été fidèle à tout ce que j'eusse promis, et quel inconvénient y eût-il eu à permettre des soins aussi naturels? Quel nom n'a-t-on pas le droit de donner au contraire aux interdictions cruelles qu'on a prononcées? Pourrait-on les maintenir? Je désire et sollicite toujours un adoucissement en ma faveur, c'est-à-dire en faveur du bien. Je demeure à Francfort, comme si l'on ne m'avait pas encore délivré de mon surveillant: je ne sors guère davantage de ma chambre: j'eusse été de même à Londres.

" Monsieur, je vais terminer ma longue lettre en vous priant de mettre sous les yeux du ministre la demande que je viens d'être chargé de lui faire, de la part du Prince Lucien Bonaparte, savoir: de lui accorder de passer à Sainte-Hélène, pour y demeurer deux années, avec ou sans sa femme et ses enfans: " s'en-" gageant à ce que lui et les siens ne contribuent à aucun ac-" croissement quelconque de dépense, se soumettant à toutes les " restrictions imposées à son frère, et offrant de se soumettre à " toutes celles qu'on jugerait à propos de lui imposer personnelle-" ment, avant son départ, ou après son retour."

" Ce que vous avez la bonté de me dire relativement à mes papiers saisis dans la Tamise, est le premier mot que j'en aie entendu depuis que j'en suis privé. Je viens de prier le ministre Britannique ici, de vouloir bien les réclamer à Berlin, où il paraissent oubliés. Je vous assure que j'en ai éprouvé et j'en éprouve chaque jour de grandes privations et de véritables dommages.

" J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec une parfaite considération, etc. etc. Le Comte Las Cases."

TROISIÈME LETTRE DU COMTE DE LAS CASES AU GÉNÉRAL COMTE BERTRAND.

Francfort, le 15 Mars 1818.

" Je trouve un certain plaisir, mon cher général, en vous écrivant ma troisième lettre, à penser que ma première doit être déjà fort près de vous. J'espère que ma seconde est déjà en route, bien que je ne sois pas assez heureux pour en avoir la certitude.

Digitized by Google

On a dû vous expédier avec elle un bon nombre de publications, et je vais donner une petite note de quelques autres à envoyer avec la présente.

" Je reçois des nouvelles de ma femme, qui est à la veille de quitter Paris, pour venir avec mes enfans se fixer aupres de moi. Elle me mande avoir vu la famille de Gourgaud, et lui avoir donné sur lui et sur votre établissement, tous les renseignemens qu'elle avait recueillis de moi. Sa mère et sa sœur se portent très-bien. Elles le comblent de vœux et de tendresse. Votre famille, monsieur le grand maréchal, était en province, et il y avait longtemps qu'on n'en avait point entendu parler. Quant à la famille de Montholon, Madame de Las Cases n'a pas été assez heureuse pour en rencontrer aucun. J'espère, dans ma première, pouvoir vous parler des vôtres, malgré leur éloignement de la capitale.

" Tous les membres de la famille de l'Empereur se portent très-bien. J'ai eu des nouvelles de chacun d'eux depuis ma dernière, et j'en aurai chaque mois de manière à pouvoir vous en donner régulièrement. Tous le suivent de leurs vœux, et ne vivent qu'en lui. La plupart étaient demeurés jusqu'à présent tout à fait privés de ses nouvelles. Le peu que j'ai pu leur en transmettre, leur a été bien précieux et bien cher. Pour satisfaire à leur intérêt et à leur tendresse si naturelle, je vais prier le gouvernement Anglais, lorsqu'il recevra des nouvelles de Sainte-Hélène, de vouloir bien laisser arriver jusqu'à moi l'état de la santé de l'Empereur; c'est une grâce que je solliciterai au nom de toute une nombreuse famille. J'espère qu'il ne la refusera pas au sentiment qui porte à la demander.

" Le Prince Jérôme me fait l'honneur de me mander que les conditions imposées à sa correspondance, et son profond respect pour son auguste frère, qu'il se plaît à reconnaître pour son second père, ont pu seuls le porter à se priver du bonheur de lui écrire lui-même, et de déposer à ses pieds toute son existence. Si la situation de l'Empereur ne se trouve pas améliorée l'année prochaine, il se propose de demander au gouvernement Anglais la liberté de se rendre à Sainte-Hélène avec sa femme et son fils,

Digitized by Google

ne pensant pas qu'à cette époque son voyage puisse rencontrer aucune objection raisonnable. La Reine, sa femme, à qui rien d'héroïque et d'élèvé ne saurait être étranger, partage les mêmes sentimens, et forme les mêmes vœux.

" Le Cardinal Fesch m'écrit, de son côté, au nom de Madame et au sien, me disant d'observer qu'étant seuls à n'être point distraits par les liens de la propre famille, ni par la crainte de lui créer des inconvéniens, je dois m'adresser à eux de préférence, pour tout ce qui pourrait concourir à adoucir, en quoi que ce soit, l'affreuse situation de l'Empereur.

" La Comtesse de Survilliers, que j'ai l'honneur de voir très-souvent, et dont les vœux voyagent sans cesse à Sainte-Hélène, est dans un très-mauvais état de santé. Elle souffre beaucoup, et donne même des inquiétudes. Les Princesses ses filles sont à merveille.

" Je viens enfin de recevoir les papiers qui m'avaient été saisis dans la Tamise. Ils m'ont atteint après quatre mois de courses inutiles, et pour moi, de privations journalières. La fatalité seule a dû créer ce retard à ma peine, car ils m'ont été rendus sans avoir été ouverts.

" Il me tarde bien de recevoir de vos nouvelles, et toutes vos commissions. Malheureusement, la distance est si grande, et les communications si peu régulières, que je dois attendre encore long-temps. Demandez-moi tout ce que vous voudrez. Jusque là je suis réduit à deviner. Vous ne tarderez pas à recevoir la partie du *Moniteur* qui vous manque. J'écris aujourd'hui à ce sujet.

" Je viens enfin de recevoir des nouvelles de mon agent de Londres. Il me mande avoir fait honneur à tous mes billets. J'en suis heureux. Mais il mande avoir reçu de plus, deux nouveaux billets de vous, qu'il s'est vu dans la nécessité de refuser, faute de s'être trouvé prévenu ou autorisé de moi. Je suis affligé de cette circonstance. Depuis que je vous avais quitté, je n'avais pu avoir de relation avec lui. Je viens de lui répondre sur-le-champ, pour le charger d'y remédier autant qu'il pourrait être

Digitized by Google

en son pouvoir. Il ne me dit pas du reste ce que pouvaient être ces deux billets.

" Ma santé demeure toujours aussi mauvaise, si même elle n'empire beaucoup. Je m'en désespère d'autant plus que la saison devient très-belle, et que cette circonstance n'apporte aucune amélioration à ma personne. C'est ce qui me fait demeurer à Francfort, où je me trouve au centre d'un grand nombre d'eaux thermales, où les médecins vont m'envoyer.

" M. le Grand-Maréchal, recevez pour vous et mes chers compagnons, l'expression de tous mes vœux et de tous mes sentimens. La colonie occupe et remplit ma vie. Soignez-vous tous, c'est le vœu de ceux qui vous aiment. Chaque jour je le recueille pour vous autres. Il y a ici ou aux environs plusieurs des bannis; quelques-uns étaient de votre connaissance particulière. Ils vous aiment et vous vénèrent : le Comte DE LAS CASES."

LETTRE DU COMTE DE LAS CASES A. M. GOULBURN, EN LUI ADRESSANT LA PRÉCÉDENTE.

" Francfort, 27 Mars, 1818.

" Monsieur, j'ai l'honneur de vous adresser ma troisième lettre pour Sainte-Hélène. Je reçois, a l'instant même, les papiers qui m'avaient été saisis à Douvres. Ils me sont remis sans avoir été ouverts. Je suis reconnaissant de ce procédé. Il n'avait jamais été dans ma pensée de me refuser à leur communication. Ma lettre à Lord Sidmouth, publiée malheureusement à mon insu et contre mon gré, en fait foi. Je suis fâché que l'entêtement et le zèle mal entendu d'un agent subalterne aient créé cette circonstance, qui m'a valu quatre mois de peines et de privations journalières.

" Monsieur, je dois m'empresser de vous faire observer un fait qui m'a paru inexpliquable, et qui peut-être vous aura échappé. Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 12 Février; votre lettre m'a été remise par le ministre de Sa Majesté Britannique en cette ville, le 28 du même mois; et le *Times* du 2 Mars contient un article renfermant, à peu de chose près, le sens et même les paroles de votre lettre, que j'aurais fait connaître, dit-on. Or,

Digitized by Google

comme je ne puis avoir fait parvenir à Londres cette circonstance en vingt-quatre heures, je n'ai pas besoin de me justifier à vos yeux de mon indiscrétion; il me suffit de placer le fait sous vos yeux, et de l'abandonner à votre calcul *, vous assurant que je

* Cette circonstance mérite d'être rapportée, si non pour son importance, du moins pour son inexplicable singularité.

La lettre du secrétaire d'Etat, datée du 12 Février, a été remise au Comte de Las Cases, à Francfort, le 28 du même mois, par le ministre Britannique en cette ville, et le *Times* du 2 Mars, c'est-à-dire vingt quatre heures après environ, contenait ce qui suit: " Une lettre particulière de Francfort-sur-le-Mein, nous apprend que le Comte Las Cases y est traité avec la plus grande attention, qu'il s'y trouve sous la protection spéciale des ministres d'Autriche et d'Angleterre. Le comte a même dernièrement montré une lettre du sous-secrétaire-d'Etat, dans laquelle, entre autres offres obligeantes, il est autorisé à envoyer, par l'intermédiaire du département des colonies, tout les livres, pamphlets, journaux que le Général Bonaparte pourrait demander. Cela suggère naturellement la question suivante: *Le gouvernement Anglais considererait-il le Comte de Las Cases comme le chargé d'affaires de Napoléon en Europe?*"

A présent, le fond de l'article relatif au sous secrétaire d'Etat est exact et vrai, jusqu'à certaines expressions même. Le Comte de Las Cases est sans doute exempt de se justifier de l'indiscrétion qui aurait propagé ses paroles en vingt-quatre heures de Francfort à Londres, et il faut pour avoir rencontré si juste dans cet article, qu'on ait ouvert la dépêche du sous-secrétaire-d'Etat dans sa route de Londres à Francfort, ou bien à Londres même; ou bien encore qu'on ait fouillée dans ses bureaux. Cela est sans réplique; et alors qui a pu le faire? comment et pourquoi? et quel peut être le but de l'article en question?

Ce n'est pas, du reste, le seul exemple que l'on ait eu de l'intime relation de certains articles de journaux avec la correspondance confidentielle de Longwood. On est prêt à les produire avec des preuves tout aussi incontestables.

Digitized by Google

mets trop de prix à ce que vous voulez bien me transmettre, pour lui donner la moindre publicité. C'est un égard que je dois à votre obligeance et à la considération que je vous porte.

" Monsieur, je vous prie d'abonner l'établissement de Longwood à la *Minerve Française*, et de continuer d'y joindre les publications nouvelles, Françaises et Anglaises, que vous croiriez dignes de quelqu'intérêt.

" M. le Cardinal Fesch m'écrit de Rome qu'il a fait deux fois l'offre de la collection du *Moniteur* pour l'établissement de Longwood. On a déjà à Sainte-Hélène jusqu'en 1807; il n'y manque plus que 1808 jusqu'à l'année présente. Si vous aviez quelqu'objection à y expédier ces années, envoyées par M. le Cardinal, prêteriez-vous à ce qu'elles remplaçassent, du moins, celles que vous voudriez bien choisir et y expédier vous même? Le motif d'une économie nécessaire me porte à oser vous en faire la proposition.

" Monsieur, toute la famille de l'Empereur Napoléon se réunit pour que je vous supplie, au nom des sentimens les plus naturels et les plus tendres, d'avoir l'extrême bonté de me faire parvenir l'état de la santé de leur auguste parent, toutes les fois que vous en recevrez d'officiel. C'est une grâce que nous vous demandons tous, et dont j'espère que votre cœur ne refusera pas de gratifier tant de personnes, qui en demeureront vivement reconnaissantes. Je sais, Monsieur, que toutes les fois que j'ai l'honneur de vous écrire, ce sont de nouvelles importunités que je vous adresse, ou de nouveaux embarras que je vous crée; mais je vous assure, du fond de mon cœur, que c'est contre mon gré, et que je m'estimerais heureux de pouvoir vous en débarasser au prix de mes propres peines. Ceci me porte naturellement à vous demander, dans l'intention du bien et d'un avantage commun, si vous pouvez me dire, non dans votre capacité publique, mais comme homme privé, si je dois renoncer tout à fait à l'espoir d'aller un jour auprès de vous, accomplir le ministère religieux auquel j'ai pieusement voué le reste de mes facultés et de ma vie. Si j'en pouvais concevoir la moindre espérance, j'en recommencerais demain la demande régulière à milord Bathurst; mais si je dois

Digitized by Google

y renoncer absolument, je me donnerai bien de garde d'une démarche qui ne pourrait avoir pour résultat que de ramener des observations et des plaintes amères, qu'il est dans mon caractère d'éviter autant que je le puis.

" J'ai l'honneur d'être, Le Comte DE LAS CASES."

QUATRIÈME LETTRE DU COMTE DE LAS CASES AU GÉNÉRAL COMTE BERTRAND.

Francfort, 15 Avril 1818.

" Madame de Las Cases a continué ses informations sur votre famille et celle de ces messieurs. J'ai écrit moi-même directement. Mes lettres ont été remises par un valet de chambre à moi. J'ai appris que votre famille était bien et tranquille. La sœur du Général Gourgaud m'a écrit directement une lettre extrêmement aimable, pleine de tendresse pour son frère. Quant à ma troisième tentative, bien réitérée, elle n'a produit qu'un silence absolu. Vous trouverez, M. le Grand-Maréchal, mes détails bien stériles. Ce n'est pas ma faute. Je vous mande tout ce que je peux. Vous auriez tort de juger par ma stérilité, de tous mes soins et de mes efforts incessans.

" Je continue à recevoir des nouvelles de tous les membres de la famille de l'Empereur. Il sont tous bien dans leur santé. Son fils est toujours beau. L'Impératrice, me mande-t-on, est fort maigrie. J'ai vu dernièrement quelqu'un d'auprès de la Princesse Murat. Il était spécialement chargé de me peindre les tendres sollicitudes pour son auguste frère, son dévoûment et ses vœux. Je viens de recevoir une lettre de la Princesse Elisa, pleine des mêmes sentimens. Tous ne vivent que pour penser à celui qui leur tient de si près, qui les combla de bienfaits, et compose aujourd'hui l'ensemble de leurs sentimens. La Princesse Elisa habite Trieste. Elle me mande avoir écrit cinq fois à Sainte-Hélène. Le Cardinal m'écrit, de son côté, que de Rome, on y écrit fort souvent. On m'a répondu de Londres à la demande que j'avais faite, et dont je dois vous avoir parlé dans ma dernière, pour que le Prince Lucien pût aller visiter son auguste frère. La réponse ne m'a pas paru claire pour que je vous

Digitized by Google

l'envoie avant d'avoir un nouvel éclaircissement. Le Prince Jérôme, qui parlait de faire la même tentative l'année prochaine, n'a pu différer aussi long-temps une démarche dont le succès comblerait son cœur. Il va s'adresser lui-même au Prince-Régent, pour qu'il lui soit permis, avec sa femme et son fils, d'entreprendre immédiatement ce voyage.

" Le cardinal me donne le plus grand détail de tous les membres de la famille établis à Rome. La Princesse Hortense est tranquille à Augsbourg, où son frère vient la voir de temps à autre. Elle s'occupe de l'éducation de son second fils. Elle a eu l'aîné plusieurs mois, qui a développé, durant ce court voyage, toutes les qualités qui honorent, attachent et intéressent. Il est retourné à Rome auprès de son père, qui s'est fixé dans cette ville.

" J'espère que ma première lettre vous est parvenue à l'heure qu'il est, et je compte les jours et les heures qui doivent m'apporter votre réponse, parce qu'alors je saurai plus particulièrement ce que je pourrai faire pour être agréable à chacun de vous tous. Dites-vous bien que je ne vis que pour cela, moi et les miens ; que la mort même ne saurait interrompre le cours de mes efforts à cet égard. Je me serai donné un successeur ; faites-moi donc connaître tous vos désirs. Rien ne sera impossible à mon zèle, à l'affection et au dévoûment de ceux qui me secondent.

" On me répond de Londres avec beaucoup de complaisance sur tous les objets que j'indiquais pour vous être adressés. On m'assure qu'on va vous expédier les diverses brochures que j'ai indiquées. On vous abonne, me dit-on, au *Morning Chronicle* et au *Journal du Commerce*, celui de Paris, que l'on m'a dit être le meilleur. Du reste, sur ce point comme sur tout autre, mandez-moi vos désirs. Dites tout ce qui pourrait faire plaisir à l'établissement.

" Quant à des provisions, vin, café, huile, etc., que je mentionnais dans ma lettre, on me repond qu'on venait de vous faire un envoi considérable, et de la meillure qualité. On m'en envoie la liste. On ajoute que Lord Holland en avait fait un de son côté,

Digitized by Google

à la demande de la Princesse Borghèse : on m'en envoie aussi la liste.

" Ma santé malheureusement est toujours aussi déplorable. Je ne vois aucun amendement. Les médecins me défendent absolument tout travail. Je vais aller prendre quelques eaux. Je vous manderai dans ma première, suivant les apparences, mon déplacement de Francfort. J'ai occasion de voir ici plusieurs des bannis, qui ont trouvé un refuge temporaire dans cette ville ou dans les environs. On les flatte chaque jour de leur prochain rappel. L'opinion le demande, leur écrit-on ; on pense que ce sera vers la fin de cette année que tous les Français auront le droit d'habiter la France. Les rigueurs exercées envers eux semblent, du reste, me demeurer tout-à-fait étrangères. Madame de Las Cases, à son retour à Paris, a reçu, d'anciens amis, beaucoup de conseils et d'offres à mon sujet. Ils se sont empressés fort obligeamment d'offrir leurs démarches et leur crédit ; mais elle a constamment répondu que je n'avais, à la rigueur, besoin de personne, et puis que je n'étais pas dans l'intention de mettre à l'épreuve la bienveillance de qui que ce fût ; que je me bannissais volontairement pour un saint et réligieux ministère ; et en effet il ne sera plus de patrie pour moi, Monsieur le Grand-Maréchal, tant que vous serez où vous êtes, et qu'il existera une seule chance pour que mes efforts, mon dévouement, et mon zèle puissent vous amener quelque consolation utile ou agréable. Jusque-là, je serai errant dans le monde. Je promènerai partout, s'il le faut, mon atmosphère de douleur et de zèle. De votre côté, conservez-moi votre souvenir, donnez-moi la consolation d'imaginer que nos pensées se croisent et s'échangent quelquefois. De la patience et du courage, ce sont les vertus des héros : qui sait mieux que moi que ce sont celles de vous tous ? Adieu, je vous embrasse, etc.

" Le Comte de Las Cases.

" P. S. J'écris pour qu'on vous envoie *la Minerve Française*, ouvrage nouveau en grande recommendation, qui a succédé au *Mercure*, et la *Bibliotheque Historique*, dont on parle aussi beaucoup.

" J'attends ma femme tous les jours : sitôt qu'elle sera arrivée,

Digitized by Google

je vais faire voyager mon fils : il est d'âge à finir son éducation. Je veux qu'il tire profit de ses heureux commencemens. Il désire que vous et Madame Bertrand receviez les expressions de sa reconnaissance pour les bontés que vous avez toujours eues pour lui."

LETTRE DU COMTE DE LAS CASES A M. GOULBURN, EN LUI ADRESSANT LA PRÉCÉDENTE.

" Monsieur, Francfort-sur-le-Mein, le 26 Avril 1818.

" Je vous remercie beaucoup, et avec une sincère reconnaissance, de l'exactitude avec laquelle vous voulez bien répondre à mes lettres, et des détails dans lesquels vous voulez bien entrer.

" J'espère qu'à l'heure qu'il est, les diverses publications que vous me mentionnez seront parties pour Sainte-Hélène. Je vous prie de vouloir bien y joindre la *Minerve Française,* tout ce qui a paru, et ce qui continuera à paraître de cet ouvrage ; de même pour la *Bibliotheque Historique.* Et une fois pour toutes, je vous prie de donner vos ordres à votre libraire ou correspondant, pour que vous puissiez comprendre dans les envois et sans indication ultérieure de ma part, tout ce qui paraîtrait de remarquable, Français et Anglais, de quelqu'opinion que ce soit.

" Je vous remercie des informations que vous voulez bien me donner sur tous les approvisionnemens qu'on vient d'expédier à Sainte-Hélène, et de deux listes (1 et 2) que vous avez eu la complaisance d'y joindre. J'oserai vous prier de vouloir bien comprendre, par la première occasion, quelques bouteilles de liqueurs de la Martinique, mais *réelle.* On trompe souvent sur cet objet. Vous me pardonnerez ce petit détail ; vous savez combien je m'estimerais heureux de vous l'éviter, en l'exécutant moi-même ; ce qui me conduit naturellement à vous dire combien j'attends avec impatience votre réponse à ma dernière lettre sur ce dernier objet.

" Vous m'informez, Monsieur, que si le Prince Lucien Bonaparte désire sortir d'Italie, il doit s'adresser à un des ambassadeurs des grands pouvoirs à Paris. Il me reste à vous prier de

Digitized by Google

me laisser savoir si, l'ayant obtenu, il peut se flatter que votre gouvernement lui permette, d'après sa demande que j'ai eu l'honneur de vous transmettre, de se rendre à Sainte-Hélène.

" Agréez, Monsieur, l'expression sincère de la haute considération, etc. etc. Le Comte de Las Cases."

CINQUIÈME LETTRE DU COMTE DE LAS CASES AU GÉNERAL COMTE BERTRAND.

" Francfort-sur-le-Mein, le 15 Mai 1818.

" Je ne vous écrirai, aujourd'hui, mon cher Bertrand, que pour être exact et fidèle à la date que je me suis invariablement prescrite chaque mois pour vous donner de mes nouvelles. Rien n'étant changé dans ma situation, je ne pourrais que vous répéter mot à mot les mêmes choses renfermées dans ma dernière. J'espérais pouvoir vous expédier ma lettre d'un autre endroit; mais des maux d'yeux très-violens qui sont venus accroître mes autres incommodités, m'ont empêché jusqu'à présent de me mettre en route pour quelques eaux thermales de l'Allemagne méridionale, où je me rendrai pourtant sous peu de jours.

" J'ai la satisfaction d'apprendre que mes lettres précédentes vous ont été régulièrement expédiées, et que beaucoup de brochures sont parties. Je désire qu'elles vous soient un passe-temps. Malheureusement je vous approvisionne un peu en aveugle; les localités seront mon excuse, je fais de mon mieux: je suis si mal placé pour cela! Un tel soin demanderait une capitale. L'on ne me permet pas d'habiter Londres, et je ne pourrais à Paris remplir mon objet. Le même éloignement m'empêche de songer à vous envoyer bien des petites choses dont je pourrais m'occuper moi-même, si j'étais sur les lieux. J'avais eu la pensée de vous compléter un petit attirail de chimie; mais j'y renonce, j'apprends qu'il vous serait inutile.

" Tous les parens de l'Empereur se portent bien, et attendent avec impatience le cours régulier de vos lettres, dont ils ne doutent pas, quand vous aurez reçu ma première; et ma résolution invariable de vous donner des leurs exactement tous les mois.

Digitized by Google

Ma femme me rejoindra sous peu de jours, et pour ne plus nous quitter, j'espère.

" Adieu, recevez mes vœux. Le Comte de Las Cases."

LETTRE DU COMTE DE LAS CASES A. M. GOULBURN, EN LUI ADRESSANT LA PRÉCÉDENTE.

" Francfort-sur-le-Mein, 19 Mai 1818.

" J'ai l'honneur de vous remercier de l'obligeance avec laquelle vous voulez bien me laisser connaître le départ de mes lettres pour Sainte-Hélène, ainsi que celui des brochures et journaux dont vous avez bien voulu les accompagner.

" Je suis fâché que vous ayez été dans le cas de garder le silence sur certains articles de ma dernière lettre. Ma discrétion saura interpréter ce silence. Je dois à l'obligeance personnelle que vous m'avez montrée jusqu'ici, de ne pas y revenir davantage.

" J'écris à M. le Cardinal Fesch, d'après un article de votre lettre, qu'il peut adresser par la voie qu'il jugera la plus convenable, la suite des *Moniteurs* à compter de 1808, à l'office de Lord Bathurst à Londres; que Sa Seigneurie admet leur transmission à Sainte-Hélène.

" Monsieur, quant à l'article de votre lettre concernant la demande que j'avais eu l'honneur de vous faire, d'un bulletin régulier de la santé de Napoléon, au nom et en faveur des membres de sa famille, qu'il me soit permis de vous prier de faire observer à milord Bathurst, que toute la famille de l'Empereur Napoléon n'est point à Rome, qu'il a une sœur et sa famille à Francfort, un frère et sa famille en Autriche, deux autres sœurs et leur famille aux environs de Vienne et à Trieste, sans compter d'autres encore, qui tous mettent le plus grand prix et regarderaient comme une véritable faveur pour leur cœur, que les sentimens qui ont porté Lord Bathurst à donner des nouvelles régulières à Rome, le fissent condescendre à leur en laisser parvenir régulièrement aussi. Je n'ignorais pas la satisfaction qui avait été procurée jusqu'ici à la Princesse Borghèse; mais elle ne revenait pas de Rome sur tous les membres de la famille en Allemagne, où la

Digitized by Google

route se trouvait alors beaucoup plus *circuiteuse* que celle que j'avais l'honneur de demander. Quelques titres et quelques droits que mon cœur me donnât peut-être à solliciter pour moi-même une part de ce bulletin, je saurai faire abnégation entière, et me mettre tout à fait de côté ; et ne doutant pas que la faveur ne fût plus appréciée par ceux pour qui je la sollicite, si elle venait directement de Lord Bathurst plutôt que de passer par mes mains, je solliciterai donc de nouveau et au nom de la Comtesse des Survilliers (la Princesse Joseph Bonaparte), qui réside en cette ville, d'avoir la bonté de lui faire parvenir régulièrement les mêmes nouvelles qu'il a la bonté d'adresser à la Princesse Borghèse à Rome. La Comtesse de Survilliers se chargera de les communiquer à toute la famille en Allemagne.

" Monsieur, je viens d'apprendre, par les journaux, le retour in attendu du Général Gourgaud. Cette diminution sensible auprès de Napoléon, cette privation nouvelle d'un serviteur de plus, me pénètre le cœur, et me fait prendre le parti de vous prier de vouloir bien demander à Lord Bathurst qu'il me soit permis de retourner à Sainte-Hélène, accompagné de ma famille. Cette intention et ce désir ne me quittèrent jamais, ainsi que Sa Seigneurie pourra s'en convaincre dans toute ma correspondance avec Sir H. Lowe, au moment de quitter la colonie. Je ne pense pas qu'il fût nécessaire d'en demander l'agrément préalable à l'Empereur Napoléon, parce ce que j'ose me flatter que sa réponse ne saurait être douteuse. Toutefois, si Lord Bathurst le jugeait nécessaire, je supplie S. S. d'en faire la demande elle-même ; elle pourra s'apercevoir que dans ma lettre à Longwood, je me suis abstenu de mentionner cette circonstance. Des considérations de délicatesse que Sa Seigneurie saura apprécier, m'ont retenu. L'état déplorable de ma santé ne sera point un obstacle. J'ambitionne d'aller trouver un tombeau aux pieds de celui que je vénère, et aux soins duquel je trouverais doux de consacrer le dernier soufle de ma vie. Agréez, Monsieur, l'expression de la parfaite considération, etc. etc. Le Comte de Las Cases."

Digitized by Google

Je me hatai, à la réception de ces documens envoyés par le Comte Bertrand, d'en expédier une copie à chacun des souverains à Aix-la-Chapelle. J'en pris occasion de renouveler mes instances; je les implorais pour qu'ils portassent du secours à l'illustre victime. "Quelques jours encore," disais-je, "et il ne serait plus temps; le médecin qu'on venait de lui arracher (un Anglais), déclarait publiquement dans Londres qu'un plus long séjour sur ce roc insalubre allait donner la mort;" j'osais leur représenter que leur humanité, les sentimens de leur cœur, seraient arrêtés peut-être par des dénégations formelles; mais quelles paroles contradictoires leur justice aurait-elle entendues? Je leur demandais qu'il me fût permis d'arriver jusqu'à eux; je sollicitais l'unique faveur de comparaître dans l'intérêt de cette cause sacrée; me résignant, exprimais-je, "si je ne prouvais la vérité des documens déposés à leurs pieds, à ce que ma honte et mon sang expiassent d'avoir osé vouloir leur en imposer." En même temps je ne perdais pas une occasion, un instant, une pensée, qui aurait pu multiplier les chances de quelques succès. Je m'adressai à quiconque l'on m'apprenait avoir quelqu'influence sur le cœur des monarques. J'écrivis surtout à M. de la Harpe, cet instituteur de l'Empereur Alexandre, si connu, si vénéré, que l'on avait dit être en cet instant auprès de lui à Aix-la-Chapelle.

Digitized by Google

" Monsieur," lui disais-je, " on m'a fait parvenir et l'on m'a assuré, que vous aviez daigné prendre quelque intérêt à ma situation, à la constance et aux efforts du sentiment qui l'a amenée et qui la continue. Ce mouvement généreux ne saurait m'étonner. Rien de ce qui est noble, grand, humain, philantropique, ne saurait, dans ma pensée, être étranger dans M. de la Harpe. Il est connu à tous par les doctrines qu'il a enseignées, et qu'il ne prenait qu'en lui-même.

" Monsieur, ce sera donc dans la persuasion de l'intérêt qui semble vous avoir touché, que je m'adresserai à vous en toute confiance. On m'a assuré vous avoir communiqué les premiers papiers que j'adressai en Europe, touchant la sainte cause à laquelle j'ai voué jusqu'au dernier soupir de ma vie. J'ose prendre la liberté d'ajouter ici un petit supplément, dans l'espoir d'enrichir de motifs puissans les intentions, peut-être les efforts, de votre bon cœur.

" J'avais une brochure d'observations sorties du roc même, et de la dictée de l'illustre victime ; plus, la relation circonstanciée de ce qui s'était passé depuis notre départ de Paris, jusqu'au moment où j'ai été arraché de l'île fatale. Ces deux pièces, Monsieur, vous seront remises à Aix-la-Chapelle. Vous trouverez ici les derniers détails qui me sont parvenus : ils vous prouveront que les mauvais traitemens, les outrages, la barbarie, ne font qu'accroître au lieu de diminuer ; vous en serez touché, j'en suis sûr, et vous toucheriez quiconque il vous serait permis d'en entretenir. Qui sur la terre pourrait demeurer insensible à de tels faits, à un tel spectacle ? J'ajouterai que la victime est attaquée du foie ; que ce mal est promptement mortel, dans le lieu et sous le climat auquel il est condamné. Il est digne de vous, Monsieur, de remuer des vertus que vous avez créées. Le cœur que vous avez orné, ne saurait vous être fermé. Vous avez trop bien implanté les idées du beau, du juste, du magnanime, pour que ces glorieuses qualités se refusent à une aussi meritoire et aussi glorieuse application ; et quelle plus digne, plus noble, plus grande occasion se présenta jamais ? Quelle que puisse être la situation d'esprit et de cœur de l'auguste source d'où on

Digitized by Google

la sollicite, tout est gloire dans sa condescendance et sa sympathie. S'il se ressouvient d'une ancienne amitié, s'il aime encore, rien n'est plus doux, et jamais spectacle ne fut plus moral aux yeux des peuples. S'il hait, rien n'est plus grand, ni plus magnanime.

" Ce royal intérêt semble demeurer seul pour compléter son immortelle couronne. Sa belle histoire l'attend et le sollicite. Mais est-ce bien à moi à vous le dire ? Qu'imaginerais-je de généreux qui vous fût nouveau ; ainsi qu'à celui dont le caractère brille en effet et en toute justice dans les annales publiques, où les actes privés, de nos affaires et de nos temps ?

" J'ai eu l'honneur d'écrire directement à ce sujet. Mais ma lettre aura-t-elle atteint l'auguste personne à laquelle j'avais osé l'adresser ? Je vous en envoie une copie pour y remédier, s'il y avait occasion : elle vous exprimera mieux que je ne saurais vous le dire, la nature de mes soins, celle de mes vœux, de mes efforts, de mes espérances. Vous y verrez que la politique est en dehors de toutes mes pensées ; que l'humanité, la morale, et les affections du cœur sont tout ce qui m'anime, tout ce que je poursuis et que j'invoque. Ces sentimens sont faits pour être recueillis par vous, et pour être bien reçus de celui aux pieds duquel j'ai cherché à les faire parvenir. Je m'autoriserai des droits qu'ils doivent avoir sur votre cœur, pour vous supplier de me faire parvenir ce que j'en dois espérer, ou me faire guider dans une meilleure route, s'il y avait lieu, pour parvenir à me faire entendre. Le respect m'empêche de profiter de la circonstance favorable pour chercher à m'approcher ; mais si je venais à apprendre qu'il ne fût pas impossible d'être admis à une auguste présence, j'y traînerais avec joie et confiance ma débile et défaillante existence. Tout travail m'est interdit : les souffrances de ma tête ne me permettent aucune occupation suivie ; et c'est mon plus douloureux tourment. Mon cœur est plein de sentimens et d'efforts qu'il me devient impossible de mettre en pratique.

" Daignez agréer, &c. Le Comte de Las Cases."

Digitized by Google

En cette occasion ni dans aucune autre je n'eus jamais la moindre réponse à une seule de mes lettres ; et s'il me fut insinué parfois quelque chose indirectement et avec mystère, je dûs m'en défier comme d'un piége tendu à ma personne, ce qui eût été peu, ou à ma cause, qui était tout pour moi.

Ainsi le congrès se finit, et pas un mot n'en sortit en faveur de Napoléon... Enfin, il n'est pas jusqu'aux talens étrangers que je ne cherchasse à stimuler ; et dans le nombre des voix qui s'élevèrent alors, la brochure d'un célèbre publiciste Allemand attira assez les attentions supérieures pour servir de prétexte à machiner des entraves à la liberté de la presse.

Quoiqu'il en soit, tous les efforts que j'avais provoqués furent vains, tous mes soins furent perdus..... et on le laissa mourir !... Au fait, que pouvait, auprès des souverains, la vérité toute nue, sans l'entourage d'aucune adresse ni l'alliance d'aucuns intérêts, contre les insinuations de méchans qui veillaient avec toute l'ardeur du fanatisme politique, des ressentimens privés, et des appréhensions éventuelles. Ils firent si bien que, dans le conseil des Rois, la crainte l'emporta sans doute sur la générosité. Ils démontrèrent combien l'intérêt était universel, ce qui rendait la victime dangereuse ; et il est vrai de dire, à la gloire des sentimens généreux, que l'opinion s'était prononcée partout avec une grande chaleur, non moins en Allemagne qu'en tout autre pays, et peut-être

Digitized by Google

qu'à la réflexion des hauts personnages qui en furent les témoins, cette opinion si bienveillante fit-elle beaucoup de mal à celui qu'elle voulait servir; comme s'il eût été dans la destinée de Napoléon que l'intérêt des Allemands lui devînt aussi funeste dans l'adversité que leur animosité lui avait été fatale au temps de sa Toute-Puissance. Au nombre des efforts pour maintenir l'hideuse captivité de Napoléon, on a été jusqu'à supposer aux Ministres Anglais une basse intrigue, une indigne déception. On a voulu que pour raffermir les souverains ébranlés, ils eussent forgé tout exprès un prétendu complot d'évasion. On s'est fondé sur l'àpropos, l'éclat, la profusion avec laquelle l'arrivée du brick le Musquito fit répandre soudainement cette nouvelle dans toute l'Europe; circonstance qui, une fois qu'elle eut produit l'effet attendu, celui de contrebalancer la faveur de l'opinion, n'a plus donné lieu à aucune mention ultérieure, à aucun détail, à aucune confirmation quelconque; conjecture imaginée sans doute, et dans laquelle les Ministres Anglais ne sont probablement coupables que d'avoir donné lieu de les en soupçonner, par les nombreux antécédens dans lesquels ils se sont dégradés en agissant contre Napoléon.

A mon chagrin vint se joindre encore la crainte de voir les anciennes vexations me relancer dans ma paisible solitude. Nous approchions du printemps de 1819; l'excellent Grand-Duc de Bade

Digitized by Google

venait de mourir ; ceux qui ne nous aimaient pas, devenus plus forts par la circonstance, me firent signifier, à l'insu du nouveau souverain peut-être, que j'eusse à sortir des États de Bade. L'ordre ne me fut donné que verbalement, et l'on me dit même que je ne le recevrais pas autrement. Le motif de mon éloignement, disait-on, était l'intention de vivre en bonne amitié avec la France, et la crainte que mon séjour ne lui fût désagréable : c'était à faire rire de pitié. Je dédaignai, du reste, de dire que le Ministère Français avait trouvé bon qu'on me laissât en repos ; l'intolérance d'opinion eût trouvé un autre motif tout aussi ridicule. Celui chargé d'exécuter contre moi voulut bien m'accorder quelques jours de préparatifs ; mais j'étais à peu près comme le philosophe Grec qui portait tout sur sa personne, et je serais parti à l'instant de la notification même, si Mme de Las Cases ne se fût trouvée avec une fluxion de poitrine qui la mettait en grand péril. J'assurai que je ne me donnerais que le temps de la voir hors de danger ; et bien qu'on me donnâ talors le conseil bienveillant de solliciter du gouvernement la permission de demeurer, je le dédaignai encore ; et, à peu de jours de là, je me mis en route pour Offembach, où Mme de Las Cases devait venir me joindre, dès qu'elle serait en état de voyager.

Si je me trouvai si heurté de ce traitement inattendu, c'est que j'avais déjà oublié tous ceux dont j'avais été accablé par les autorités Anglaises, et

Digitized by Google

que depuis plus d'une année que j'étais sur le sol Allemand, je n'étais plus fait à de pareilles formes ; que j'étais gâté, au contraire, par la faveur, l'intérêt, et les égards dont je m'étais vu partout l'objet, même de la part de ceux d'une opinion contraire ; et puis, c'est qu'en sortant de Manheim j'étais loin d'être embarrassé sur un nouveau domicile : des amis, dans leurs bienveillantes précautions, avaient parfois pressenti divers gouvernemens voisins ; j'étais assuré d'une réception favorable dans plusieurs. Un des princes auxquels on s'était adressé à cet égard, avait même répondu gaîment : "Oui sans doute, qu'il soit reçu et bien traité. Loin de repousser un homme de ce caractère, un prince qui s'y connaîtrait, devrait en faire vacciner ses courtisans." Toutefois, en m'étendant ici avec autant de complaisance sur mes succès, je ne dois pas non plus déguiser mes échecs. Parci par-la j'attrappais bien aussi mes petites mortifications ; tout ne saurait être roses ; et sans compter l'expulsion de Manheim, par exemple, dont il vient d'être question, on se scandalisait fort, dans un autre lieu, des égards qu'on montrait pour moi, étant, disait-on, un de ces misérables qui avaient arrêté le Roi de France à Varennes, et qui, plus tard, avait fait peut-être pis encore. Dans un autre endroit un baron qui donnait une grande soirée, racontait à ses invités qu'il avait enfin vérifié ce qu'était ce comte et ce conseiller d'État de Napoléon, dont l'arrivée avait fait tant

Digitized by Google

de bruit dans la ville. Ce n'était, leur apprenait-il, que son cuisinier à Sainte-Hélène; que n'ayant pas eu le moyen de le solder en le congédiant, il l'avait pour s'acquiter, créé comte et conseiller d'État. Si le baron croyait ce qu'il disait, assurément c'était un bon homme, et s'il ne voulait que le faire croire à ses convives, il devait les reconnaître pour de bonnes gens. Ce qu'il y avait de plaisant du reste, car il faut tout dire, c'est qu'en effet le cuisinier de Longwood avait passé il y avait peu de jours; et voilà pourtant comment naissent et croissent les anecdotes, les biographies de salon; et puis le diable ne les déracinerait plus.

Je pouvais rire de la méchanceté ou de la bétise, leurs faits et leurs dires n'étaient que ridicules et grotesques; mais il se présenta une circonstance d'une haute nature qui eût pu m'affliger excessivement, si je ne savais combien l'erreur qui se presse autour des souverains peut altérer la justice de leurs jugemens. On m'assura que quelqu'un, après le congrès d'Aix-la-Chapelle, se trouvant en mesure de toucher, vis-à-vis l'Empereur Alexandre, l'affreuse situation de Napoléon, et s'étayant des récits authentiques produits par moi, ce prince avait répondu: "Il ne faut pas croire non plus tout ce que "celui-là est venu nous débiter en Europe; c'est "un intrigant." Comme on peut pourtant tromper les princes même les plus éclairés, ceux qui se produisent davantage! A moins qu'il n'en fût ici comme de Napoléon, qui employait souvent des

Digitized by Google

expressions fâcheuses avec des significations à lui, et nullement injurieuses ; et puis, par bonheur encore que j'ai déjà pour moi le temps, ce véritable creuset des caractères. Des années se sont écoulées depuis, et l'opinion unanime, j'ose l'espérer, de tous ceux qui ont été à même de me connaître ou de me suivre, me justifierait assez d'une telle inculpation. Un intrigant ! Moi, qui ai épuisé sur un roc toutes les vanités de ce monde ; moi qui, dans les nues de Longwood, ai vu toutes choses de si haut qu'elles sont demeurées si petites à mes yeux ! Moi, auquel qui que ce soit sur la terre ne saurait plus aujourd'hui rien faire désirer ; moi enfin qui, ne me regardant plus comme de ce monde, ne puis avoir et n'ai en effet d'autre ambition tout au plus, d'autre vœu que celui de Diogène : qu'on ne me gène pas dans ma part de soleil.

Digitized by Google

DEPUIS L'ARRIVÉE A OFFEMBACH JUSQU'AU RETOUR EN FRANCE.

Espace de plus de deux ans.

Séjour à Offembach.—Détails.—Arrivée en Europe de Mme de Montholon.—Voyage à Bruxelles.—Séjour à Liège, à Chaufontaine, à Sohan près Spa, à Anvers, à Maline.—Mort de Napoléon.—Retour en France.—Conclusion.

OFFEMBACH est une jolie petite ville du Grand-Duché de Darmstadt, située sur le Mein, à deux lieues de Francfort. Je m'étais établi, suivant ma coutume, dans une espèce de petit hermitage. Il était sur le bord du fleuve et à deux pas de la ville.

Mes maux de tête, sous leurs divers symptômes, ne m'avaient jamais quitté; à Manheim j'avais éprouvé des douleurs très-aigues. Au bout de quelques temps de séjour à Offembach, mon incommodité prit assez subitement un caractère nouveau, insupportable, alarmant. C'est alors que commencèrent un malaise universel, une débilité croissante qui, interdisant l'emploi de toutes les facultés, amenaient le complet dégoût de la vie; alors aussi commencèrent ce frémissement instantané sous mes pas et dans toute ma personne, ces éblouissemens subits que j'eusse pu appeler le clignotement de l'existence. Combien de fois, dans cet état, et sans en rien témoigner, je me suis couché

Digitized by Google

avec la pensée, j'ai presque dit l'espérance, de ne plus me réveiller. Madame de Las Cases, dans l'excès de son inquiétude, voulut que j'interrompisse toute espèce d'occupation quelconque, dont au fait j'étais absolument incapable, me supprima mes lettres et écrivit à des parens de l'Empereur, pour les prévenir de ma véritable situation et les engager à me nommer un successeur dans les soins que je m'étais créés. Déja depuis long-temps, par précaution, moi-même je les avais priés de m'adjoindre une personne dont c'eût été le bonheur, et dont le choix eût été agréable à l'Empereur *. Il était auprès de l'un d'eux; mais, par un motif ou par un autre, cela ne put se faire, et la nécessité me força d'interrompre, sans que rien fut pourvu pour y suppléer.

J'épuisais vainement tous les secours de la médecine, et si les soins domestiques, les tendres sollicitudes qui m'entouraient de toute part, y eussent pris quelque chose, mon incommodité n'eût plus été qu'un bonheur par la satisfaction de me les voir prodiguer : on aime à s'arrêter sur ce qui fut doux, et je ne saurais assurément mieux rendre tout le grand intérêt qu'on me portait, et la nature des récompenses que me valaient les sentimens que j'avais montrés, les efforts que j'avais tentés, qu'en disant que mon petit hermitage s'est vu

* Le Colonel Planat, officier d'ordonnance qui nous avait suivi jusqu'à Plymouth, et qui, sur les derniers temps, avait même obtenu l'autorisation de se rendre à Sainte-Hélène.

Digitized by Google

honoré de la présence de trois reines, et je crois, le même jour: deux se trouvaient déchues, il est vrai; mais elles n'en captivaient pas moins partout, en ce moment, par l'élévation de leur ame, la simplicité de leurs manières, l'éclat de leurs autres qualités, le respect universel, au moins autant qu'à l'époque de leur plus haute splendeur.

C'est à Offembach que me fut adressée, dans sa marche pour Saint-Hélène, la petite colonie que le Cardinal Fesch y expédiait; elle se composait d'un aumônier, d'un chirurgien, d'un médecin, d'un valet-de-chambre, tous du choix du cardinal. A mon arrivée en Europe, je lui avais écrit être sûr que l'envoi d'un prêtre capable aussi d'écrire sous la dictée et d'aider un peu au travail, serait fort agréable à l'Empereur, et j'avais employé son intermédiaire pour y intéresser la conscience du Saint-Père, qui, en effet, l'exigea des ministres Anglais, lesquels s'y étaient refusés jusques-là, ou y avaient attaché des conditions inadmissibles. C'est aussi d'Offembach que j'expédiai pour Longwood deux charmans portraits: l'un du jeune Napoléon, peint d'après lui dans l'année même et envoyé par le Roi Jérôme; l'autre était celui de l'Impératrice Josephine par Sain, dont la Reine Hortense faisait la sacrifice. Il était monté sur une magnifique boîte à thé en cristal. Ce choix de cristal était une précaution délicate de la Reine, qui avait fait aussi exécuter la monture de manière à ce qu'il devint impossible de pouvoir soupçonner

Digitized by Google

aucune supercherie d'écriture cachée. Le premier de ces deux portraits est parvenu; le valet-de-chambre de l'Empereur m'a dit depuis que Napoléon, en l'apercevant, s'en était saisi avec avidité et l'avait baisé. Moi, qui sais combien peu l'Empereur était démonstratif, je puis juger par là de toute l'étendue de sa satisfaction et de sa joie. Quant au portrait de l'Impératrice Joséphine, il n'est jamais arrivé à Longwood, bien que par un contraste assez singulier, on s'y soit trouvé, par suite de quelque mémoire, avoir acquitté les frais de douane de son entrée en Angleterre.

Vers la fin de l'été, Madame de Las Cases, par ordre des médecins, me traîna aux eaux de Schwalbach, où je fus pour tous un objet de commisération. J'en fus ramené sans en avoir obtenu aucun bénéfice; mais alors une circonstance ranima, pour un instant, mes forces, et me fit quitter l'Allemagne.

Tout à coup j'apprends par les papiers publics le retour de M^me^ de Montholon en Europe; elle avait été, ainsi que moi, repoussée d'Angleterre et débarquée à Ostende. Je ne pus résister à aller chercher des détails authentiques dont j'étais privé depuis si long-temps. Je courus vers elle pour la rejoindre, soit qu'on lui permît de séjourner dans le pays, soit qu'on la forcât, à mon exemple, de courir les grands chemins; et dans ce cas, je pouvais lui être utile; j'avais de l'expérience.

Voyageant avec mystère, car je me rappelais

Digitized by Google

trop bien tous les mauvais traitemens reçus jadis dans les Pays-Bas ; je joignis Madame la Comtesse de Montholon à Bruxelles. Non-seulement elle pouvait y demeurer, mais elle y avait été reçue avec des égards tout particuliers, et un journal de l'endroit ayant annoncé qu'elle serait obligé de poursuivre sa route, un article semi-officiel, avait réfuté cette nouvelle, en s'appuyant surtout de ce que les Pays-Bas étaient *la terre de l'hospitalité.* Il ne m'en fallut pas davantage ; la Belgique me paraissait presque la France ; au milieu des Belges je me croyais parmis des compatriotes. J'écrivis donc à Mme Las Cases notre bonne fortune, pour qu'elle se hatât de venir me joindre, et fuyant Bruxelles pour les mêmes motifs qui m'avaient fait sortir de Francfort, je choisis Liège, en souvenir du tendre accueil que j'y avais reçu lors de mon infortuné passage 18 mois auparavant, et je fus m'y établir, non sans appréhension de quelque malencontre nouvelle ; et j'avais tort, car je dois dire avec vérité et reconnaissance, que durant près de deux ans et demi que j'ai parcouru depuis le pays en toutes directions, sans aucune demande, aucune sollicitation, pas même d'avertissement préalable, ce pays jadis si funeste pour moi, fut toujours en effet depuis la terre de l'hospitalité ; n'ayant jamais eu à m'apercevoir d'aucune autorité quelconque, si ce n'est par la tranquillité, le repos, dont je jouissais sous son ombre.

L'influence, la malveillance étrangère avaient

Digitized by Google

cessé ; c'est dans ce temps que mon fils demanda de nouveau et pour son propre comte, de retourner à Longwood. J'ai la réponse de Lord Bathurst qui s'y refusa. Plus tard la Princesse Pauline, qui venait d'obtenir de s'y rendre, m'écrivit pour me demander si mon fils voudrait l'accompagner ; mais alors, hélas ! il n'était plus temps...

Ni l'affection, ni les soins de mes amis à Liège, où je restai tout l'hiver, ni le site agreste de Chaude-Fontaine où je passai le printemps ; ni l'hospitalité généreuse du digne et bon propriétaire du charmant lieu de Justlanville, qui me força d'accepter pour l'été, à quelque pas de lui, la demeure de Sohan aux portes de Spa et de Verviers ; ni la bienveillance de tous les siens, si nombreux, si bienfaisans, si considérés dans le pays, ne purent améliorer mon état ni fixer mon séjour ; et pourtant il me serait difficile de rendre dignement la bienveillance extrême, les dispositions touchantes, l'esprit sympathique de toute la population de ces contrées si prospères, si riches, si florissantes sous le règne impérial, et demeurées si reconnaisantes. Combien de fois, dans mes promenades solitaires, les gens de la campagne, les artisans se retournant après m'avoir croisé, ne se sont-ils pas écriés : *vivent les bon amis et la fidélité !* Paroles douces qui remuaient le cœur. Combien de fois, si nous manquions de quelques légumes ou autres objets semblables, n'avons-nous pas été obligés, auprès des gens les plus pauvres,

Digitized by Google

de les faire acheter sous le nom de quelque voisin, parce qu'à nous on ne voulait que les *donner !* Que de traits de ce genre j'aurais à citer, et de bien d'autre nature encore ! Mais j'abrège autant que je puis, j'écris en courant ; aussi bien je me sens embarrassé de me trouver seul en scène ; et cependant je ne veux pas laisser de lacune ; ceci doit être de ma part, une espèce de compte rendu. Je fus passer mon second hiver à Anvers avec des amis sincères que j'aime tendrement et que m'avait crées ma venue à l'expédition de Flessingue dix ans auparavant ; et au printemps je gagnai Maline sans aucuns motifs ; car je ne pouvais rester long-temps dans le même endroit ; j'avais le besoin de changer. J'étais le malade qui s'agite et se retourne dans son lit, cherchant vainement les douceurs du sommeil. Deux fois, pendant nos deux années de la Belgique, Mme Las Cases voulut me conduire dans le midi, et deux fois, au moment de l'exécution, des circonstances forcées vinrent nous arrêter. Contre-temps, au surplus, qui furent pour nous autant de véritables faveurs de la fortune. Sans le premier, nous nous serions trouvés engagés à une journée en dedans de la frontière au moment même d'une catastrophe funeste et sanglante ; et sans le second nous serions arrivés à Nice précisément au moment de l'explosion constitutionnelle du Piémont ; et nul doute que dans les deux cas, et assez naturellement, nous n'eussions été soumis à des désagrémens au moins passagers.

Digitized by Google

Cependant se tint le Congrès de Laybach, et je ne pus résister à tenter de nouvelles sollicitations encore. J'adressai une nouvelle lettre à chacun des trois hauts Souverains. Voici celle à l'Empereur Alexandre :

" Sire, — Une nouvelle occasion solennelle se " présente d'élever jusqu'à V. M. d'humbles et re- " spectueux accens ; je le saisis de nouveau avec " empressement.

" Je craindrai peu de me rendre importun : mon " excuse et mon pardon sont dans la générosité de " votre ame.

" Sire, rappeler en ce moment à votre attention " et à celle de vos hauts alliés, l'auguste captif " que vous appelâtes long-temps votre frère et " votre ami ; chercher à détourner vos pensées " et les leurs sur cette victime, dont la cruelle " agonie m'est toujours présente, c'est, je le sais, " faire entendre la cloche de la mort au milieu de " la joie et des festins. Mais en cela, Sire, je " crois, aux yeux de V. M. même, remplir un ho- " norable et pieux devoir, dont l'accomplissement " me demeurerait toujours doux, quelque péril- " leux qu'il pût être ! . . . . .

" Sire, réduit à un état d'infirmité et de faiblesse " qui me permet à peine de lier quelques idées, je " vais suivre l'instinct de mon cœur, au défaut des " facultés de ma tête, en me contentant de repro- " duire littéralement ici à V. M. la note que j'osai " lui adresser à Aix-la-Chapelle ; aussi bien, les

Digitized by Google

" circonstances étant demeurés les mêmes, rien " n'ayant changé depuis à cet égard, que pourrai- " je faire de mieux que de replacer sous les yeux " de V. M. le même tableau, les mêmes faits, les " mêmes raisonnemens, les mêmes vérités.

" Seulement, si, en dépit de ce que je semblais " y affirmer alors, l'illustre victime, contre mon " attente et celle de la faculté, respire encore, si " elle n'a pas déjà succombé, j'oserai observer à " V. M. que cette prolongation inespérée de sa " vie, qui n'est pour elle que la continuité de son " supplice, est peut-être pour V. M. un bienfait du " Ciel que la Providence ménage à votre cœur et " à votre mémoire. . . . . Ah! Sire, il en est donc " temps encore!!!.... Mais le moment précieux " peut échapper à chaque instant *à toute votre* " *puissance!* . . . Et que seraient alors des regrets " tardifs, impuissans, qui ne pourraient apaiser " votre cœur ou restituer à votre mémoire un " acte magnanime, généreux, la nature de gloire " la plus douce, la plus morale, la plus recom- " mandable à la postérité, la mieux entendue " peut-être, dont vous eussiez pu embellir votre " glorieuse vie? Je veux dire l'oubli des injures, " le dédain des vengeances, les souvenirs de l'an- " cienne amitié, enfin le respect dû à la Majesté " Royale, à *un oint du Seigneur!!!*

" Sire, depuis mon retour en Europe, séparé " de la société des hommes, en proie à des souf- " frances désespérées, puisées à Sainte-Hélène

Digitized by Google

" même, appartenant désormais et sans retour " bien plus à l'autre vie qu'à celle-ci, j'élève dans " ma retraite, chaque jour avec ardeur, mes mains " vers le Tout-Puissant, pour qu'il daigne toucher " le cœur de V. M. et l'éclairer sur une portion si " essentielle de ses intérêts et de sa gloire.

" Je suis, etc.* Le Comte de Las Cases."

Quelles prophéties que plusieurs de ces lignes! Hélas! elles étaient à peine sous les yeux des Monarques, qu'il n'était plus! . . . Il avait cessé de vivre, de souffrir! . . . En ouvrant le Moniteur, j'y trouvai l'annonce fatale! . . . Bien qu'elle ne pût me surprendre, qu'elle fût depuis long-temps certaine à ma raison, je n'en demeurai pas moins frappé, saisi, comme d'un événement inattendu qui n'eût dû jamais arriver. . . . .

Le lendemain je reçus une lettre de Londres avec des détails circonstanciés, et les conjectures auxquelles ces détails pouvaient donner matière; et cette lettre terminait disant: " C'est le 5 Mai, vers les six heures du soir, à l'instant même où le canon annonçait le coucher du soleil, que sa grande ame a quitté la terre! . . . .

Au bruit de la mort de Napoléon, on doit le dire, ce ne fut qu'un seul cri, un même sentiment dans les rues, dans les boutiques, sur les places publiques; les salons même témoignèrent quelque chose; les cabinets seuls se montrèrent insensibles.

* *N. B.* Une pareille lettre fut adressée aux autres souverains alliés avec de légers changemens analogues.

Digitized by Google

Que dis-je insensibles ? . . . mais après tout c'était naturel, ils respiraient enfin à leur aise. . . .

Pendant sa vie, au temps de sa puissance, il avait été assailli de pamphlets et de libelles ; à sa mort on fut inondé tout à coup de productions à sa louange; contraste, du reste, qui repose un peu de tant de bassesse du cœur humain. Ce furent partout et de toutes parts, des compositions en prose et en vers, des peintures, des portraits, des tableaux, des lithographies, et mille petits objets plus ou moins ingénieux, constatant bien plus que ne saurait le faire toute la pompe des rois, la sincérité, l'étendue, la vivacité des sentimens qu'il laissait après lui.

Un curé sur les bords du Rhin, dont le lieu avait reçu quelques biens particulièrs de l'Empereur, assembla ses paroissiens, et les fit prier pour leur ancien bienfaiteur.

Dans une grande ville de la Belgique, un grand nombre de citoyens souscrivirent pour un service funèbre solennel ; et s'ils s'en abstinrent, ce fut bien plus comme convenance de leur part que par suite d'aucune interdiction. Alors se vérifièrent ces paroles de Napoléon, que je lui avais souvent entendues répéter : "Avec le tems rien ne sera beau, " ne frappera l'attention comme de me rendre jus- " tice. . . . . Je gagnerai chaque jour dans l'esprit " des peuples. . . . . Mon nom deviendra l'étoile de " leurs droits, il sera l'expression de leurs regrets." Et toutes ces circonstances se sont vérifiées en

Digitized by Google

tous pays et partout. Sans compter tout ce que j'ignore, sans doute, un pair de la Grande Bretagne, à peu de temps de là, disait en plein Parlement : " Que les personnes mêmes qui détestèrent " ce grand homme, ont reconnu que depuis dix " siècles il n'avait point paru sur la terre un ca- " ractère plus extraordinaire. L'Europe entière, " ajoutait-il, a porté le deuil du héros ; et ceux qui " ont contribué à ce grand forfait, sont voués aux " mépris des générations présentes aussi bien qu'à " ceux de la postérité *."

Deux professeurs Allemands, soit qu'ils eussent toujours reconnu son vrai caractère, soit quils fussent guéris, par l'experience, de leurs préventions nationales, ont élevé sur leur terrain un monument à sa mémoire, avec quelques inscriptions indiquant qu'avec lui tombe un voile funèbre sur les droits des peuples et l'élan ascendant de la civilisation.

Nos écrivains ont défendu sa mémoire ; nos poëtes l'ont célébrée, et de nos orateurs, dans la tribune législative, ont proclamé hautement l'attachement qu'ils lui avaient porté, ou se sont honorés des distinctions qu'ils en avaient reçues.

Il ne me restait plus qu'à rentrer dans la patrie. En traversant la frontière à la fin de cette seconde émigration, je ne pus m'empêcher de songer aux circonstances de mon retour, lors de la première, et quelle différence de sentiment les distinguait ! Alors il me semblait à chaque pas marcher au

* Discours de Lord Holland. *Pilote du 3 Août* 1822.

Digitized by Google

milieu d'une population hostile, à présent je ne croyais que rentrer dans la famille. Bientot je revis tous nous compagnons de Longwood, et les embrassant, je ne pouvais me défendre d'une douloureuse reflexion. Nous nous retrouvions tous; mais celui pour lequel nous avions couru sur le roc fatal, celui là seul y était demeuré; et je me rappelais qu'il nous l'avait dit ainsi, et tant d'autres choses encore !...

J'appris de tous ces témoins oculaires, les détails et la circonstance des mauvais traitemens qui, depuis moi, avaient toujours été croissant, et je vis que les temps que j'avais connus n'avaient point été encore les momens les plus malheureux.

Je lus ses dernières volontés; j'y trouvai mon nom trois et quatre fois de sa propre main !..... Quelles émotions en moi !... Assurément je n'en avais pas besoin pour ma récompense. Depuis long-temps je la portais au-dedans de moi. Mais que les ressouvenirs pourtant m'étaient chers et doux !.... Combien ils m'étaient bien plus précieux que des millions! Et toutefois il y joignait de grosses sommes sur ceux de siens qui lui tiennent de plus près et lui furent les plus chers. S'ils les acquittent jamais, tant mieux; cela les intéresse désormais bien plus que moi. Je me serais complu du reste à ne me considérer, en quelque façon, que comme un dépositaire. J'ai même voulu prendre les devant, mais il a fallu m'arrêter; mes moyens ne me permettaient guères de faire ces

Digitized by Google

avancées. Mon bonheur eût été grand de retirer quelques véterans civils et militaires. Dans nos longues soirées, nous eussions souvent parlé de ses batailles, ou raconté de son cœur.

Enfin, je reçus, grâce à l'entremise zélée d'un des plus beaux caractères de la pairie Anglaise, les papiers qui m'avaient été retenus à Sainte-Hélène, et sur lesquels en dépit de toute la force des lois, je ne comptais plus. Dans la situation où je m'étais trouvé, avec les sentimens qu'elle m'avait laissés, je me crus dans l'obligation indispensable d'aider, puisque j'en avais quelques moyens, à faire mieux connaître celui qu'on avait tant méconnu, et en dépit de mon état, je me mis à l'ouvrage. Le Ciel à béni mes efforts en me permettant d'aller jusqu'au bout, et de le terminer tant bien que mal ; ce que j'ai le bonheur de faire en cet instant. Si j'ai réussi à ramener des cœurs, si j'ai détruit des prejugés, vaincu des préventions, j'ai atteint mon but le plus cher, le plus doux ; ma mission est accomplie. Passy, le 15 Août 1823.

FIN DE LA HUITIÈME ET DERNIERE PARTIE.

N. B. Nous n'avons pas cru devoir donner de table des matières particulières pour cette huitième partie ; les objets y étant suivis, et non rompus comme dans les précédentes, la table des chapitres qui se trouve en tête nous a paru suffisante.

LONDRES :
DE L'IMPRIMERIE DE J. NICHOLS ET FILS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01234 3060

DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD

Digitized by Google

Digitized by Google